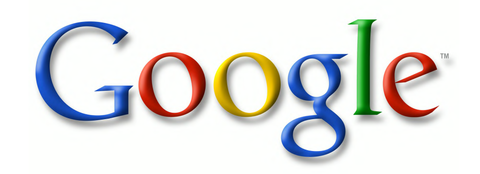
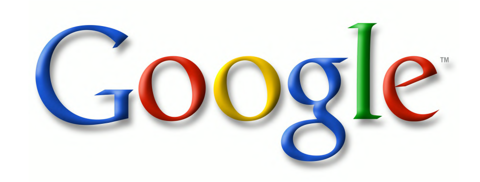
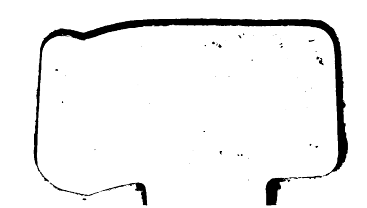



Google


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



par Damiens de Gomicourt

ESSAI
SUR LA POESIE
LYRI-COMIQUE,

PAR JEROME CARRE.

Hominum ingeniis non plumas, aut alas, sed plumbum & pondera addimus. . . . . Fr. Bacon. Angl. Canc. impetus Philosophici.

Je ne donne point des aîles au génie de mes Eleves; mais du plomb dont le poids puisse retarder leur course.

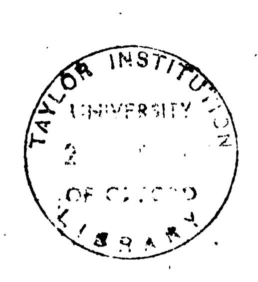


A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françaife.

M. DCC. LXXI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

AVANT que j'entreprenne, suivant la louable coutume, l'éloge de l'Ouvrage dont je régale aujourd'hui mes chers Parisiens, je veux me plaindre à eux & les désabuser d'une calomnie dont je suis l'objet infortuné. On a dit à tout l'Univers que j'étais mort. Ce bruit répandu par ma chere cousine Vadé (qui fut trompée la premiere) semé malignement dans une nuée de Journaux éphémeres, passerait à la derniere postérité à l'aide du Verdun & de l'Année Littéraire, si je ne me hâtais de le réfuter. On m'a ôté la moitié de mon existence, en m'empêchant de vivre dans l'esprit des Lecteurs bénévoles; on a prétendu me nicher dans les charniers à côté de la Fillon & de Frere Bertier. C'est une malice bien noire de vouloir me persécuter jusqu'après ma mort. J'ai recours à vous, mes chers Lecteurs; vous pouvez me rendre tout mon être en me restituant votre admiration. Jettez les yeux sur le Traité que je soumets à vos lumieres: je m'estimerai heureux, s'il vous prouve le zele ardent que j'ai toujours eu pour travailler à vos plaisirs.

Mais peut-être croirez-vous que je veux, ſous le maſque de la bonne foi, ſurprendre votre religion & vous en impoſer ſur un fait auſſi intéreſſant. Pour diſſiper tous vos doutes, je vais vous narrer ma déconvenue avec cette bonne foi, cette candeur que vous me connoiſſez, & qu'un fourbe ne pourrait imiter.

Ma couſine Catherine que j'eſtime & que j'honore, vous a conté comme quoi après m'être recommandé à frere Giroflée, elle reçut mes derniers ſoupirs; comme quoi je fus mis proprement dans une bierre, &c. mais elle ignore le reſte de l'aventure; ſi la Renommée daigne l'en inſtruire, je ſuis ſûr qu'elle verſera des larmes de joie.

Frere Giroflée & le Clerc de la Paroiſſe marmotaient un *De profundis* à côté de ma bierre, lorſqu'ils virent entrer deux grands hommes ſecs, noirs, vêtus d'une robe d'Arménien, la tête couverte d'un turban. Frere Giroflée qui ſe ſouvenait encore des tendres folies qu'il avait faites avec Paquette, croyant que le diable venait lui en demander compte, prit la fuite & fut ſuivi du Clerc, qui probablement n'avait pas la conſcience plus nette. Il ne ſe piquait pas de bravoure, ce frere Giroflée; du reſte aſſez bon homme. Je lui pardonne de tout mon cœur d'avoir

publié que le diable était venu m'enlever pour avoir rénié S. Pennafort & S. Regis.

Mes deux Arméniens enleverent mon cadavre & mirent à sa place un morceau de bois que l'un des deux portait sur son épaule comme un gage des droits de l'Eglise; aussi ne perdit-elle rien. Ma bierre fut portée au charnier. Ma cousine Catherine revint la prendre à la tête du Clergé; elle l'arrosa de ses larmes, & tout se passa avec la plus grande décence. Pour moi, je pris le chemin du grenier, porté sur les épaules de mes vigoureux Arméniens.

Vous êtes fort curieux, mon cher Lecteur, d'apprendre quels étaient ces valeureux champions qui avaient joué avec tant de bonheur le personnage diabolique. C'étaient deux jeunes adeptes descendus en ligne directe de Paracelse & de Cardan. Ils avaient lû (Parac. liv. 3, ch. 5; Card. de Mirac. rer. L. 2, 7. R. Bac. de sc. occ. L. 7, C. 8, §. 7.) que pour parvenir au grand œuvre de la transmutation des substances, les adeptes devaient se revêtir de cette robe, dont un grand homme de nos jours s'est affublé pour completter le grand œuvre de la réputation universelle à laquelle il aspirait; de plus, qu'il fallait distiller dans un matras les oreilles & le nez

encore tout frais d'un homme mort de la peste. Comme j'avais le corps & le visage couvert de pustules, & que je ne sentais pas bon, ils crurent que j'étais leur fait. Ils résolurent de m'enlever ; ce qu'ils exécuterent comme vous avez vu.

Je commençais à revenir de ma longue faiblesse qui avait trompé ma cousine & Frere Giroflée, lorsque j'entendis mes deux Arméniens disputer entr'eux sur la maniere dont il fallait couper mes oreilles & mon nez. L'un soutenait qu'on devait couper jusqu'à la racine ; l'autre, qu'on devait se contenter des cartilages, attendu que la partie osseuse, &c. Un long raisonnement qu'il fit suivre, & qui parut convainquant à son adversaire, ne fit que redoubler l'ardeur qu'ils avoient pour l'exécution : l'un des deux s'avança, tenant d'une main le fatal couteau : de l'autre, il voulut saisir mon nez. Je fis un effort ; je me soulevai, & je lui mordis le doigt bien serré. L'effroi que mes deux Champions avaient inspiré à Frere Giroflée & au Clerc, passa tout-à-coup dans leur ame : Eh ! pour Dieu, Messieurs, leur dis-je, d'une voix sépulchrale, épargnez un malheureux ; laissez mon nez & mes oreilles. Voulez-vous me faire passer pour un traître ? Lisez l'Histoire de Zopire.

De quel front oserais-je après cela paraître à la Vallée de Josaphat?

Ce raisonnement leur parut assez bon. Quand ils furent remis de leur frayeur, ils me débarrasserent de ces bandes de linge dont ma Cousine m'avoit emmailloté pour paraître au cimetiere d'une matiere plus décente. Ils entreprirent de me purger de ce germe empesté qui m'avoit conduit aux portes du tombeau. Pour mieux y réussir, ils en retrancherent la source.

Si l'on eut fait une pareille opération à mon cher Antoine Vadé qui mourut de la petite vérole; peut-être vivroit-il encore pour travailler à nos plaisirs?

Vous concevez, mon cher Lecteur, avec quelle tranquillité, depuis cette époque, mon sang a circulé dans mes veines. Débarrassé de cette chaleur inquiétante qui plus d'une fois m'avait forcé d'interrompre mes glorieux travaux, j'ai pu m'occuper tout entier de votre amusement & de ma réputation. Aussi j'ai enrichi depuis cette époque vos deux Théatres d'une foule de chefs-d'œuvres, tous remarquables par la sagesse des pensées, par la noble fermeté du style & la pompe des Vers. S'ils sont l'ouvrage de ma vieillesse, vous conviendrez que cette vieillesse est en-

core aſſez verte. J'ai fait paraître ces ouvrages ſous des noms différens ; je vous l'avouerai ; j'ai voulu éprouver votre ſagacité. J'étais perſuadé que l'empreinte de mon génie que je leur avais imprimée, ne vous échapperait pas, & que vous ſentiriez le Carré dès les premiers Vers, ou tout au moins dès la premiere ſcène.

Réſolu de vous donner une nouvelle preuve de mon zèle, je n'ai pas craint de puiſer dans ces tréſors toutes les richeſſes que j'étale à vos yeux. J'ai cru qu'il m'étoit permis d'uſer de mon bien ; & quoique j'aie donné à ces morceaux brillans, les juſtes éloges qu'ils méritent, je ne crains point qu'on me taxe de vanité. Pour ſe rendre juſtice, il n'eſt pas néceſſaire d'être un fat ; il ſuffit d'être animé de ce noble orgueil qu'un grand homme ne peut s'empêcher de concevoir quand il a fait ſes preuves, fut-il de l'Academie de Montauban ou d'Angers.

Au reſte, c'eſt ici la derniere production que je permettrai à mon génie : regardez-là, mon cher Lecteur, comme le chant du Cigne. Je le ſens, j'ai donné mes plus beaux coups de lance. Je ne veux point qu'on me range dans la claſſe de ces Auteurs tenaces dont on dit avec raiſon qu'ils ne ſçavent

pas finir à propos. J'ai fourni une carriere assez étendue. Je ferai sagement, suivant le précepte d'Horace, de dételer mon cheval qui commence à devenir poussif. Il mérite les Invalides du Parnasse, & je lui permets d'aller paître à côté de cet âne érudit dont le docte braire fait retentir tous les dix jours les échos du sacré Vallon.

Un mot des motifs qui m'ont fait entreprendre cet ouvrage, & je finis. J'ai gémi plus d'une fois ainsi que vous de la disette qui commence à se faire sentir au Théatre Lyri-Comique. Nous n'avons plus P-s-n-t, & Taconet commence à vieillir. J'ai cru que je rendrais un service essentiel aux jeunes Auteurs qui aspirent à remplacer ce grand homme, si je leur en facilitais les moyens. Pourrez-vous ne point regarder comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain un livre qui réduit à un méchanisme aisé, des productions qu'on croyait exiger du génie? Vous le comparerez sans doute à ces machines industrieuses qui multiplient les chefs-d'œuvres, en simplifiant les procédés des Arts. C'est maintenant qu'on peut, grace à mes veilles, exécuter pour la Poësie Lyri-Comique le projet de bréveter tous les Auteurs proposés pour le bien de l'Etat & des Lettres par le géant du Par-

naſſe moderne. (*) Peut-être cependant ne ſera-t-il pas hors de propos de laiſſer mûrir ce projet juſqu'à ce que quelque zélé Patriote auſſi habile & non moins heureux que moi, ait exécuté pour chaque partie de la Littérature un Ouvrage pareil à celui dont je gratifie aujourd'hui mes Confreres.

Je ne craindrai point d'être taxé d'un ſot orgueil, ſi je brigue le titre de Reſtaurateur, ou du moins de Conſervateur de ce Théâtre que vous chériſſez plus que tous les autres. Il a joui de ma jeuneſſe : ma vieilleſſe même ne lui ſera point inutile. J'attends de ſa reconnoiſſance ou plutôt de ſa juſtice, qu'il m'accorde un dixiéme de chaque premiere repréſentation. Si je l'obtiens, je fais vœu d'acheter une paire de chauſſes neuves pour y paraître avec décence. Et certes on devrait regarder ma préſence à ce Théâtre dont je ſuis l'appui, comme beaucoup plus néceſſaire que ne l'eſt à l'Opéra cet Energumene qui dirige la meſure.

Je crois, mon cher Lecteur, en avoir dit

(*) Voyez la Préface du Poëme ſur le génie, le goût & l'eſprit, où le Chantre des ſix Sens ſe donne modeſtement pour un géant en Littérature, & tous les autres pour des nains. C'était un homme bien modeſte que feu M. du R-ſ-y.

aſſez pour vous prouver mon exiſtence. Je me préſente avec confiance à votre Tribunal: je m'inſcris en faux contre les regiſtres des Charniers & contre la dépoſition de Frere Giroflée. Je ſuis prêt de lui ſoutenir en face que je ſuis en vie, dût-il m'excommunier comme ſorcier. Pour vous, Lecteurs bénévoles, qui ne vous êtes pas fait Turcs, vous êtes moins mécréans : vous n'héſiterez point à croire un homme dont vous connoiſſez la candeur, qui vous jure qu'il eſt en vie, & qui le prouve. *Vale, his fruere.*



TESTIMONIA AUTORUM.

FRAGMENT d'une Ode adressée à M. Jérôme Carré, à l'occasion de son admirable Essai sur la Poësie Lyri-Comique.

Par Guillaume Cherche-Pain.

COMME un fleuve impétueux,
Dans sa course vagabonde
Roule en replis tortueux
Le pur cristal de son onde,
Qui brille & frappe nos yeux;
Tel on voit dans la carriere,
Carré, la docte lumiere
De ce siecle tant vanté;
Sa plume sage & féconde
Pour les plaisirs de ce monde,
Rajeunit la volupté.

DÉJA sur son front altier
La Muse Comi-Lyrique
Voyait flétrir son laurier;
Déja l'Opéra-Comique
Commençait à larmoyer;
Grace au Boileau de notre âge,
Il va gagner le suffrage
Du plus févere Français,
Et le sommeil léthargique
De notre scène tragique
Est troublé par ses succès.

MAIS quelle docte fureur
Déja m'agite & m'inspire !
Non, ce n'est point une erreur ;
Dans l'avenir je vais lire,
L'avenir luit dans mon cœur.
Qu'on écoute mes oracles ;
Paris attend des miracles
Des F-v-rd, des T-c-nets.
Réformateur de la Scène,
Mon Jérôme, grand S-d-ne
Va t'apprendre le Français.

POURQUOI vas-tu bégayer
Sur le Théâtre Tragique ?
C'est bien assez d'ennuyer ;
Viens à l'Opéra-Comique ;
Reprends ton premier métier. . . . . .
Déja sa Muse ingénue
Vient étaler à ta vue
Des traits, des appas nouveaux ;
Vois les Graces enfantines
Broyer les couleurs divines
Dont tu formes tes tableaux.

Carré, tu guides ses pas ;
De ses succès, de sa gloire
Il te doit tout le fracas,
Tu garantis sa mémoire
Des ombres d'un prompt trépas ;
Viens égayer la morale

Que ſans ceſſe nous étale
Le Subſtitut de. . . . .

Hiatus valde lachrimablis.

Ami Lecteur, il m'a été impoſſible de retrouver la ſuite de cette Ode admirable. Mon amour propre y perd ainſi que votre goût. Je l'avais laiſſée par haſard entre Boileau & Pope qui parent toujours mon bureau ; elle n'a pu ſoutenir leurs regards critiques ; ſemblable à ces coloſſes de neige, chefs-d'œuvres des Poliſſons, qui ſe fondent aux premiers rayons du ſoleil. Vous aurez dans tout le cours de cet Eſſai à vous louer de mon attention à conſerver quelques lambeaux de ces Ouvrages brillans que le Dieu du goût devait conſacrer à la gloire ; enfans du génie produits en un mois, & qu'une critique trop auſtere ſe plaît ſouvent à détruire en un jour.

Prophétie extraite de la cinquieme Centurie de Noſtradamus.

L'an dix-ſept cent avec ſoixante & dix,
Maints troubadours auront riches meſnils ;
Merci Carré, ce tant gentil jongleur,
Les Meneſtrels ci recevront honneur.

Quatrain par Hyacinthe l'Invisible.

Permets-moi d'admirer, Carré, ton brillant ſort.
Ton Eſſai fait la nique à la faulx de la mort ;
A Phœbus, des bons vers il va montrer l'exemple :
Ton pupitre ſera ſon temple.

Madrigal par M. Boiſſec.

En vain la jalouſe rage
Du tems, qui tous nous outrage,
A voulu de ma Muſe effacer les appas ;
Carré, ton illuſtre Ouvrage,
Ta critique juſte & ſage
Eſt un fallot brillant qui va guider ſes pas.



In Viri clariſſimi
D. D. HYERÔNIMI CARRÉ,
Civis Montalbanenſis,
Acutiſſimi Criticiſtoricophiloſophologi,
Egregium de Poeſi Lyri-Comica tentamen
Melius dicam
Aureolum tractatum
Extremâ jam ſenectute editum ;
J. B. Xangxung orbis terrarum civis.

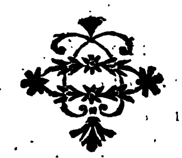
Perſuncte quondam laudibus cunctis ſenex,
Tu cui ſenecta portus haud ingloriæ
Poterat quietis eſſe : quæ cupido te,
Quis tantus ardor mente concitâ rapit,
Tot ut ſubinde grandiora induſtriæ
Monimenta vulges uſibus mortalium ?
Sic nempè res eſt. Dia mentis indoles,
Quanto propinquat ultimus dies magis,

Cognata cum jam visitabit sidera;
Deoque jungetur & cœlo suo,
Hoc plura tentat quæ suis natalibus
Condigna credit. Summa virtus hæc Dei est
Se publicare mundo. Is est par numini
Qui plurimum auget seculi sui bona
Prodestque cunctis. Petitur hâc cœlum viâ.

LECTORI BENEVOLO.

Carolus GRYPHIUS *Hyeronimi sodalis.*

Quisquis in Aoniis Lector studiosus oberras
Hortis, & studiis tempus ubique locas.
Hunc tibi crede librum fore quolibet ære parandum:
Si tibi melliflua Gallica lingua placet.
Nil tibi Praxiteles, melius nil pinxit Apelles,
Quam tibi depictum Gallica pluma dabit.
Cedat Scriblerus, cedat Mathanasius ipse,
Cedat Longinus, cedat Aristoteles.
Careï Parcæ non rumpere fila valebunt
Ast aget innumeros post sua fata dies.
Cui det Nestoreis Phœbus superesse diebus
Uti Nestoreo cui dedit ore. Vale.



ESSAI



ESSAI SUR LA POËSIE LYRI-COMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Poësie Lyri-Comique.

UN Auteur célebre & digne de l'être, s'est plaint avec amertume dans sa Poëtique, » qu'à » mesure que la lumiere des Lettres se ré- » pand, que les peuples se polissent & que » leurs idées s'épurent, les ouvrages élémen- » taires qui les ont développées deviennent » moins utiles, sont négligés & tombent » dans l'oubli «. Cette sentence, prononcée avec la gravité qu'elle exige, eût été pour cet Ouvrage une sentence de mort; je l'aurais étouffé dans mon sein, si l'amour-propre, plus habile que la nature, ne m'eût fait

voir clairement qu'il est impossible que mon fruit en soit l'objet.

En effet, remontons aux causes de la décadence subite de tant d'Ouvrages Didactiques dont les Auteurs parlaient en vrais Régens du Parnasse; nous verrons clairement que ce vieil enfant, cet humble disciple qu'on endoctrine depuis cinq ou six mille ans, s'est apperçu, malgré sa bonhommie, que ses Précepteurs n'étaient que des perroquets un peu mieux sifflés que d'autres; & dès que Martin apperçoit le bout d'oreille, gare le bâton. Pour moi, j'ose me flatter de n'avoir point à craindre la férule. Pourrais-je inspirer des dégoûts? Le sujet que je traite est tout neuf: personne, que je sçache, ne l'a même effleuré. Je suis obligé de me faire jour à travers les broussailles, d'abattre à droite & à gauche pour ouvrir une route aisée aux bambins qui me suivent.

On a prescrit des regles aux Poëtes Epiques, Lyriques, Tragiques, Comiques, Satyriques, Rustiques, Ethiques, &c. On a raisonné sur toutes les branches des Arts. L'Opera Comique seul a été laissé à sa liberté naturelle. Il a produit des chefs-d'œuvres, mais on ne les a dûs qu'à la fertilité du terroir. Et n'est-ce pas bien mériter de la République, que

de prévenir son épuisement, en y répandant les principes féconds de la critique ?

J'ai dit, *le Public est un vieil enfant.* L'idée me plaît ; elle est vraie, & j'y reviens. L'Opéra-Comique est son hochet, il s'en amuse de bonne foi, sans s'embarrasser quelle est la mine qui a produit les grelots, quelle est la roche qui a fourni le cristal, quel est l'ouvrier qui les a mis en œuvre. Oh bien, mes beaux enfans, vous sçaurez tout. Ne craignez point ; vos plaisirs n'y perdront pas ; mon dessein n'est pas de vous ôter votre joujou, je vous le rendrai, mais après vous l'avoir fait examiner en détail, & vous sentirez que des plaisirs sçavans peuvent encore être de vrais plaisirs.

L'Opéra-Comique abandonné à lui-même a produit des chefs-d'œuvres : tel est le berceau de tous les Arts. Homere avait fait l'Iliade ; Euripide & Sophocle leurs Tragédies avant qu'Aristote eût donné sa Poëtique. On n'a commencé à raisonner sur les Arts que quand leur éclat commençant à s'affaiblir, on a pû les considérer sans en être ébloui. J'ose le dire : j'ai été l'Homere de l'Opéra-Comique. Pour assurer à jamais sa gloire, j'en vais être l'Aristote ; & la France verra dans Jérôme Carré un phénomene que

deux mille ans n'ont pû donner à la Grece.

Le Maître a dit : si un faible mortel peut ressembler aux Dieux, c'est quand il fait plaisir, & quand il dit la vérité. *Ce que je dis*, dans cet Ouvrage, *est la vérité même*, pour me servir des expressions du Pindare Lyri-Comique. Je vais étaler aux yeux de mes Lecteurs *tous les trésors de l'univers*. Cependant, quel que soit l'enthousiasme qu'ils m'inspirent, je jure par Apollon & par ce Dieu qui préside aux sermens des Vestales de l'Opéra, de respecter la vérité. Je porte son image dans mon cœur, & non pas sur ma poitrine, comme les Juges Egyptiens. Ce n'est point pour moi que fut faite cette autre maxime de la sagesse des nations : *toute vérité n'est bas bonne à dire.* Celles que je prépare à mon Lecteur sont excellentes à dire ; elles ne peuvent que lui faire plaisir. Je vais l'entretenir de l'objet unique de ses affections. Mon Ouvrage peut donc se promettre d'avance l'épithete de divin. Il réunit les deux caractères qu'exigeait Pythagore : *faire plaisir & dire la vérité.*

Je ne me flatte pas cependant de captiver tous les suffrages. Il est une foule de gens qui, comme l'Orgon du Tartuffe, ne veulent pas qu'on les aime. Il y a quelques jours

qu'étant agité plus qu'à l'ordinaire, je voulus éclaircir mes doutes, & tirer l'horoscope de mon Ouvrage. Je pris un livre au hasard c'était la Fable des Abeilles : je l'ouvris, & j'y lus ce passage foudroyant : » Mille verges trempent dans le vinaigre; toute la malice des petits Pédans est préparée contre moi, de ce que je suis assez hardi pour expliquer la Croix de par Dieu, l'A, B, C, les vrais Elémens de toute Littérature. « Cet oracle aurait suffi pour me décourager; le souvenir des bontés que mes chers Parisiens m'ont témoignées dans tous les tems a seul pû calmer mes craintes & lever mes scrupules.

Pour qu'un Auteur puisse sans présomption se promettre un heureux succès, ce n'est point assez que son sujet soit neuf; il doit être intéressant. D'après cette regle, mon choix n'est pas malheureux. Tout Paris ne s'occupe que de l'Opéra-Comique ; on ne parle que de l'Opéra-Comique; on ne jure que par l'Opéra-Comique : il n'est point de cercle poli où l'on ne disserte tous les soirs sur quelque ariette nouvelle. L'Abbé en raisonne en profond Connoisseur ; un jeune Mousquetaire la fredonne ; un Robin musqué en répete tendrement les paroles à la beauté qui le captive. Heureux, trois fois heureux

Jérôme Carré; tu vas paraître sur cette scène brillante...... » Avez-vous vu le nouvel » Essai?.... C'est un Ouvrage utile, essen- » tiel..... Je voudrais en connoître l'Au- » teur..... S-d-ne m'a promis de me le pré- » senter. Sous huit jours, Madame, je vous » l'amène à votre toilette.... Rassurez-vous, » il n'est pas dangereux.... « La récompense la plus flatteuse pour le génie est le laurier qu'il reçoit des mains de la beauté. Il fut un temps où j'aurais préféré le myrthe; mais c'est assez d'avoir coulé mes plus beaux jours dans le sein des plaisirs: le temps, l'expérience, mes pertes m'ont tout-à-fait corrigé. Plus résigné que Ferragus, j'ai suspendu mon *ex voto* à la Chapelle de l'Amour. Je me soumets à mon sort: je vis tranquille, & je sers le Public & le Ciel dans un néant chrétien.

Richardet, Chant V.

J'avouerai cependant que je sens encore des regains de jeunesse, c'est-à-dire, pour éviter toute fade plaisanterie, que mon sang bouillonne, & que j'ai peine à contenir mon indignation, lorsque je vois avec quelle impudence quelques Auteurs connus depuis hier, parlent d'un Théâtre que je protége & que j'ai enrichi. » On m'objectera peut-être, » dit un de ces Embrions du Parnasse, le

Préface de la Lettre de Valcourt à son pere.

» succès d'une scène bâtarde & bouffonne qui
» enrichit quelques talens médiocres aux dé-
» pens du goût & de la raison; mais c'est
» une exception dont il faut rougir, & qu'il
» ne faut point citer..... « Mon ami, vous
me permettrez de vous le dire avec toute
la naïveté dont je me pique : vous battez
votre nourrice. Passons votre *longue Pré-face* pour nous arrêter à votre *petite Hé-roïde*. J'y reconnais mille traits qui prouvent évidemment que vous avez sucé le lait de l'Opéra-Comique, & même vous êtes un nourrisson assez dru.

» D'un Garde du Sérail il *court gâgner la foi*,
» Et l'habit Musulman est revêtu *par moi*.

Il est clair que vous avez fixé les yeux sur le grand S-d-ne. Mais appartient-il à l'hirondelle de vouloir égaler le vol de l'aigle ? Cependant il faut être juste : il n'aurait point désavoué cet *il court gâgner la foi*. Pour le second vers, il pourrait en revendiquer la plus grande beauté : c'est ce *par moi* qui le termine. Je démontre qu'il est pillé.

» Un bouquet qu'unit un brin d'herbe,
» Donné *par toi* toucheroit plus mon cœur, &c.

Et ailleurs, ...

» Tous les trésors de l'univers

» N'ont de valeur que *par* l'objet qu'on aime ;
» Que *par la main* dont ils nous sont offerts.

» Je suis bien sûr que dans notre jeune âge,
» Des barbons furent dupés *par nous*.

Page, mon ami, on reconnaît la livrée de votre Maître. Ne la reconnaît-on pas encore dans ces vers ?

» Sur nos levres de flâme il respire la vie.

Et plus bas,

» Mille esclaves, *par ordre*, au son des instrumens ;
» Viennent briguer le prix & *lutter d'agrément.*

Des levres de flâme ! Que cela est dit galament ! Avec quel Art la langue est maniée dans ces deux derniers vers ! Que la pensée est agréablement *bistournée*, pour me servir de l'expression d'un illustre Académicien ! J'y vois un air de famille qui m'enchante. De quel front, après cela, osez-vous, Chantre de Valcourt, appeller l'Opéra-Comique une scène bâtarde ? Enrichi de ses dépouilles, vous osez l'insulter ! C'est ainsi que Mallebranche médisait de l'imagination, tandis qu'il lui devait tout. Scène bâtarde ! quelle injustice ! Apprenez qu'elle est fille légitime du Vaudeville & de la Folie. Le Carnaval la vit naître, & Momus la reçut dans ses bras. Il l'éleva dans un noble mépris des

régles & des bienséances ; & si elle n'a point toujours écouté les leçons du vieux bon sens, l'imagination & la gaieté n'ont pû qu'y gâgner..... Galant D-r-t, était-ce à vous à nous reprocher si rudement ce que vous appellez si joliment, tant joliment *nos mobiles travers*. Roland du Théâtre, pourquoi venez-vous ébranler nos fragiles coulisses ? Pourquoi apporter sur notre Scène un front attrabilaire ? Prenez garde, galant D-r-t, que plus d'une jolie femme passionnée pour l'Opéra-Comique ne dise d'après vous.

» Il doit être chassé de la Cour de Thalie.
» C'est *un hibou* qui vient sous ces berceaux naissans
» Effrayer Philomele, & troubler ses accens.

Mon cœur saigne en lui répétant cet Arrêt du Sénat féminin. Je crains tout de son désespoir.

Au reste, il n'est point le seul qui se soit élevé contre mon Théâtre : j'ai trouvé jusques dans le troupeau dont je suis le berger, & que je conduis dans les gras pâturages de l'Opéra-Comique, des individus qui ont osé faire entendre des bêlemens critiques. Tel est par exemple ce passage qui voudrait être mordant, & que je trouve consigné dans l'Epitre Dédicatoire de Sancho-Pança.

Le Drame n'est qu'un corps dont le chant est la vie,
Et l'on pense bien peu quand on fait des chansons.

Et vous aussi, mon cher Brute ; tu quoque, mi Brute.

J'ai entendu avancer plusieurs fois cette accusation ridicule contre l'Opéra-Comique, & j'avouerai que malgré ma discrétion, je n'ai pû m'empêcher de relever les téméraires comme ils méritaient de l'être. Je n'en aurais point parlé dans cet Ouvrage, si elle ne reparaissait à la tête d'un Opéra bouffon qui par ses éclatans succès semblait devoir en prouver l'absurdité. Je ne m'arrêterai pas au second vers ; je le pardonne à mon joli atôme, à mon cher invisible : il sçait bien ce qu'il fait, quand il avoue que l'on pense bien peu quand on fait des chansons. Mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est d'avoir donné à cette vérité un vernis de critique. Sans doute il pense très-peu : tous ses honnêtes confreres ne pensent pas davantage. Est-ce donc un reproche à leur faire ? Est-ce un crime de se mettre à la portée du balcon & des loges ? Quand on parle, il faut songer où l'on est : quand on écrit, il faut songer pour qui l'on écrit. Moi-même, toutes les fois que j'ai travaillé pour mon Théâtre chéri, j'ai bien pris garde d'être *trop*

fort de choses. Pourquoi les Piéces de feu mon cher coufin Guillaume font-elles négligées ? c'eft que chez lui la gaieté la plus folle cachait fouvent beaucoup de fens. S'il eût vécu, fans doute il s'en ferait corrigé ; il en aurait demandé pardon au Public. En bon parent, je le demande pour lui. Puiffe cette œuvre méritoire rendre plus légere la terre qui le couvre !

Mais eft-il donc vrai que les Drames qu'on a faits depuis lui ne foient qu'un corps dont le chant eft la vie ? Non, fans doute, nos Drames ne doivent point tous leurs fuccès à la Mufique ; c'eft la Mufique qui nous doit tout.

Eft-ce à la Mufique qu'on doit attribuer ce changement total qu'on remarque depuis dix ans dans les goûts de nos François ? Ils allaient autrefois pleurer avec Monime, Andromaque ou Mérope. Ils quittent aujourd'hui ces lugubres héros pour aller rire avec Sancho, s'attendrir avec Rofe : il eft clair qu'on ne peut point foupçonner la Mufique d'avoir produit cette révolution. Platon, au quatrieme Livre de la République, dit qu'il eft dangereux de prendre un nouveau mode de Mufique, attendu que ce changement feul fuffit pour mettre l'Etat en danger. Il

faut l'avouer; nous sommes dans la nuance du mode Français & du mode Italien. Mais ceux qui veillent au bien de l'Etat peuvent se rassurer : l'un n'est pas plus dangereux que l'autre. Le meilleur Violon d'Italie peut à peine guérir la piquûre de la Tarentule. Pourra-t-on sans injustice accuser la Musique qu'il éxécute d'avoir inspiré à tout Paris cette agréable fureur qui l'entraîne à l'Opéra-Comique, quand tous les Sçavans conviennent que nous avons perdu cette harmonie trop sublime pour des oreilles modernes, qui excitait à son gré ou calmait les passions, & qui, suivant Aristote, enseignait toutes les vertus.

Puisqu'il est démontré que la Musique ne fait plus de miracles, c'est une conséquence néceſſaire que l'Opéra-Comique doit tout aux Auteurs des paroles. Je suis fâché de donner un démenti formel à un Auteur favorisé du Public. J'ai voulu lui apprendre à se respecter un peu plus qu'il ne fait. Je l'ai dit bien des fois : il était trop modeste.

Mais ne pourra-t-on pas me taxer de me contredire, en soutenant que c'est aux paroles & non à la Musique qu'il faut attribuer nos succès, lorsque je suis convenu avec M. P-s-n-t que *l'on pense bien peu quand on*

fait des chansons ? Cette contradiction n'est qu'apparente. Je n'ai point prétendu qu'il fallût à l'Opéra-Comique une nullité absolue de pensées. Je conseille à ceux qui voudront y cueillir de nouveaux lauriers de se servir de cet esprit volatil, de cette espece d'ether que nos jeunes élégans, que nos jolies femmes respirent avec tant de délices. Fait pour embaumer le Théâtre, il pourra s'évaporer au grand air de l'impression; mais son parfum n'en sera que plus flatteur, lorsqu'il demeurera concentré.

Quoi qu'il en soit, les Drames qui ont paru jusqu'à ce jour ont captivé les suffrages. Il faut donc avouer avec l'Auteur du Tonnelier, que » ce genre d'écrire même a, comme » le plus sublime, son génie & ses ressorts ; » que sa fin est de plaire, & qu'il n'a jamais » tant d'effet que lorsque ses moyens sont » plus cachés «. Le Lecteur sentira toute l'équité de cet éloge. Les vérités qu'il renferme me conduisent naturellement à examiner quels sont les talens qui conviennent au Poëte que je veux former.

CHAPITRE II.

Des talens du Poëte Lyri-Comique, & des moyens de les perfectionner.

LES Philosophes ont distingué trois qualités dans l'esprit, l'imagination, le sentiment & la raison qui les dirige. J'avais cru pendant long-temps que cette distinction & les définitions qui l'escortent étaient faites pour moisir dans la poussiere des Colléges; mais j'ai vu avec surprise qu'on prétendait établir que ces trois qualités sont indispensablement nécessaires à tous les Poëtes. C'est contre cette proposition téméraire que je reclame, & je crois qu'il me sera facile de prouver qu'on peut tout au moins se passer de la raison quand on veut travailler pour l'Opéra-Comique.

On ne pourra pas se dispenser d'admettre comme un axiôme d'éternelle vérité, que l'imagination est la qualité que la nature fait dominer quand elle se propose de former le cerveau d'un Poëte; & c'est-là cette influence secrette dont parle Boileau, ces bénignes émanations de l'astre qui préside à notre naissance. Or, il est clair que rien n'est plus pro-

pre à réfroidir l'imagination que de l'aſtreindre à la marche compaſſée de la raiſon : donc, &c. l'argument eſt démonſtratif.

Auſſi le ſçavant, l'illuſtre Docteur Martin Scribler, dans ſon admirable Traité de *l'Anti-Sublime* ou du *Profond*, nous avertit avec ce ton de vérité qui déſigne une ame vivement pénétrée, » d'éviter ſoigneuſement & » même déteſter & avoir en horreur toutes » les idées, les productions de ce dangereux » ennemi de l'eſprit, de ce deſtructeur des » plus belles figures, qui eſt connu, je ne » dirai pas de tous les hommes, ſous le nom » de ſens commun. Il faut, ajoute-t-il, que » le Poëte s'applique tout entier à acquérir » le véritable goût de travers, & à ſe faire » une maniere de penſer plus heureuſe, » moins commune, biſarre, & dont il ne » puiſſe pas même rendre raiſon.

C'eſt donc le goût que je deſtine à remplacer ce talent meſquin qu'on appelle le ſens commun ou la raiſon. Mais avant d'aller plus loin, il faut ſe rappeller la maxime vraiment philoſophique de M. Gobemouche, *entendons-nous.* Je vais en conſéquence définir le goût avec tout le ſoin & toute l'exactitude que l'on a droit d'attendre de moi.

Le goût eſt ce ſentiment intérieur du vrai

beau qui dirige le Poëte dans la composition. C'est lui qui nous apprend à nous servir d'un gracieux arrangement de paroles qui souvent n'offrent que des sons, mais des sons si doux, des paroles ajustées les unes aux autres d'une maniere si singuliere & si extraordinaire qu'elles surprennent l'esprit, saisissent l'imagination, & causent dans le cœur l'émotion la plus flatteuse.

Voilà le talent supérieur que je conseille à mes Eleves de cultiver avec soin : c'est ce goût délicat qui couve & fait éclore ces beautés saillantes, ces sentimens quintessenciés qui ravissent une ame moderne. C'est lui qui dans les horreurs de la nuit obscure dont souvent le Parnasse est enveloppé, fait jaillir ces feux folets qui nous éblouissent. C'est lui qui nous enseigne ce style brillanté, ces éclairs de l'imagination, ces cascades de l'esprit, ces tours de force qui nous étonnent. C'est lui qui nous apprend à tirer de nos talens le parti le plus avantageux ; c'est lui qui met, pour ainsi dire, toute la nature à contribution pour enrichir nos Ouvrages.

S'agit-il, par exemple, de peindre la vivacité avec laquelle l'Amour s'empare du cœur d'une jeune fille ? Une imagination montée sur le ton qui nous convient saisit sur le

champ

champ l'idée d'une pierre à fusil que le briquet vient frapper pour enflâmer l'amadoue. Le goût adopte sans hésiter une idée si neuve, si bizarre & si noble, & sur le champ il la met en œuvre.

» *Le briquet* frappe *la pierre*,
» *Le feu pétille* à l'instant,
» *L'amadoue* aussitôt prend ;
» *C'est à peu près* la maniere
» Dont l'Amour *pour un garçon*
» Enflâme un *jeune tendron*.

Je crois ne m'être point trop avancé quand j'ai dit que le goût mettait en œuvre cette agréable comparaison. Les deux premiers vers expriment d'une maniere énergique la pétulance de l'Amour. Ils figurent à merveille à côté du troisieme, qui est de la plus grande noblesse. Ce mot amadoue donne occasion à l'Acteur qui sçait en profiter, de faire la moue la plus séduisante. L'application n'est pas moins juste : l'Amour frappe la pierre, c'est-à-dire le cœur d'une jeune fille qui enflâme aussi-tôt.... Mais que dis-je? Je ne sçais plus où retrouver mon amadoue : il faut que ce soit le cœur du jeune tendron. En effet, quoi de plus tendre que l'amadoue? Quoi de plus combustible? Pour la pierre & le briquet dont l'Amour se sert, les trouvera qui

pourra. Au reste, quand nous manquerions un peu de justesse, nous avons un *c'est à peu près*, qui, outre qu'il est très-poëtique, est l'éponge de toutes les difficultés qu'on pourrait nous faire.

Qu'un de nos sublimes génies entreprenne de nous représenter un Médecin qui cherche à chasser la fievre tierce & la quarte, & qui souvent ne réussit qu'à nous *écarter de ce monde par raison démonstrative*, il se forme sur le champ l'image d'un Maître-en-fait-d'Armes.

F ***, Acajou.

» L'un ainsi que l'autre enfin,
» Par un principe certain,
» *Avec la tierce & la quarte*,
» *De ce monde nous écarte.*

S'il veut nous donner l'idée d'un amour heureux & paisible, il ne manque point de le comparer à une boule qui prend son cours en roulant son onde fugitive,

F ***, Raton & Rosette.

» Comme une boule
» Qui roule,
» Mes amours
» Prennent *leur cours.*

Pour un Auteur qui sçait rapetisser les idées avec tant d'art, un bois n'est qu'un vaste parasol.

F ***, La même.

» Ce bois qu'on voit s'étendre

» Nous sert de *parasol*,
» On va la nuit entendre
» Le chant du Rossignol.

Qu'il est agréable d'avoir un parasol aussi touffu pour se garantir du soleil quand *on va la nuit entendre le chant du rossignol!*

S-d-ne veut-il faire sentir le néant de la beauté quand la vertu ne l'accompagne point? Il ne manque pas de saisir le rapport essentiel qu'elle a avec un fétu.

» Tu sçais que sans la vertu
» La beauté n'est *qu'un fétu*;
» Tu sçais bien que sans honneur
» Une fille est *une horreur*.

Le Jardinier & son Seigneur.

Faut-il peindre la démarche assurée de ces jeunes Suppôts de l'Eglise, d'une de ces figures poupones que les Graces proposent à leurs favoris comme un modele d'élégance? le goût nous la montre plantée sur un piquet.

» Ne faites point la conquête
» D'un petit Abbé coquet,
» Qui semble porter la tête
» Toujours sur le haut d'un piquet.

F***; Raton & Rosette.

Quand Agathe veut représenter par une vive image son cœur dévoré d'inquiétude & de chagrin, elle ne manque point de le comparer au linge qu'elle repasse.

» De ce linge que je repasse,
» Chaque pli disparaît soudain ;
» De mon cœur jamais *rien n'efface*
» L'inquiétude & le chagrin.

Quoi de plus instructif que ce couplet ? Il pourra servir de Supplément à l'Encyclopédie ou au Recueil de Messieurs de l'Académie des Sciences. Je ne crois point qu'on ait encore songé à donner la description de l'art de la Repasseuse. Ceux qui ont étudié la nature au quatrieme étage, sentiront infailliblement la précision, la justesse, la netteté de cette description. Ils ne pourront s'empêcher d'admirer une repasseuse qui fait disparaître les plis au lieu de les former.

Les Fileuses peuvent également s'instruire dans Rose & Colas ; elles apprendront que ce n'est pas le lin qu'elles doivent mouiller, mais la quenouille ; & que c'est de la bouche qu'elles doivent la mouiller.

Si joliment,
Tant joliment,
Sa bouche *mouille*
Cette quenouille, &c.

L'exemple que je viens de citer, plein du sentiment le plus délicat, me conduit naturellement à faire quelques réflexions sur cette autre qualité qui paraît absolument nécessaire à notre Poëte.

Le ſentiment eſt ce tact intérieur, cette délicateſſe d'organes qui met le Poëte à la place de tous les perſonnages qu'il fait agir. Par exemple, que M. P-ſ-n-t ſoit ſaiſi du génie poëtique & veuille enrichir notre ſcène d'un nouveau chef-d'œuvre, je le vois prendre le génie & le ton de tous ſes perſonnages : il devient tour à tour Juſtine qui repaſſe ſon linge & qui allume ſon feu *en ſoufflant;* la vieille Simone qui invite le Sorcier à boire avec elle & à *trinquer gaiement*, & qui ne craint point de lui promettre que le *plaiſir ſuivra le moment qui les raſſemble :* Julien qui décrit ſes voyages au moins auſſi-bien qu'Arlequin à ſon retour de Chaillot; Blaiſe qui s'approche d'Agathe pour la careſſer, & qui l'appelle ſa bonne amie d'un air tout au moins naïf, tandis qu'Agathe lui demande avec fineſſe, non point ce qu'il oſe, mais ce *qu'il veut oſer.* Je ne puis m'empêcher de comparer M. P-ſ-n-t à Ovide, qu'un pere cruel fouettait pour le corriger de la manie des vers, & qui pour l'appaiſer lui adreſſait ce vers ſi célebre :

O pater, ô pater. . . . . O mi, &c.

Les verges d'un critique injuſte n'ont jamais pû empêcher M. P-ſ-n-t de ſe livrer à

toute la naïveté du sentiment : ce qui prouve la malice d'un plaisant du parterre qui disoit à la premiere représentation du Sorcier, *P-s-n-t a beau faire le sorcier, il ne l'est point.*

Longin, Traité du Sublime.

Ce que je viens de dire est plus que suffisant pour prouver combien la sensibilité est nécessaire au Poëte. Toutes les pieces modernes ne doivent leurs succès qu'aux vers de sentiment. C'est-là ce qui ravit, ce qui transporte, ce qui produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise. Mais ce talent pris à la rigueur est peut-être encore plus rare que le bon sens dont nous avons fait voir avec tant de prudence qu'on pouvait se passer à l'Opéra-Comique. Un critique mal intentionné ne manquera point de saisir cette occasion de braire après moi jusqu'à s'enrouër & de m'accuser de contradiction. Patience, maître Jean; doucement, maître Abraham : cette contradiction n'est qu'apparente : le sentiment que j'exige dans mes Eleves n'est point cette chaleur de l'ame, cette yvresse, ce délire qui persuade au Poëte qu'il est celui qu'il introduit sur la Scène : c'est la nature seule qui inspire cette fureur divine; & la nature a le défaut des vieilles gens, elle n'est pas prodigue. A quelle affreuse disette ne me réduirais-

je donc pas, si j'exigeais de tous mes Eleves cet enthousiasme si fécond en prodiges ? Il n'appartient qu'à M. P-s-n-t, au héros de la Féerie, de se métamorphoser à son gré, & d'être tour à tour Blifil ou Blaise. Il est une espece de sentiment plus froid, plus compassé, qui laisse à l'ame toute sa tranquillité, qui nous permet d'examiner à loisir la scène mouvante de la société pour réussir à la peindre. Voilà le sentiment qu'il nous faut. Que d'autres sondent les replis du cœur humain, qu'ils étudient ses mouvemens, qu'ils se pénetrent des passions qui l'agitent; pour peindre l'homme à l'Opéra-Comique, il doit être pris en gros, & je conseille à mes Eleves de méditer profondément cet adage du profond & nerveux Auteur du Poëme des Sens :

» Le calcul des détails est la gloire des sots.

Poëme sur le Génie, le goût & l'esprit, ch. 2.

Le Restaurateur de la bonne Philosophie a très-bien observé que le Poëte & l'Artiste ne peuvent produire que des Ouvrages médiocres, s'ils ne sçavent seconder la nature. Avant d'entreprendre de travailler, il faut qu'ils se fournissent d'outils, & qu'ils apprennent à s'en servir. *Nec manus nuda, nec intellectus multum valet : instrumentis res perficitur quibus opus est non minus ad intellectum quam*

Fr. Bacon. nov. Organ. scient.

ad manum. Nous avons vû quels sont les outils nécessaires au Poëte Lyri-Comique; examinons comment il peut réussir à les perfectionner.

Les amis du genre humain qui ont consacré leurs veilles à développer les talens poëtiques, se réunissent tous pour conseiller au Poëte l'étude de la nature.

» Que la nature donc soit votre étude unique,
» Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.

C'est ainsi que s'explique le célebre Boileau: mais si cette autorité ne suffisait pas, si quelqu'un de mes Eleves osait résister, je me flatte de le ramener à son devoir, en lui prouvant que les grands hommes qu'il se propose pour modeles se sont fait une loi de l'étude de la nature.

Et d'abord, si je fixe les yeux sur mon Pindare, je le vois dans ses écarts les plus vigoureux, attentif à l'observer & à la rendre. Par exemple, dans ces vers frappans qu'il fait chanter à ce plat ravisseur dont j'ai oublié le nom:

S-d-ne, Le Roi & le Fermier.

» Un fin chasseur qui suit à *pas de loup*
» La perdrix qui *trotte* & sautille, &c.

N'est-il pas bien agréable de voir le chasseur & l'amant changés en loups, & la perdrix ainsi que celle qu'elle désigne changée en che-

vaux de bataille? Que cela est bien vû! L'ingénieux emblême!

Mais ce talent de rendre la nature n'est point tellement propre à M. S-d-ne, qu'il soit impossible de le partager avec lui, & je vois avec plaisir un autre rival de M. de Buffon chanter l'union très-ordinaire de l'allouette & du moineau. * Sedaine. A

> L'allouette
> *Guillerette*
> Chante tout le jour;
> Le moineau qui *vous la guette*
> *Voltige à l'entour.*

F***, Les Ensorcelés.

Peut-on peindre la nature par des expressions plus agréables? *Guillerette* est charmant, & ce moineau qui voltige à l'entour de l'allouette pour se faire voir & réussir plus aisément à la surprendre!

Ce n'est point assez d'étudier la nature dans les phénomenes qu'elle met sous nos yeux; l'Auteur qui veut aller au grand, doit aussi se familiariser avec les ouvrages des hommes célebres qui ont le mieux développé ses ressorts. On commençait à traiter Descartes comme un vieux radoteur; sans doute son ombre en eût été inconsolable, si un Poëte Philosophe ne l'eût conduit en triomphe sur le Théâtre de l'Opéra-Comique.

(A) - Voltaire maltraite à tort Sedaine qui n'avait fait aucunes espèces d'études, et dont le mérite est d'autant [illegible] [illegible] [illegible] et [illegible] [illegible], il était devenu sans maîtres un [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

F***, Amours champêtres.

Vois à l'ombre de ce tremble
Voler ensemble
Deux papillons;
Ils formoient deux tourbillons,
L'Amour en un seul les rassemble.

Et ailleurs,

DAMON.

Votre cœur est un papillon
Qui vole où le plaisir le flatte davantage.

CLARICE.

Votre esprit est un tourbillon
Qui tourne, tourne & porte le ravage.

(*Ensemble.*)

C'est un papillon, &c.
C'est un tourbillon, &c.

Je suis charmé que mon Auteur favori ait saisi le rapport essentiel que la rime met entre un papillon & un tourbillon. Il n'a point échappé à l'Auteur de la Péruvienne.

» Vous imitez le papillon
» Qu'attire une flâme perfide,
» Il périt près du tourbillon
» Qui de loin avoit été son guide.

Il est assez plaisant de voir un papillon brûler ses aîles, non pas à la chandelle, comme le croiait le bon Lafontaine, mais près de la chandelle. Il ne l'est pas moins de voir la flâme d'une bougie métamorphosée en un tourbillon *qui tourne, tourne, & porte le*

ravage. Descartes peut se flatter maintenant en dépit de Newton, de Dalembert & de Voltaire, que sa Physique vivra autant que les chefs-d'œuvres que je viens de citer. C'est-là que les Saumaises futurs iront chercher les idées philosophiques qui nous occupent, comme leurs prédécesseurs ont trouvé dans Homere la Philosophie de son siecle.

A l'étude de la Physique, le Poëte aura soin de joindre celle de la Métaphysique scolastique. C'est elle qui par le moyen des catégories, précieux héritage d'Aristote & de Scot, nous apprend à réaliser nos idées & nos sentimens. C'est par sa magie que

Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.

Mais il faut l'avouer : les Poëtes que la frivolité du siecle a placés au premier rang usent de ce privilége avec une excessive timidité. Qu'ils viennent à l'Opéra-Comique apprendre à donner l'essor à leur esprit, au risque de choquer les notions les plus communes. Qu'ils lisent les exemples que je vais leur citer; ils rougiront de leur foiblesse; ils verront l'Amour changé en Harangueur Académique.

» Mon amour vous exhorte
» A me rendre content.

F***. Chercheuse d'esprit.

Ils verront un personnage d'une espece nou-

velle, *le siecle*, s'avancer sur la scène du monde, & y laisser des traces de ses pas:

F***, Epoux corrigé.

» Du *siecle* suivant *les traces*,
» Ayez autant qu'il vous plaira
» De vices cachés, &c.

Ils verront tout un Village à la suite de la gaieté.

Le même, Ninette à la Cour.

La Cour est un esclavage,
L'avantage
Du Village
Est de *suivre la gaieté.*

Ils verront une troupe de desirs se réunir pour cacher un danger:

Couplet à la suite de On ne s'avise jamais de tout.

» Nous donnons un spectacle étranger;
» Mais *nos desirs ont caché* le danger
» De donner un Opéra-Comique.

Ils verront un cœur changé en femme capable de concevoir & d'accoucher, & la raison en Eunuque noir chargé d'empêcher ses jolies foiblesses.

On dit que l'Amour est trompeur,
Et qu'il en *fait accroire aux belles*:
J'ignore encore *son ardeur*;
Raison, fais que jamais mon cœur
N'en *conçoive* de nouvelles.

Ils apprendront enfin que le vrai genie ressemble à ces miroirs dont la surface réfléchit les rayons & change la forme des objets,

ſuivant la courbe que l'artiſte a ſçu lui donner.

Le Poëte achevera de développer ſes talens par l'étude de la morale. Un ſeul exemple pris au haſard lui apprendra où il peut puiſer ſes idées & la maniere la plus avantageuſe de l'employer.

MARCEL.

Maréchal Ferrant.

L'Amour ſe plaît parmi les feux;
La fortune ne rend heureux
Que ceux qui vont d'un train rapide
Chez Cupidon & chez Plutus;
L'ardeur fait plus que les vertus;
On perd tout quand on eſt timide.
Tôt, tôt, tôt, &c.

Peut-on délayer une idée dans un galimathias plus exquis. Virgile avoit dit:

Audaces fortuna juvat, timidoſque repellit.

Virgile n'étoit qu'un écolier; il eſt clair qu'il a ſacrifié l'abondance au déſir de paroître nerveux. Vive Q-t-nt pour allonger la ſauce; il n'eſt pas moins évident que c'eſt du facétieux Gouverneur de l'Iſle Barataria qu'il a appris l'art d'enfiler les proverbes & les maximes triviales, & je joins mon ſuffrage au ſien pour élever la perle des Ecuyers au grade éminent de Profeſſeur de Morale à l'Opéra-Comique.

Le Poëte pourra ne point ſe contenter

d'étudier la sagesse des nations sous le Professeur Sancho; c'est en lui-même qu'il cherchera la nature pour la consulter; *Nosce teipsum.* L'illustre Auteur que j'ai cité, soumis au précepte d'Apollon, nous en a donné l'exemple. *On voit là*, c'est-à-dire chez les Financiers, dit-il dans la même piece,

> ....Plus d'un grand Nicaise
> Penché sur le dos d'une chaise,
> Et mettant aux dépens d'un bras
> Tout un lâche corps à son aise.

Depuis feu Callot, personne n'a sçu faire grimacer une figure avec plus d'élégance. *Un grand Nicaise, un bras cassé, un corps lâche!*

Au reste, que les talens que j'exige de mes Eleves ne rebutent point ceux qui desirent entrer dans la carriere. J'ai pris soin de bannir le sens commun; c'est un grand point: l'imagination & le sentiment pris comme je l'entends, peuvent s'acquérir sans une peine excessive. Pour l'étude de la morale, vous avez les sublimes discours de Sancho: Pour la Physique & la Métaphysique, vous avez des Dictionnaires. Vous pouvez aussi consulter les Mémoires de Martin Scribler, Chapitres VII, VIII & XII, pourvu que vous les lisiez avec la simplicité de la colombe,

& que vous ayez grand ſoin de prendre tout ce qu'il dit au pied de la lettre.

Maintenant je puis, ſans préſomption, vous ſuppoſer munis de tous les inſtrumens qu'exige le Chancelier d'Angleterre. Je vais donc de ce pas vous conduire dans une mine abondante où vous trouverez plus de rubis que l'*Orient n'en étale*, & vous y pourrez piocher tout à votre aiſe.

On ne s'aviſe jamais de tout.



CHAPITRE III.

Des différentes sortes de Styles, & premierement du Style sublime.

ON a dit depuis long-tems que le style est l'habit de la pensée. Je n'aurais point cité cette définition imparfaite, & qui a même quelque chose de trivial, si je n'avais heureusement découvert qu'elle renferme un précepte utile, qui peut contribuer beaucoup à diriger le vrai genie Lyri-Comique. Le voici : de même qu'un habit doit convenir à la taille de celui qui doit le porter; qu'il ne faut point couper le juste-au-corps d'un polichinelle sur le patron d'un habit destiné à couvrir un joli homme; de même, le style d'un Opéra-Comique ne doit point être modelé sur celui de Moliere : ainsi Monsieur S-d-ne aurait tort de vouloir se l'approprier. Outre le temps perdu & l'argent qu'il manquerait de gagner, il est clair qu'il déplairait au Public. Nous sommes dégoûtés de la fraise & de la moustache.

O vous, mes dignes Eleves, qui voulez marcher à pas de géant vers ce but fortuné où vous attendent la gloire & l'argent, n'allez poin altérer votre génie au Théâtre François;

çais; ce ſtyle châtié dont ſe ſont ſervi les grands Auteurs qui ont enrichi cette ſcène ne pourrait que retarder votre marche & gêner cette noble liberté qui vous convient. Ne détournez point vos regards; couvrez des yeux, ſi j'oſe le dire, les grands modeles que je ne me laſſe point de vous citer. C'eſt l'unique moyen d'obtenir, je ne dis point une couronne de lauriers; laiſſez cette vaine pâture aux ombres des Moliere, des Regnard, des Deſtouches; mais une couronne d'or, prix bien plus flatteur pour vous, qui ne vous souciez point de mâcher à vuide.

» Le ſtyle ſublime, pour me ſervir des expreſſions de l'illuſtre Longin, » conſiſte dans » une certaine apparence de grandeur bâtie » ſur de grands mots aſſemblés au haſard, » dans une certaine enflûre de paroles qui » enfle l'ame, & par conſéquent l'éleve & la » remplit d'un noble orgueil. «

Ne ſemble-t-il pas que Longin, en écrivant ces paroles remarquables, fut animé d'un eſprit prophétique, & qu'il voyait, dans un lointain charmant, la naiſſance de l'Opéra-Comique, ſes progrès & ſes triomphes: & qu'on ne diſe point que nous ne ſommes pas faits pour le ſublime; il me ſera facile de prouver le contraire, en propoſant à mes

Eleves des exemples capables d'échauffer leur génie, & dignes de toute leur admiration.

Si le style sublime consiste dans une certaine enflûre de paroles, je crois qu'on ne refusera pas de ranger dans cette noble classe la description suivante :

F-v-rd, Cythere assiégée.

» Je vois de toutes parts
» Des gens épars,
» Et des géants
Grands, grands,
» Dont le nombre couvre nos champs.

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait du grand dans cette description. On y voit une gradation finement ménagée qui exprime admirablement les effets de la peur. D'abord l'Acteur ne voit que des *gens ;* bientôt se sont des *géants : grands, grands ;* il semble qu'ils grandissent sous ses yeux ; ils se multiplient aussi ; car ils étaient épars, & bientôt leur nombre couvre les champs. Le Lecteur remarquera dans cette description un exemple frappant d'une figure moderne heureusement découverte par Martinus Scriblerus, & qu'il a nommé l'enfantine. *Des géants grands, grands ;* il n'aurait point assurément négligé cet exemple : il renferme toute la naïveté de l'enfance. Les banbins disent ordinairement de leur bon papa, *il est grand, grand comme tout.*

On trouve encore l'enfantine accouplée au style sublime dans un Auteur que je cite à regret, parce qu'il semble déplacé parmi nous. Tout coup vaille, le voici.

» Quand vient le temps des orages,
» Quel vacarme ! quels ravages !
» Le Ciel tout noir
» Fait peur à voir.

Bergere des Alpes.

Je respire ; je me sens soulagé : je vais faire lever un lievre que je chasse toujours avec plaisir.

» La chûte d'un torrent qui gronde
» En roulant le sable avec l'onde
» Peint de vos vœux l'emportement.

F-v-rd, Tyrcis & Doristhée.

C'est un verd galant que Monsieur F-v-rd. (Favard)

Les passions sont encore une *source féconde en sublime*. M. F-v-rd réussit admirablement à les peindre. Ecoutez un de ses personnages dans un accès de colere.

On ne s'avise jamais de tout.

» Quelle est ma rage ?....

Il s'interroge lui-même ; il semble douter de sa colere, ou plutôt il est étonné de son excès. Bientôt il se soulage en éclatant.

» Quelle est ma rage ?
» Ah ! ventre-bleu !
» Ah ! tête-bleu !
» Morbleu ! corbleu !
» Corbleu ! morbleu !
» Morbleu ! corbleu !

Je crois qu'il n'a rien oublié de ce qu'un honnête homme peut dire dans sa colere.... Le Lecteur remarquera l'agréable symmétrie de ces juremens disposés en sautoir. Peut-on compasser la fureur avec plus d'art !

Le *morbleu* me rappelle un autre exemple, où il est employé fort heureusement.

» Morbleu ! *je poignarde*
» *Ton cœur* & le sien,
» Si Fanfale *hazarde*
» *D'avoir* mon bien.

Des puristes ont osé avancer que ces deux expressions, *poignarder un cœur, hazarder d'avoir un bien* étaient du haut-Allemand. Je me contenterai de leur répondre que ces vers ont été chantés, applaudis à l'Opéra-Comique ; & s'ils osent s'obstiner, je leur jette par la physionomie ces vers d'un Poëte très-connu par les planches qui ornent ses ouvrages. ....

Le génie, le goût & l'esprit. ch. 3[e].

» Sur des syllabes, sur des mots,
» Ils exerceront leur critique ;
» Mais le génie est fier & jamais didactique ;
» Le calcul des détails est la gloire des sots.

Le grand S-d-ne nous offre les exemples les plus frappans du sublime qui se tire des exclamations.

» O la méchante femme !

S'écrie le Cuiſinier dans le Diable à quatre.

» O la méchante femme !
» D'un *rien elle s'enflâme.*

Remarquez, Lecteurs bénévoles, que S-d-ne a beau ſe perdre dans les nues, il ſçait toujours ſe raccrocher au vrai-ſemblable. Ce Cuiſinier, après s'être écrié, *ô la méchante femme!* pour exprimer juſqu'à quel point elle s'emporte aiſément, ne peut pas mieux la comparer qu'à une friture qui *s'enflâme d'un rien.*

» Le Devin,

Dit cette Marquiſe qui d'un rien s'enflâme,

» . . . . M'a donné, pour changer *mon état*, »
» Quelque poiſon. . . . . Oui, c'eſt un ſcélérat.
» Complot *énorme!*
» *L'on me transforme.*

Quelle grandeur ! quelle nobleſſe ! . . . . Le Lecteur remarquera l'air étranger de ces expreſſions frappantes, *changer mon état*, *l'on me transforme.* C'eſt ainſi que le vrai génie ſçait approprier à ſa langue les beautés des langues étrangeres. Il fallait toute la mauvaiſe humeur de Boileau, pour blâmer les brillans tudeſques dont Chapelain ſçut orner ſa pucelle.

Ecoutons encore notre paiſible Marquiſe :

» Ciel! peut-on jamais se voir
» L'objet d'un crime aussi noir?
» Mais je crois appercevoir....
» C'est Lucile, oui; c'est elle....
» Qui pourrait jamais prévoir?....
» Enfin je vais tout sçavoir.

S'il est vrai (comme je crois qu'on n'osera me le contester) que l'entortillage, l'enflûre des expressions & le vuide d'idées doivent nécessairement produire le sublime, on le reconnaîtra sans peine dans cet admirable monologue. Ce *qui pourrait jamais prévoir*, vaut seul un Chant de l'Iliade.

M. P-s-n-t nous présente un exemple du style sublime qui n'est pas inférieur à celui que nous venons d'analyser.

Alexis *seul.*

Infidelle, que t'ai-je fait?....
Réponds, réponds, toujours chérie
Dans mon cœur.... Ah! quel trouble affreux!
Réponds, réponds, toujours chérie,....
Tu fais bien de baisser les yeux.

Ce monologue est évidemment imité des fureurs d'Oreste que Racine a rendues avec tant d'énergie*, & j'ose dire que P-s-n-t a égalé son modele.

* Andromaque.

Infidelle, que tai-je fait? Quelle vivacité! quelle tendresse dans ce vers! Comme il fait

bien sentir toute la perfidie d'Alix, toute la bonhommie d'Alexis! Que t'ai-je fait? Sans doute Alexis ne se rappellait pas cet adage d'éternelle vérité, *les absens ont toujours tort....* *Réponds, réponds.* (Il devient plus pressant) *toujours chérie dans mon cœur.....* Quelle profondeur de sentiment dans ce passage! Le Poëte a eu soin de le rendre inintelligible en y répandant une teinte de galimathias pour forcer l'Auditeur à s'y arrêter & à sonder toute la profondeur des blessures d'Alexis..... *Ah! quel trouble affreux! Réponds, réponds, toujours chérie.* Le trouble devient plus fort. Alexis lui-même en est étonné: mais le sentiment vainqueur *toujours chérie* reparaît au milieu de la tempête. Semblable à ces feux qui rassurent le Matelot consterné. Mais voici le trait du génie : *tu fais bien de baisser les yeux.* Alexis voit sa maîtresse comme Oreste voyait les furies; il la voit, il lui parle; peu s'en faut qu'il ne lui dise :

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur ta tête?



CHAPITRE IV.

Du Style simple.

LE style simple est opposé au style sublime : il consiste à exprimer d'une maniere triviale des idées communes & vulgaires. Si le style sublime produit dans l'ame une certaine enflûre qui l'éleve, les partisans du style simple, semblables aux compagnons d'Ulysse, percent l'outre d'Eole : impatiens de leur captivité, les vents s'échappent, l'outre s'affaisse & l'ame rentre dans son assiette naturelle.

Le style simple fut toujours mon style favori. Il n'est pas moins avant dans les bonnes graces de mes illustres confreres. Il semble être de l'essence de l'Opéra-Comique. Je ne m'égarerai point en recherches inutiles sur ses propriétés, sur les moyens de le produire. Des préceptes arides seraient à coup sûr moins utiles à mes Eleves que les exemples frappans que je vais leur mettre sous yeux :

» Segnius irritant animos demissa per aurem
» Quam quæ sunt oculis submissa fidelibus, &c.

Tel est ce monologue admirable par sa simplicité.

» Bernard est ma foi *bon garçon ;*
» *Il en tient* pour ma fille ;
» *Le gaillard* a parbleu raison,
» Elle est vive & gentille ;
» Je crois qu'il voudrait *sans façon*
» *Entrer dans* ma famille.
» Eh ! pourquoi non ?
» Son vin est *bon*,
» Et je le crois *bon drille*.
» . . . .
» C'est un fort *bon* garçon ;
» Il a tout l'air d'un *bon luron*,
» Son vin est ma foi *bon*.

Les Pêcheurs.

Les Critiques les plus austeres ne pourront s'empêcher de trouver du *bon* dans ces vers. La raison : *Son vin est ma foi bon* vaut tout au moins le *sans dot* d'Harpagon. Ces deux vers :

» Je crois qu'il voudroit *sans façon*
» *Entrer dans* ma famille,

Renferment une cassade d'un goût exquis, & qui exprime bien toute la naïveté du bonhomme. Voyez le Commentaire sur le chef-d'œuvre d'un inconnu, au mot *dedans*, & l'art de ramper en Poësie, Chap. 12, § 3, *du Style à la mode*, où les deux célebres Docteurs Martinus Scriblerus & Chrysostomus Mathanasius nous enseignent les *sources les plus fécondes en beautés* pour la Poësie moderne.

V. On ne s'avise jamais de tout.

Continuez de parcourir la même piece, où ce ton de simplicité est admirablement soutenu ; mais arrêtez-vous sur-tout à la Scène sixieme.

» De la richesse
» L'éclat vain & trompeur
» Toujours *nous laisse*
» *De l'ennui dans le cœur*....
» Voyez dans ce bocage
» Ces petits oiseaux *s'empresser*
» Ecoutez leur ramage
» Regardez-les se carresser :
» Hélas ! ils ignorent l'usage
» *De cet or* par nous si vanté.

Cette derniere réflexion avait échappé à tous les Observateurs de la nature & à tous les Moralistes anciens & modernes.

M. S-d-ne nous fournit plusieurs exemples du style simple, qui ne sont pas moins remarquables. Il dit en parlant de l'héroïne du Diable à quatre.

» Dans sa tête
» Toujours *prête*
» *A songer*,
» Comment faire enrager.
» Son mari d'un parfait mérite
» N'en éprouve que du tourment.

J'aime à voir cette Marquise diablesse *ne songeant point encore ; mais cherchant à songer aux moyens de faire enrager un mari*

d'un parfait mérite : mais ce qui m'intrigue, c'eſt de ſçavoir comment ce mari d'un parfait mérite en *éprouve du tourment*, puiſqu'elle ne ſonge point à le faire enrager ; mais qu'elle eſt ſeulement toujours prête à ſonger.

Richard, dans le Roi & le Fermier.

» Jenny, qu'importe ce nuage ?
» Ce nuage n'eſt qu'un paſſage.

C'eſt une queſtion de ſçavoir ce que c'eſt qu'un nuage qui n'eſt qu'un paſſage.

Jenny reprend ſur le ton ſublime :

» Ces chênes battus par le vent
» Semblent tomber à chaque inſtant.

RICHARD.

» Aujourd'hui Richard furieux
» Etait bien plus agité qu'eux.

Et moi donc, dit Jenny, qui ne veut pas être en reſte.

» Et moi donc, *je joignais les mains.*

Je crois qu'on conviendra ſans peine que cette chûte eſt incroyable. Je ne crains pas même qu'on me diſe avec le Miſantrope :

» La peſte de ta chûte, empoiſonneur au diable :
» En euſſes-tu fait une à te caſſer le nez.

L'Auteur des deux Sœurs rivales, n'eſt pas moins heureux en ſimplicité.

Les deux Sœurs rivales.

BABET.

» Au bord d'un ruisseau
» M'étant assise,
» Je voyais l'eau.

Ce serait dommage, charmante Babet, d'être aveugle avec de si beaux yeux:

C'est cette même Babet qui dans une autre Scène fait défiler tous les êtres métaphysiques, & passe en revue toutes les cathégories d'Aristote.

» Mon cœur en vain se tourmente
» Pour vous excuser;
» Ma raison est la plus puissante
» A vous accuser.

Avec quel art cet illustre Auteur sçait amalgamer le style simple & le sublime pour former un caractère tout neuf à sa Babet.

Ecoutez maintenant Claudine dans le Maréchal ferrant.

CLAUDINE.

» Votre fille
» A sçu faire un amant;
» C'est Colin.
» Un *Fermier voisin*
» Est, dit-on, *son pere*,
» Et *c'est-là le mystere*.

En effet, est-il croyable que Colin ait un pere, qu'il n'en ait qu'un, & que ce pere soit un Fermier voisin?

Je reviens à Monſieur F-v-rd.

» Dès le matin,

(dit Raton en parlant de ſa Roſette.)

» Cultivant ſon jardin:
» Tout à loiſir
» Je pourrais cueillir
» Les roſes, les lys
» Et cent *baiſers jolis.*

Il regne dans tout cet exemple une ſimplicité qui me charme; d'ailleurs, elle nous fournit un modele frappant de l'anti-climax ou gradation renverſée. C'eſt une figure, dit Martin Scribler, par laquelle la ſeconde ligne, au lieu d'enchérir ſur la premiere, lui eſt de beaucoup inférieure.

C'eſt ainſi qu'un de mes panégyriſtes a dit avec autant de juſteſſe que d'énergie:

Que dirai-je, Meſſieurs, la gloire de Jérôme Carré eſt répandue dans tout l'Univers & même dans l'Iſle de France.

Puiſque je tiens mon F-v-rd aux chauſſes, je ne veux point le lâcher encore. Ecoutez Tracolin qui veut ſe donner pour un bon mari.

» Si l'on danſe,
» Je danſerai;
» Sans partage
» Dans mon ménage
» Ton *ſuffrage*

» Fera toujours ma loi
» *Sans dire pourquoi.*

Pesez bien ce passage, mes chers Eleves, il n'y a pas un seul mot qui ne porte. Voyez ce bon homme qui veut se faire de fête, qui prétend danser toutes les fois qu'on dansera chez lui. Admirez un suffrage sans partage, & qui fait la loi; mais sur-tout arrêtez-vous au dernier vers, *sans dire pourquoi*, qui peut à juste titre être regardé comme le cachet, le vrai poinçon de la simplicité.

Et vous, naïf P-s-n-t, ne paraîtrez-vous point dans le Chapitre du style simple? Loin de moi; vous êtes fait pour y jouer le premier rôle. Cher invisible, je vous ai perdu de vue un instant. Pardon; je vais réparer mes fautes: *non illaudatus abibis.*

Le Sorcier.

AGATHE.

» *Pendant le jour* mes yeux
» Ne cherchent que les lieux
» *Où réunis tous deux*,
» Il me disait d'un ton si tendre,
» Chere Agathe, unissons nos vœux.
» Je crois encore, je crois l'entendre:
» L'absence sur moi ne peut rien;
» Quand je pleure ou que je soupire;
» Il suffit de nommer Julien,
» On me voit *aussi-tôt sourire.*

Quelle naïveté! ce sourire pénetre toute ame

ſenſible. Agathe & Julien *réunis tous deux*, & non pas ſéparément, ne cherchaient qu'à unir leurs vœux, ce qui prouve que ces chaſtes amans étaient *tous deux* de la Secte Platonicienne. Admirez encore avec quelle prudence les yeux d'Agathe choiſiſſent le jour plutôt que la nuit pour chercher les lieux, &c.

» D'un bouquet cueilli pour Juſtine,

(Dit un autre Acteur qui n'eſt pas moins naïf.)

» Que ma main badine
» Dans ſon ſein a mis,
» *De ſa bouche* encore enfantine
» *Le plus doux baiſer* fut le prix.

Comme on dit le meilleur bled de ſon grenier, le meilleur vin de ſa cave (*).

Je vous laiſſe, cher inviſible; c'eſt par vous que je veux finir le Chapitre du ſtyle ſimple. Je veux reſter ſur la bonne bouche. *Tytire, coge pecus* (**).

(*) On lit dans une Edition très-fautive, *ſur ſa bouche encore enfantine le plus doux baiſer fut le prix.* Sottiſe de Libraire. Cela ne veut rien dire.

(**) Je ſuis fâché de ne pouvoir pas citer au nombre de mes favoris l'illuſtre M. du R-ſ-y. Un ſeul trait choiſi entre mille, peut-être plus brillans encore, prouvera qu'il était digne de travailler pour l'Opéra-Comique.

» . . . . *Non loin* du Temple

Si quelque Critique était d'assez mauvaise humeur pour me chicaner sur le mérite du style simple & des exemples que j'ai rapportés, je me contenterais de leur citer, pour les convaincre, ce passage de Montaigne. Il suppléera abondamment à tout ce que je pourrais ajouter. » C'est à mon gré bien faire le » sot que de faire l'entendu entre ceux qui » ne le sont pas : parler toujours bandé, *fa-* » *vellar in punta di forchetta.* Il faut se dé- » mettre au train de ceux avec qui vous êtes » & par fois affecter l'ignorance ; mettez à » part la force & la subtilité en l'usage com- » mun. Traînez-vous à terre, s'ils le veulent. «

» Dans un hameau *voisin* vivait un beau garçon ;
» Jeune galant *donnant à tous l'exemple ;*
» Il se nommait Endymion.

Qui eût jamais pu croire, si M. du R-s-y ne l'eût assuré, qu'un hameau voisin du temple n'en était pas éloigné ? Et ce *donnant à tous l'exemple*, ne termine-t-il pas admirablement le portrait du jeune galant ? Ne semble-t-il pas voir un jeune Moine toujours le premier au réfectoire, toujours le dernier au chœur ?

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Du style fleuri, du style précieux & du style embarrassé.

LE style fleuri, que quelques Rhéteurs appellent le style tempéré, tient le milieu entre le sublime & le simple: on l'appelle style fleuri, parce qu'il aime à se parer de toutes les beautés dont le Printems décore la nature. Il met à contribution tous les parterres du Parnasse; mais il aime sur-tout à s'égarer dans les marais qui baignent le pied du double mont. C'est-là qu'il peut faire une ample moisson de ces fleurs grossiéres, qui semblent destinées par la nature à parer les décorations du Théâtre Lyri-Comique. Le style fleuri est le style favori de la Poësie; on peut même dire qu'il lui est essentiel. En effet, si la Poësie, comme le dit Montaigne, est un art folâtre & subtil, déguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre, ... il est clair qu'elle doit aimer autant les pavots & telles autres béatilles de Rhétorique, que les femmes aiment les fleurs d'Italie, le rouge & le blanc. On lui sçait gré de cette espece de coquetterie, qui ne peut qu'augmenter nos plaisirs. Que

Liv. 3, ch. 3, des trois commerces.

le Poëte ait donc toujours présent à l'esprit la maxime du Dictateur du Parnasse.

» Voulez-vous du Public mériter les amours,
» Sans cesse en écrivant variez vos discours.

Une des mines les plus abondantes d'où l'on tire le style fleuri, est celle des épithetes. Ainsi dans les Aveux indiscrets (*).

» Les maris sont scabreux,
» Calomnieux,
» Injurieux,
» Avantageux, &c.

On demande ce que c'est qu'un mari *scabreux, calomnieux, injurieux, &c.*

M. F-v-rd a connu aussi bien qu'un autre tout le parti que le style fleuri peut tirer des épithetes. Voyez dans Cythere assiégée ces expressions que les Graces ne désavoueraient pas.

Quoi, *lâches*, vous fuyez tous!
Fuyez *vil* troupeau *timide*.

Et plus bas:

» Venez, *jeunes* guerriers *timides*.

(*) » Cet Ouvrage, disent ses Auteurs dans leur prudent avis au Lecteur, » avait été fait en vers. Il y a quatre ans, ajoutent-ils, qu'on fut obligé pour le donner » au Public de substituer de la prose au récitatif. Ce qui prouve que ces Messieurs sont plus dociles que Chapelain, & qu'ils ne se font pas dire deux fois:

» Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose!

Le précieux A-ſ-me nous donne un joli exemple du ſtyle fleuri dans l'Iſle des Foux.

» Près d'une belle *idiote*
» *Toujours ſotte*,
» L'Amour s'endort ;
» Mais avec une fille
» Dont l'eſprit brille,
» *Sautille*,
» *Pétille*,
» *Babille*,
» C'eſt toujours nouveau tranſport.

Les deux premiers vers ſont d'une éternelle vérité, *une idiote eſt toujours ſotte*. Qui oſerait le nier ? J'aime auſſi beaucoup à voir un eſprit qui babille & qui trotte & ſautille, ſemblable à la perdrix de M. S-d-ne. V. le Roi & le Fermier.

Cet exemple me rappelle un trait charmant des deux Sœurs rivales. Collette rapporte les diſcours preſſans de ſon amant.

» Mon ardeur parfaite,
» *Si vous m'aimez*,
» *Sera ſatisfaite*,
» Son feu charmant
» Plein d'enjouement,
» Brillait,
» Pétillait,
» La ſaillie,
» Une aimable folie
» A *la vivacité*
» Joignait *la gaîté*.

Je défie qu'on trouve des vers où les fleurs soient accumulées avec plus de profusion : j'aime à voir la *gaieté* damer le pion *à la folie. Une ardeur parfaite qui est satisfaite* quand on la satisfait. Je trouve dans ces vers un vuide d'idées où mon imagination se promene avec volupté.

L'ingénieux Colin, dans la Coquette sans le sçavoir, dit en parlant de sa maîtresse.

F-v-rd.

» Entre mes bras sous un feuillage
» L'été je la voyais dormir ;
» Sur sa gorge & sur son visage
» Mon *chapeau poussait* le zéphir.

Que d'images gracieuses rassemblées dans ces quatre vers ! C'est ce même Colin qui dit dans une autre Scène :

» Je f'rais *torner* un moulin
» Des *soupirs* que j'fais pour elle.

Je place ici ce passage qui naturellement devait être renvoyé à l'article des métaphores. Je veux par-là prouver à mes Eleves combien ce mélange de français & de patois dans la bouche du même Acteur peut contribuer à sauver l'ennuyeuse uniformité des caracteres. D'ailleurs, quelle aisance, quelle facilité n'en résulte-t-il pas pour le Poëte ! Et c'en est assez pour faire sentir le ridicule de ce précepte suranné :

» Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
» Et qu'il soit jusqu'au bout ce qu'on l'a vu d'abord.

» . . . . Servetur ad imum
» Qualis ab incœpto processerit & sibi constet.

J'en demande pardon aux mânes d'Horace & de Boileau.

Le petit P-s-n-t n'était pas moins convaincu de l'absurdité de ce vieil axiôme. Voici comme il fait parler Blaise dans le Sorcier :

» *Quand j'voyons près d'ma petite*
» *Batifoler queuqu'amant*,
» Tout d'un coup mon sang s'agite,
» Il roule, il se précipite,
» Et *je pards* le mouvement.

Voyez-vous comme après avoir été Blaise dans les deux premiers vers, il redevient tout-à-coup un digne Membre de l'Académie des Arcades, & finit par être Blaise.

Placez à côté de Blaise le Guillot du Médecin de l'Amour.

» Oui,

Dit-il, en parlant de son jeune maître,

» . . . . . C'est un songe creux ;
» Souvent il parle seul, il gémit, il soupire ;
» J'ai vu même des pleurs qui coulaient de ses yeux.

Qu'il est agréable de voir Guillot, le bon Guillot quitter l'humble brodequin pour chausser le cothurne !

Ecoutez maintenant Richard dans le Roi & le Fermier :

» Le chagrin *imprime sa trace* (*)
» *Sur l'amour & sur la gaîté.*
» Aujourd'hui quelle adversité !
» Viens, ma Jenny, que je t'embrasse ;
» Il ne faut s'étonner de rien, &c.

Les deux premiers vers renferment une image délicieuse. On voit avec plaisir le chagrin foulant aux pieds l'amour & la gaîté, imprimer *sur eux* la trace d'un pied vainqueur. L'illustre Auteur a répandu sur le reste du couplet une teinte de galimathias qui ne peut qu'en relever l'éclat aux yeux des vrais Connaisseurs.

M. S-d-ne n'est pas moins brillant dans ces couplets si connus : *Jusques dans la moindre chose.* L'expression : *Quand j'éparpille une rose* est d'une gentillesse, d'un délicat ! Mais j'admire surtout la chûte : *Mon cœur en a soupiré.* Je crains cependant que Maître Aliboron ne prenne acte de cet éloge pour m'accuser d'admirer ce que je n'entends pas.

(*) M. P-s-n-t a très-bien imité ce vers dans Alexis & Alix.

» Oubliez jusqu'à la trace
» D'un malheur peu fait pour vous.

L'Auteur de la Soirée des Boulevards ne réussit pas moins dans le style fleuri.

» D'une fille à la jaquette
» Affectez le petit ton.

Peut-on mieux choisir ses épithetes ? Et ailleurs :

» Chevaux fougueux
» Qui secouant leurs crins poudreux,
» Renversent ceux
» Qui sont contre eux,
» Et s'échappant
» Dans ce fracas,
» En galoppant
» Doublent le pas.

Des chevaux qui *doublent le pas en galoppant*, qui renversent ceux qui sont *contre eux*, mais qui ont la prudence d'épargner ceux qui sont éloignés. Le style sublime & le style simple se disputaient ce passage ; j'ai terminé le différent en le rangeant dans l'ordre mitoyen.

Ecoutez maintenant une tendre & naïve épouse qui dans la Piece intitulée *les jeunes Mariés*, vient mettre le Public dans la confidence de ses premiers plaisirs. F-v-rd,

» De mon ame,
» Mon cher époux
» J'ai fait avec vous
» Un échange *qui m'enflâme* ;

» Sans qu'on blâme
» Ma tendre ardeur,
» Je puis *plonger mon cœur*
» *Au sein du bonheur.*

La pauvre enfant est encore sous le charme. Julie dans le Jardinier supposé :

F-v-rd. Un Jardinier est un grand homme
S'il sçait bien son métier.
Quand il voit la terre *amoureuse*
Qui sourit au printems,
D'une influence heureuse
Il saisit les instans;
Le jeune bouton qui s'entr'ouvre
Fixe *ses regards caressans.*

CLITANDRE *à Lucile.*

Mon amour est extrême,
Mes feux seront constans;
Je suis Jardinier, j'aime
Le portrait du printems.

Madame de Marsillanne dans la même Piece :

Toute fille en Provence
Sous un Ciel *pur & beau*,
Voit *la gaieté qui danse*
Autour de son berceau.
Quand le *tems décolore*
Le printems du désir,
Des feux de notre aurore
Une étincelle encore
Luit sur notre loisir.

Une étincelle qui luit fur un loifir ! Un jeune bouton qui fixe des regards careffans ! La gaieté qui danfe autour d'un berceau ! La terre amoureufe qui fourit (*) au printems ! Le printems du defir qui eft décoloré par le tems ! Un Jardinier qui aime le portrait du printems ! Je défie qu'on trouve dans aucun Poëte ancien ou moderne des traits plus délicats, des idées plus gracieufes, des images plus variées, un coloris plus frais. Je les crois tout-à-fait propres à marquer la nuance du ftyle fleuri au ftyle précieux.

Le mérite du ftyle précieux fe tire pour l'ordinaire de l'entortillage des idées, joint à une certaine affèterie dans l'expreffion. Par exemple, F-v-rt dit dans je ne fçais quelle Piece :

C'eft une coquette
Dont on fait emplette
Sans le fçavoir ;
Le matin s'achette
Le repentir du foir.

S-d-ne dans Rofe & Colas :

(*) On dit très-élégamment : *fourire de fes yeux.*

» La nature *fourit de fes yeux* complaifans.

Ce joli vers eft tiré d'un morceau du Poëme de la Peinture, dans lequel J. Fr. trouve M. le M-re très-fupérieur à Boileau.

» Sans chien & ſans houlette,
» J'aimerais mieux garder
» Cent moutons près d'un bled,
» Qu'une fillette
» Dont *le cœur a parlé.*

Cette derniere expreſſion eſt de la plus grande fineſſe. Elle eſt encore relevée par la richeſſe de la rime. Ne quittons pas Roſe & Colas.

» *Ainſi l'hyver ſans ſes fêtes*
» Doit *s'embellir des inſtans*,
» Et *ſe parer de conquêtes*
» Que l'amour prépare au printems.

Des inſtans qui embelliſſent ! des conquêtes qui parent !

Et dans *On ne s'aviſe jamais de tout.*

» Quoi toujours !
» Quoi ſans ceſſe !
» *Ma tendreſſe*
» *Aurait ſon cours !*
» Quoi ſes charmes
» *Sans allarmes*
» Seraient à moi pour toujours, &c.

J'ouvre la Bergere des Alpes, & ne ſuis pas peu ſurpris d'y trouver un trait du précieux le plus exquis.

» Autour de moi je vois *s'éteindre*
» *L'éclat* des plus brillantes fleurs;
» J'apprends aux ruiſſeaux à ſe plaindre,
» *On dirait qu'ils roulent des pleurs.*

Mais il faut l'avouer, les talens de l'Auteur que je viens de citer n'approchent point de ceux du grand homme que j'ai déja comblé de mes éloges.

» Ainsi mon cœur par un secret empire
» *A son penchant est contraint d'obéir*
» *A son tourment est forcé de courir.*

F-v-rd, Tyrcis & Doristée.

De l'esprit par-tout, M. des Mazures.

Le même, dans le Duo interrompu :

» Ah ! pour parer le sein *de la Reine des Belles*,
» Pouvait-on mieux choisir *que la Reine des fleurs.*

Quelle agréable mignardise regne dans cette phrase ! Celle-ci n'est pas moins exquise.

» Dans l'instant j'ai *senti naître*
» *Un doux frisson.*

Un doux frisson ! Un frisson qui naît ! M. F-v-rd a connu mieux que personne la vraie maniere du style gentil ; elle consiste à sçavoir rassembler des idées entierement disparates, à les accoupler en s'embarrassant fort peu quelle espece de monstre cette union pourra produire.

Rapprochez des jolis exemples que je viens de citer le dialogue du Huron & de Mademoiselle de Saint Yves.

LE HURON.

» Ton cœur est fait pour le mien :

» Que *d'attraits* ce lien
» Rassemble.

J'aime assez à voir ce brave Huron parler comme l'un des Quarante..

Mademoiselle de SAINT YVES.

» Je vois *nos jours*
» *Couler* toujours
» Ensemble.
» Ah ! quel heureux accord,
» Nous voir, & d abord
» *Tous les deux entendre.*

La discrette Saint Yves entend-elle le Français ?..... L'entortillage de ce propos Bas-Breton me conduit naturellement à une autre espece de style qui doit ranimer toute l'émulation de mes Eleves.

Le style entortillé semble fait pour fixer les amours du Public. Quelquefois il marche pesamment, & comme accablé sous le poids des ornemens. Souvent il aime à se voiler pour ranimer la curiosité du Spectateur ; mais les idées qu'il lui laisse entrevoir, semblables à la nue d'Ixion, se dissipent & s'évaporent dès qu'on veut les saisir.

Et d'abord mes yeux se portent d'eux-mêmes & s'arrêtent avec volupté sur cette Piece, digne à tous égards de sa haute réputation. Ecoutez le Bucheron que son expé-

rience a rendu ſage. Il dit en parlant des Suppôts de la Juſtice :

» Ils ſont ſi prompts à vous gruger....
» Un plaideur crie *à toute outrance*....
» *Un mot, un rien, il ſe réſout*....
» *Trop de pétulance*
» Gâte tout.

Tout Paris a admiré avec moi la liaiſon intime & le vuide de ces vers. Avec quel art le refrein eſt amené !...........

Lucile dans l'heureux déguiſement.

» Toujours ſoupçonner, toujours craindre,
» C'eſt le tourment d'un cœur jaloux :
» Hélas ! qu'un époux eſt à plaindre
» Quand il *a beſoin de verroux !*

La tendre, mais prudente Lucile, déclare au nom de tout ſon ſexe que les jaloux ne ſont bons qu'à enfermer.

Je ramaſſe au hazard un troiſieme exemple dans un Drame qui toutefois n'eſt pas de notre force. C'eſt la Bergere des Alpes, Acte 3, Scène 4.

» Oui, mon enfant, ſon cœur était digne de toi,
» Mais il faut déſormais l'honorer & la plaindre,
» Et ton amour *que je conçoi*
» *Eſt un feu* que tu dois éteindre.

Je reviens à un de mes héros. Il eſt fait pour tenir dans ce Paragraphe une place auſſi diſtinguée que dans tous les autres. C'eſt ainſi,

par exemple, qu'il fait l'éloge du mariage. On y reconnaît la touche du Maître.

F-v-rd,

» Des tendres soupirs
» Le mariage
» Dédommage:
» L'on *gâgne en plaisirs*
» *Le tems que l'on perd en désirs.*

Toute ame honnête se fait une loi d'envelopper d'un voile épais les plaisirs mystérieux de cette grave Divinité.

Le même dans l'Amour Impromptu.

Pourquoi faire «
La sévere? «
Sottement «
On differe; «
Le mystere
Se dément.

Assurément le mystere de vos idées ne se dément point ici.

Et dans le prix de Cythere:

Lui plaire est mon *principal*
Et quoique son choix m'honore,
M'en vanter serait fort mal.

Dans la Rosiere, le Régisseur qui veut sonder Nicole, & voir jusqu'à quel point elle porte l'innocence, lui dit:

De quinze ans vous avez l'âge,
Quinze ans donnent de l'esprit:
On sçait bien quand on est sage.

Nicole répond :

Oh ! ma mere me l'a dit.

Mais il faut l'avouer, rien n'approche d'un trait que je viens de découvrir heureusement dans l'Amour au Village. Rien de plus digne de notre admiration que la rapidité avec laquelle se succédent les caprices les plus opposés dans la tête de l'amoureux Lucas. Cela augmente merveilleusement l'entortillage du Dialogue.

L'Amour au futur Marié.

» De cette noce, *mon mignon*,
» Je veux être premier garçon.

L U C A S.

» Tout franc, Monsieur,
» J'sommes bien vos' serviteur.
» J'nous passerons *bien d'çet honneur* ;
» *Il faut nous être bon ici.*

L'A M O U R.

» Vraiment j'y serai bon aussi :
» . . . . Je te le répéte,
» Je m'y rends pour ton intérêt.

L U C A S.

» Vous croyez parler à Lisette ;
» Tenez, *on vous dit : laissez-nous.*

Quelle netteté d'idees ! que ce style est lympide !

Ce mérite brille dans tout son éclat dans le Cadi dupé. Ecoutons les plaintes instructives de ce malheureux époux, amant plus malheureux encore.

» En vain pour triompher des Belles
» *Comptez-vous leur rester* fideles;
» En vain vos vœux seront constans,
» Elles riront de vos tourmens.

D'où l'on conclud que pour triompher d'une belle, il faut la quitter; que pour se rapprocher il faut se fuir.

Sa fidele moitié l'emporte encore pour la profondeur & le ton mystérieux.

» C'est ainsi toutes tant que nous sommes
» Que notre *bonté gâte* les hommes:
» A leurs loix nous *serions moins soumises*,
» Si nous leur passions *moins de sottises*.

Ces deux derniers vers renferment une vérité incontestable. Je n'ai garde de la développer. Je n'ai point la démangeaison de vouloir tout dire.

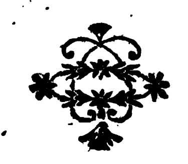
Colin dans la Clochette.

» Pendant ces quinze jours *d'un bonheur attendu*
» J'ai pensé voir frustrer *mon espérance*.

Ces deux vers jettent l'Auditeur dans une perplexité délicieuse. On ignore si ce bonheur attendu a rempli les quinze jours dont parle Colin, ou s'il n'existe encore que dans une

une eſpérance qu'il a penſé ſe voir ravir. Ce paſſage me conduit naturellement au galimathias, qu'on peut regarder comme le *nec plus ultra* de l'entortillage, le complément de tous les ſtyles.

O! mes dignes Eleves, redoublez de courage; franchiſſez ſans frémir ces colonnes qu'a poſées le grand S-d-ne, l'Hercule de l'Opéra-Comique. Vous allez entrer dans une mer ſans rivage & ſans fond. Mais ſongez qu'un nouveau Cortez, que Carré vous conduit dans une heureuſe contrée où vous pourrez cueillir le rameau d'or, le ſeul laurier qui puiſſe vous flatter. Si la fragilité du canot qui vous porte ſur cet océan pouvait vous effrayer, rappellez-vous (& cette idée ſuffira ſans doute pour vous faire braver les orages) rappellez-vous que ce léger eſquif porte Jérome & ſa fortune.



CHAPITRE VI.

Du Galimathias.

LE Galimathias consiste dans un heureux choix d'idées contradictoires qui se prêtent les unes aux autres une favorable obscurité, & qu'on déguise quelquefois sous des expressions pompeuses.

Vous avez vu sans doute, mes chers Parisiens, si jamais vous avez passé les barrieres; vous avez tout au moins oui conter par quelle magie un industrieux paysan sçait tout-à-coup augmenter sa taille de trois ou quatre pieds.

» . . . . Et udam
» Spernit humum fugiente pennâ.

Semblable à l'aigle altier élevé sur ces especes d'aîles, il voit la terre avec un noble dédain. On le voit aller, venir, courir, sauter, se jouer sur ses échasses & retomber quelquefois pour barboter plus à son aise dans la fange qui l'entoure; ce qui fait un spectacle fort plaisant pour les honnêtes Bourgeois qui fréquentent pendant les mois douteux de l'année, *incertis mensibus anni*, Vaugirard, le petit Gentilli ou la Grand'Pinte.

Peut-on une plus vive image de l'induſtrie des Poëtes qui s'exercent ſur la Scène Lyri-Comique. Le galimathias leur ſert d'échaſſes; c'eſt à l'aide de cet heureux ſecours qu'ils s'élevent au-deſſus de la tourbe qui les entoure, qu'ils ſe font admirer par leurs tours de force & qu'ils barbottent leſtement dans le marais ſacré où J. Fr-r-n eſt plongé juſqu'aux oreilles.

Nous en donnerons un exemple admirable dans une ariette que tout Paris a entendue avec enthouſiaſme.

» Pourquoi troubler la paix d'une famille? Iſabelle & Gertrude.
» Téméraire, tu n'y penſes pas.
» Tu ſuis dans l'air
» Une éclair
» Qui brille,
» Et tu ne vois pas,
» Hélas! hélas!
» Des abîmes ſous tes pas.

La ſagacité du Spectateur a vu d'un coup d'œil rapide mille beautés dans cette ariette; & ſi je haſarde quelques réflexions, ce n'eſt qu'en faveur des eſprits lourds qui ont prétendu ne pas l'entendre. *Pourquoi troubler la paix d'une famille?* Ce vers ingénieux fait bien ſentir le but que ſe propoſe l'oncle de Dorlis. Il veut toucher ce jeune écervelé. En effet, rien de plus pathétique, *la paix*

d'une famille. Un Poëte vulgaire, sous prétexte de completter la phrase & de la rendre plus claire, aurait dit : *Pourquoi veux-tu porter le trouble dans cette famille jusqu'à présent vertueuse ?* Mais l'illustre Auteur s'en est bien gardé ; il a craint de gâter la touchante simplicité de son début : *Pourquoi troubler la paix d'une famille ?... Tu suis dans l'air un éclair...* J'avouerai sans peine que je me suis tourmenté long-tems pour découvrir quel est cet éclair que Dorlis suit avec tant d'ardeur. Mais j'ai bien ri de ma simplicité lorsqu'enfin je suis parvenu à le deviner ; cet éclair que Dorlis poursuit, c'est Isabelle. Rien de plus naturel, de plus simple. Au bon vieux tems on comparait les Belles au soleil, à l'aurore aux doigs de rose : tous ces brillans sont ternis. Notre Auteur s'en est bien apperçu. Il nous faut du neuf, du piquant, & personne jusqu'à lui ne s'est avisé de comparer une belle à un éclair. *J'ai grand regret de n'en avoir les gants.* On m'objectera peut-être qu'il est impossible qu'Isabelle soit l'éclair dont il est question, attendu que l'éclair passe avec trop de rapidité, & qu'Isabelle promet de vivre pour le bonheur de Dorlis. Je pourrais me contenter de renvoyer les Critiques au Sage, qui s'écrie en parlant de la beauté, & il en parlait sçavamment :

Vanité des vanités, & tout est vanité, qui compare la vie entiere à une fleche qui fend l'air, à un vaisseau qui sillonne la mer. Mais je soupçonne le Poëte d'avoir eu des vues plus fines, plus cachées, & qu'en comparant Isabelle à l'éclair, il n'envisageait que les plaisirs qu'elle promettait; & l'on sçait que le plaisir n'est qu'un *zeste*, qu'un éclair. Cette idée est morale & me plaît fort..... *Tu suis dans l'air*, & non pas sous les eaux. Le Poëte a craint de noyer son Pégase: cependant j'avouerai que je regrette qu'il n'ait point employé cette idée. Nous aurions trouvé dans cette ariette une énumération complette des quatre élémens: l'air, l'eau, la terre..... *Et tu ne vois pas des abîmes sous tes pas*..... Le feu, ou tout au moins l'éclair qui l'annonce, & que nous trouvons dans toute la personne d'Isabelle. Remarquez aussi l'ingénieuse allusion que renferment ces six vers. L'Astrologue de Lafontaine cherchait la vérité, Dorlis cherche le plaisir: le premier trouve un puits sous ses pas & le second des abîmes. Cette allusion est pompeuse, sublime; en vain plus d'un Zoïle à voulu dénigrer les beautés de cette ariette.

» Ingenium magni Livor detractat Homeri,
» Quisquis es, ex illo Zoïle nomen habes.

Elle volera encore de bouche en bouche; lorsque la faux du Tems aura moissonné tous nos Ouvrages éphemeres.

» Eh! non, non, non, Dame Gertrude,

(C'est Madame Furet qui parle.)

» Vous ne pouvez *sans bien penser*,
» De ce devoir vous dispenser;
» Car c'est enfin
» Pour le bien du prochain
» Que je vais, que je viens, &c.

Que ce *sans bien penser* est heureusement trouvé! Je suis persuadé que l'illustre F-v-rd n'a pas lui-même pensé à toutes les beautés qu'il renferme. Semblable à cette jeune Bergere que Boucher peint endormie, & qui cueille *sans y penser* une fleur qui paraît naître sous sa main. Ce *sans bien penser* rassemble par un accord peu commun tous les caractères du galimathias: il renferme une heureuse contradiction avec le vers suivant, & l'on apprend avec plaisir qu'il est des devoirs dont on ne peut se dispenser sans encourir le péril de bien penser. D'où l'on tire cette conclusion nécessaire que ce n'est pas un devoir de bien penser, maxime utile qu'on devrait graver en lettres d'or à la porte de l'orquestre pour la commodité des Auteurs.

Je ne puis me résoudre à quitter le chef-

d'œuvre que je parcours, sans rapporter un exemple digne d'entrer en comparaison avec ceux que je viens d'alléguer. Dorlis dit en parlant des scènes muettes qui se passent entre Isabelle & lui.

» Quand les yeux se répondent,
» Ce langage est bien sûr....
» . . . .
» Nos paupieres baissées,
» Nos regards n'en font qu'un.

D'où l'on apprend que quand les paupieres de deux amans sont baissées, leurs regards parviennent à n'en faire qu'un.

Remarquez encore l'élégant entortillage de ces deux vers ; ils présentent trois sens différens. Cela peut signifier premierement, nos paupieres baissées & nos regards ne font qu'un regard ; secondement, nos paupieres baissées & nos regards ne font qu'un ; c'est-à-dire, ne font qu'un regard & qu'une paupiere baissée ; troisiemement enfin, le sens que nous avons adopté d'abord, & qui présente une beauté particuliere qui n'échappera pas aux vrais Connaisseurs ; c'est que dans cette supposition l'Auteur aura admis l'ablatif absolu des Latins que des Grammairiens puristes ont prétendu avec tant d'injustice expulser de la langue Française, tandis que

les Latins, même ceux qui ont écrit sous le siecle d'Auguste, l'ont employé avec tant de graces.

C'est avec un vrai plaisir que je vois combien se sont perfectionnés les talens de l'illustre Auteur que je viens de citer. Un seul exemple suffira pour faire sentir à quel point le Public est judicieux quand il donne la préférence à ses derniers ouvrages. Le voici :

F-v-rd, Amour au village.

» Quoi, Lucas,
» Je ne te vois pas;
» Depuis qu'à ta foi je suis promise,
» Ta froideur pour moi s'autorise.

J'avoue que ce dernier vers annonçait de grands talens pour le galimathiâs; mais nous avons fait voir que notre Auteur s'est surpassé lui-même, & qu'il a démenti le proverbe.

» Promettre est un, tenir en est un autre.

Malgré les éloges mérités que je n'ai pû refuser au galant F-v-rd, je ne craindrai point cependant d'avancer que ses talens ne font que blanchir auprès de cet Auteur célebre, qui éleve avec tant d'élégance l'édifice d'une Comédie larmoyante ou d'un Opéra-Comique. Je n'en choisis qu'un exemple au hazard : il suffira pour prouver à quel point il excelle dans le galimathias.

Rose & Colas qui par leur constance vien-

nent enfin d'obtenir l'aveu de leurs parens, expriment leurs tranſports dans ces couplets.

Colas parlant à ſon pere :

» Soyez ſûr que *dans notre ménage*
» Si *votre bien dépend de moi*,
» *Vous*, *le vôtre de ma future*,
» L'amour, l'amitié, la nature
» Seront pour nous une loi.

C'eſt-à-dire, ſoyez ſûr que dans notre ménage, *ſi vous me rendez le maître de votre bien, vous, le vôtre, &c.*.... Voilà un fils bien honnête; il penſe au ſolide, & ne s'amuſe point à la moutarde. C'eſt un ſonge creux que ce Colas!.... *Vous, le vôtre de ma future*. Le vôtre, c'eſt-à-dire votre bien. C'eſt à ce prix que tous les deux mettent *leur amour, leur amitié &*, pour tout dire en un mot, *leur nature*.

Peut-on s'empêcher d'admirer avec quel art les mots ſont accumulés dans ces couplets, & combien ils ſont étonnés de ſe rencontrer. Quelle vivacité de rythme! Quelle profondeur d'expreſſion! Et ſur-tout dans ce vers admirable, *vous, le vôtre de ma future*, qui ne reſſemble pas mal à un mur de ſéparation que l'Auteur a maçonné entre les deux parties de ſon couplet, & que ce bourgeois ſuranné qu'on appelle ſens com-

mun ne pourra jamais percer. Colas pouvait-il mieux prouver à quel point il sentait le délire du bonheur ? Mais Rose ne tarde pas à se mettre à l'unisson. On a avancé que quand l'amour est porté à un certain point, il lui est permis de parler sans sçavoir ce qu'il dit. D'après ce principe, il faut avouer que Rose est excessivement sensible. En voici la preuve.

ROSE.

» Il m'est cher,

(C'est Colas sans doute.)

» . . . . Vous, mon pere, encore plus;
» Si nos jours ne couloient ensemble,
» Ses desirs deviendraient superflus;
» Et mes enfans feront en moi
» Pour vous la leçon la plus sûre :
» L'Amour instruirait la nature,
» Si jamais j'oubliais sa loi.

Il m'est cher, vous, mon pere, encore plus. L'expression de ce vers pourrait paraître tronquée & même peu Françaiſe à un Lecteur vulgaire. Elle n'est que vive pour ceux qui entendent à demi mot. *A bueno entendor pocas palabras.* Mais quelle que soit la sagacité du Spectateur ou du Lecteur (car l'illustre S-d-ne a eu le courage de faire imprimer sa piece dans l'espérance de trouver des Lecteurs) je doute qu'il ait apperçu toutes

les beautés que renferme ce vers; il n'est presque composé que de monosyllabes; & cette marche rapide, en mettant à part la dureté qui en résulte quelquefois, exprime bien toute la pétulence des sentimens de Rose. D'ailleurs, cet *il* qui commence la phrase, semble avoir été dicté par l'Amour même. Rose a l'imagination tellement remplie de Colas, qu'en le désignant par ce seul mot *il*, tous ceux qui l'entendent doivent le reconnaître. Colas est *il* par excellence. Ce seul vers, *il m'est cher, vous, mon pere, encore plus*, suffirait pour me forcer à confirmer le jugement que d'excellens Critiques ont porté de M. S-d-ne. Il semble qu'il écrit toutes ses ariettes sur les genoux des Graces.

Si nos jours ne coulaient ensemble, ses desirs deviendraient superflus. Ces deux vers mettent l'Auditeur dans une agréable perplexité: on ne sçait trop si Rose parle de son pere ou de son amant. Dans le premier cas, cela voudrait dire: *mon pere, si vous ne voulez pas vivre avec nous, les désirs de Colas, que vous venez de me donner pour époux, deviendront superflus.*

» Et pour réussir à vous plaire, (Incerti
» Rose se privera même du nécessaire. aut.)

J'avoue que cette explication ne me plaît

pas : elle suppose un effort plus qu'humain. C'est un enfantillage.

Si au contraire le premier vers se rapporte à l'amant, la phrase alors a tout ce qu'il faut pour contenter les vrais Connaisseurs. Le sens serait : *Si les jours de Rose ne coulent avec ceux de Colas, les desirs de Colas deviendront superflus.* D'où l'on déduit une vérité morale tout-à-fait satisfaisante. C'est que quand un amant est séparé de sa maîtresse, il ne peut lui prouver son amour : maxime admirable pour apprendre aux amans absens à ne point s'exhaler en desirs, en soupirs, &c. Et voilà comme il ne faut jamais s'arrêter à l'écorce. La lettre tue & l'esprit vivifie.

Les vers suivans nous ménagent le même embarras & le même plaisir. *Et nos enfans feront en moi pour vous la leçon la plus sûre.* Ce *feront en moi pour vous* est d'un profond qui me ravit. Avec quel art l'Auteur fait jouer ces deux mots, *moi*, *vous* ; joignez-y les deux mots, *amour*, *nature*, vous verrez avec étonnement qu'ils lui ont suffi pour composer deux énormes couplets sans se mettre en frais d'idées. Le vrai génie est comme la nature, il ne fait point de dépense superflue.

Mais qu'il est doux pour un admirateur

ſincere de voir ſon Héros ſe ſurpaſſer lui-même, & recevoir du Public éclairé le juſte tribut d'admiration qu'il mérite. Rappellez-vous, Lecteurs bénévoles, cette ariette inimitable qu'on a chantée dans tous les ſoupers fins, parodiée, défigurée, & que les échos de la Province commencent à répéter. Elle porte le ſigne caractériſtique du génie de ſon Auteur, & je me fais un devoir de la citer.

LE ROI.

Le Roi & le Fermier.

» Le bonheur eſt de ſe répandre,
» De le verſer ſur les humains,
» De faire éclore de mes mains
» Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre.

Admirez, ami Lecteur, avec quelle obſcurité majeſtueuſe cet oracle eſt prononcé. Ah! que S-d-ne prouve bien ici qu'il eſt le vrai Miniſtre d'Apollon! Illuſtre Pindare du galimathias, c'eſt en vain qu'on entreprendrait de deſcendre auſſi bas que toi dans les abymes où tu puiſes tes tréſors. Nouvel Icare, le téméraire ne pourrait que marquer par ſon naufrage la mer où tu vogues à pleines voiles; en vain prétendrait-il égaler les flots de galimathias qui s'élancent en bouillonnant de ta bouche profonde.

» Fervet, immenſus queruit profundo

» Pindarus ore,

» Laureâ donandus Apollinari.

Reçois cette couronne de laurier que Phœbus réservait à ton front. Pardonne toutefois si l'enthousiasme que tu m'inspires m'a fait suspendre les réflexions que je me propose de faire sur l'exemple que j'ai cité.

Le bonheur est de se répandre. On a prétendu que le véritable texte de cette ariette portait, *le bonheur est de le répandre* : mais cela est impossible ; & je le démontre ; premierement parce que cette phrase ne serait pas française. Quel est le topinamboux qui s'est jamais avisé de dire que *le bonheur est de répandre le bonheur ?* Secondement, parce que dans cette supposition, il y aurait une répétition vicieuse & indigne de notre illustre Auteur. J'aurais autant aimé dire (sauf la rime) *le bonheur est de le verser, de le verser sur les humains.* Mais en rétablissant le texte, *le bonheur est de se répandre, de le verser, &c....* Point de répétition d'idées, & tout s'arrange de la maniere la plus convenable. Troisiemement, parce que le sens de ce vers, tel que je le rapporte, est tout-à-fait du bon ton & par conséquent est plus naturel dans la bouche d'un homme de Cour: *Le bonheur est de se répandre* dans le monde,

dans la société.... On m'a toujours bien dit que M. S-d-ne connoissait bien le monde. Quatriemement, quoique la seconde leçon conserve toujours une teinte assez forte de galimathias, cependant elle me paraît trop faible pour l'Auteur : la premiere seule est digne de lui. Au reste, c'est m'arrêter trop longtemps sur cette dispute frivole : tranchons la difficulté, prononçons *ex cathedrâ* que l'Auteur a écrit ou du moins dû écrire : *le bonheur est de se répandre.* Lisez ainsi, *meo periculo.*

Mais considere, ami Lecteur, la prodigieuse quantité de métaphores que l'Auteur a prodiguées pour nous donner l'idée du bonheur. D'abord c'est une soupe au lait qui *se répand* pour peu qu'on l'échauffe, & puis ce n'est plus une soupe au lait, c'est une douce rosée qu'on verse sur les humains ; & puis ce n'est plus une douce rosée, c'est une poule qui fait éclore ses poussins, & qui les fait éclore de ses mains. Quelles richesses ! quelle fécondité ! quelle abondance de galimathias !

Mais en vain j'espererais tarir cette source inépuisable : je me vois forcé d'y renoncer, & de peur de noyer mon Lecteur à force de l'en abreuver, je me contenterai d'apporter

encore un exemple qui ne démentira point ses aînés : il a, si j'ose le dire, un air de famille assez bien marqué. L'aigle altier n'engendre pas de timides colombes.

» Lise, mon cœur a peu d'expérience,
» Mais apprends ce que dicte mon cœur ;
» C'est mon amour qui fera ton bonheur ;
» C'est le tien qui fait ma confiance :
» En faisant ton bonheur,
» Mon honneur
» Peut-il craindre
» Et se plaindre ?
» Le nœud le plus doux
» Doit bannir toute surprise.
» Ah ! qu'on s'avise fort bien de tout, &c.

J'avouerai moi-même que je suis étonné de l'admirable obscurité qui regne dans ce couplet. D'abord c'est un cœur capable d'acquérir de l'expérience. Nos bons vieux peres croyaient que c'était à l'entendement qu'ils logeaient dans la tête, qu'appartenait ce privilége. Ordre à lui de la part du grand S-d-ne de le céder au cœur ; & de ne plus se mêler de diriger ses sentimens. » Il y a trente » ans, disait l'Auteur des Lettres Cabalistiques, » que tous les Français étaient de pu» res intelligences ; depuis quelques années » ils sont devenus doublement matériels. «
Il a bien fallu que M. S-d-ne suivît la Physique

ſique de ſon ſiecle, lui qui n'écrit que pour ſes Contemporains. Ce cœur capable d'acquérir de l'expérience, ce cœur qui n'en a encore acquis que très-peu, va cependant nous dicter des oracles. Ecoutons cette nouvelle Sybille.

» C'eſt mon amour qui fera ton bonheur,
» C'eſt le tien qui fait ma confiance, &c.

On a bien eu raiſon de dire que le *nec plus ultra* du génie poëtique eſt de faire paſſer des idées triviales, des maximes uſées, des rébus gothiques, à l'aide de l'expreſſion ou de la rime. Ici l'expreſſion eſt de la plus grande ſimplicité. Notre oracle n'a que la rime pour toute parure; & cependant le Parterre l'écoute avec cet enthouſiaſme religieux que les Grecs portaient à l'antre de Trophonius. Ces deux mots *c'eſt le tien* renferment une équivoque délicieuſe On ne ſçait ſi c'eſt l'amour, le bonheur ou l'honneur de Liſe qui fait la confiance de ſon amant. *Faire la confiance!* Que cette expreſſion eſt agréablement trouvée! Je la crois toute neuve. Remarquez encore une gentilleſſe qui échapperait à un Commentateur moins zélé pour découvrir les beautés de ſon texte; daignez reprendre le couplet, & liſez en ſuivant la perpendiculaire:

» C'est mon amour qui fera,
» Qui fait,
» En faisant.

Si jamais on veut contester à M. S-d-ne le mérite de sçavoir conjuguer un verbe, il peut répondre hardiment qu'il a fait ses preuves; & renvoyer ses Critiques à l'école.

» En faisant ton bonheur,
» Mon honneur
» Peut-il craindre
» Et se plaindre?
» Le nœud le plus doux
» Doit bannir toute surprise.

Quel heureux cahos d'expressions! Quel vuide immense d'idées! C'est, si j'ose me servir des propres termes d'un grand Poëte, une obscurité palpable, des ténebres visibles. Un honneur qui ne peut *craindre, ni se plaindre,* bien différent en cela des *Bijoux indiscrets.* » Dans » le style figuré, dit l'Auteur de la Poëtique Françoise, » la clarté dépend de la transpa- » rence des images. « Avec quel plaisir M. S-d-ne lui donne ici le démenti! Un honneur qui ne peut craindre, ni se plaindre! Cette image est transparente & même lympide; cependant, malgré sa transparence, l'Auteur a sçu conserver l'obscurité qui fait le mérite intrinseque de son couplet. » Les termes va-

Milton.

» gues, dit encore M. de Marmontel, qui ne
» présentent à l'esprit aucune idée nette &
» distincte (par exemple dans ces deux vers,

» Le nœud le plus doux
» Doit bannir toute surprise.)

» sont les plus incompatibles de tous avec
» le style poëtique. On y a recours dans la
» stérilité; & alors le style n'est pas obscur;
» il est vuide..... L'obscurité réelle vient de
» l'indécision ou de la confusion des rap-
» ports..... « Nous avons démontré que ces
défauts prétendus étaient des beautés réelles,
au moins à l'Opéra-Comique. Que M. de
Marmontel ne prétende pas donner des loix
à notre Parnasse, qu'il reste sur le sien.

S'il est vrai, quoi qu'en dise M. de Marmon-
tel, » que le comble du mérite est de frapper
» l'oreille par un vain bruit qui ne fait passer
» à l'ame ni lumiere, ni sentiment, « ne puis-
je point faire répéter à tous les échos d'a-
lentour, en l'honneur de M. S-d-ne: *Tous
les lauriers d'Apollon sont pour toi.*

Laureâ donandus Apollinari.

Aussi M. P-s-n-t, non pas celui qui, suivant
la judicieuse remarque que je trouve consi-
gnée dans la Préface du Sorcier, ne prend
plus que le nom de *Sivry*; mais M. P-s-n-t

tout court, qu'on a connu dans quelques sociétés sous les noms de mystifié, d'invisible, ne craignit pas de se faire l'écho du Public, & de payer au grand S-d-ne le juste tribut d'éloges qu'il mérite. Peut-être en les répétant exposerais-je mon Héros aux serpens de l'envie; je me contenterai d'en rapporter l'équivalent, que je trouve dans Lafontaine, Liv. XI, Fable V.

» Les humains sont plaisans de vouloir exceller
» Par-dessus nous; non, non, c'est à vous de parler,
» A leurs Orateurs de se taire:
» Voilà les vrais braillards; mais laissons-là ces gens,
» Vous m'entendez, je vous entends,
» Il suffit; & quant aux merveilles
» Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
» Philomele est au prix novice dans cet art;
» Vous surpassez Lambert, &c. . . . .

M. P-f-n-t tout court, qui n'était point un fat, a senti que le moyen le plus sûr de flatter le Pindare du galimathias était d'emprunter sa maniere; & il faut convenir que l'Eleve est digne du Maître. Ainsi Rousseau en écrivant à l'ami Marot, l'honneur de son pupitre, emprunta le style Marotique. Or écoutez:

» Cette langue des Dieux, l'auguste Poësie,
» Ne m'a point honoré de ses doctes leçons:
» Sitôt que chaque mot doit respecter des sons
» L'harmonieuse tyrannie.

» Le Drame n'est qu'un corps dont le chant est la vie,
» Et l'on pense bien peu quand on fait des chansons.

Quelle naïveté, quelle franchise dans cet aveu ! Il paraît ne lui avoir rien couté, & cependant il n'a pas craint de le faire dans l'instant où il atteignait au sublime de l'art : car le Lecteur conviendra sans peine qu'Œdipe lui-même essayerait en vain de deviner ce Sphinx moderne, que Thésée n'eût pu démêler sa pensée dans le Dédale de ces phrases tronquées, de ces expressions entortillées.

Peu content de nous donner une infinité d'exemples propres à prouver l'excellence du galimathias, M. P-f-n-t nous a mis en état de nous convaincre à quel point il l'emporte sur le style naturel. Dans Alexis & Alix, Louise dit à son amant, qui l'avait cru infidelle,

» Cette ruse cruelle
» Ne doit plus t'offenser :
» Toi, me croire infidelle !
» Pouvais-tu le penser ?

» Si on jouait cette Scène sans musique, dit prudemment M. P-f-n-t, » j'aimerais » mieux qu'on conservât ceci tel que je l'a- » vais fait :

» Dans quel trouble te vois-je ? Ai-je pû t'offenser
» Par cette ruse ? Hélas ! ... je la voyais cruelle :
» Louise, Louise infidelle !
» Méchant, pouvais-tu le penser ?

Les Amateurs ne verront pas sans indignation que le Poëte ait été forcé de sacrifier à la stérilité du Musicien cette énergie de sentiment, cette obscurité d'expression, ces épithetes pathétiques, ce *je la voyais cruelle* si digne de tenir une place distinguée dans le Chapitre du Galimathias.

Pour vous, mes dignes Eleves, ne vous laissez pas rebuter par l'excellence des exemples que je viens de mettre sous vos yeux. Sans doute il vous sera difficile d'atteindre tout-à-coup à ce cahos d'expressions que vous venez d'admirer avec moi. Mais les obstacles ne rebutent point un grand courage : d'ailleurs, quand vous ne pourriez point réussir à vous placer tout-à-coup à côté de notre Pindare, il est des dégrés inférieurs où vous seriez encore assez en vue pour partager les éloges & la reconnaissance du Public.

» . . . . Locus est & pluribus umbris ;
» Est quâdam prodire tenus, si non datur ultra.



CHAPITRE VII.

Des Figures & de leur mélange.

» LA troisieme source du grand, dit Longin, » consiste dans les figures tournées d'une » certaine maniere. « Il ne me sera pas difficile de prouver que mes favoris ont au dégré suprême cette maniere de tourner les figures, & qu'ils sont dans leur genre bien supérieurs à cette jeune coquette, qui *sçavait donner déja le bon tour aux crochets.*

Je ne m'arrêterai point à vous définir les figures en général. Ce soin est superflu sans doute : je me contenterai de vous indiquer quelques réflexions simples, mais fécondes & lumineuses.

Premiérement, songez pour qui vous écrivez, & *traînez-vous à terre s'ils le veulent*, suivant le conseil du sage Montaigne.

Secondement, abusez du langage autant que vous le pourrez : il n'y a que trop longtemps qu'on en use.

Troisiemement, écartez avec soin cette transparence, cette lympidité d'images que M. de Marmontel recommande dans sa Poëtique. L'expérience a prouvé qu'il s'en faut

tout qu'elle soit le gage du succès : & le moderne Aristote n'a pas toujours, si j'ose le dire, compté sur l'infaillibilité de la recette qu'il proposait.

Quatriemement enfin, comparez dans le silence & la retraite votre génie à celui des grands modeles dont je vous ai déja tant de fois cité les noms ; & lorsque vous serez sûrs d'avoir découvert entr'eux & vous une heureuse analogie, une identité complette, livrez-vous à votre fécondité naturelle ; laissez pulluler les figures. » Mais ayez soin sur-tout, suivant le conseil de Martin Scribler, » qu'elles représentent le moule dans lequel elles » ont été faites, qu'elles le représentent exactement avec toutes ses *inégalités*, *cavités*, » *obliquités*, *crevasses*, *recoins*, *détours*, » *sinuosités* ; en un mot, qu'elles le représentent tel qu'il est, & pour ainsi dire, avec » tout son *guingois*. «

Pour vous faire sentir à quel dégré de perfection vous pouvez parvenir, je vais vous faire respirer le parfum, l'essence des fleurs de cette espece que j'ai cueillies pour vous en faire un bouquet : & d'abord respirez un instant l'odeur exquise de ces métaphores. Lisette, dans l'époux corrigé :

» Pauvre Orgon,

» Quand dans le printems de ton âge,
» Tu *donnas dans* le mariage, &c.

En voici une autre dans le même genre, & toujours dans la bouche d'une femme : car M. F-v-rd se distingue sur-tout par l'observation rigoureuse des bienséances.

» Il en coute *à vos cœurs*
» Quelques soins pour nous plaire;
» Mais on *n'obtient des fleurs*
» *Qu'en arrosant la terre.*

Si M. le Chevalier de B-ffl-rs n'avait déterminé de la maniere la plus précise le sens qu'on doit attribuer au mot *cœur*, ce passage suffirait pour faire tomber le voile dont les Platoniciennes modernes cherchent à se couvrir. F-v-rd dit encore ailleurs :

» Fille dont le *cœur s'imprime*
» Des attraits d'un beau garçon.

Qu'est-ce qu'un cœur (*) qui s'imprime, & qui s'imprime des attraits d'un beau garçon? Ce passage doit sans doute s'expliquer par celui qui précede. Le même Auteur fait dire à

(*) Dans le Jardinier supposé, Mathurin dit à Julie déguisée en homme :

Ah! le plaisant Monsieur!
Nier que l'on est femme
Ayant un *si bon cœur*.

l'un de ses Acteurs dans la Chercheuse d'esprit,

» Rien encor n'a pu *l'enticher* ;
» Quel plaisir quand j'y pense !
» Ah ! quel plaisir de *défricher*
» *Son ignorance.*

Que cette métaphore est morale ! Oui, sans doute, l'ignorance laisse un terrein en friche. Il faut la perle des Jardiniers, un Mazet pour le défricher ; tous les Nuto du monde ne pourraient y rien faire : aussi ces Nuto sont-ils le perpétuel objet de nos railleries, de nos sarcasmes. Le même Auteur dans le Bal bourgeois :

» A quoi sert un vieux grison ?
» *J'en fais la comparaison*
» Au maronnier pendant l'automne,
» Avant même les derniers mois,
» *Feuillage & fruit*, tout l'abandonne ;
» Il ne lui reste que *du bois.*

Ces derniers mots sont d'un heureux augure.

L'Auteur du Tonnelier nous offre des métaphores de la même classe qui ne sont pas moins exquises.

» Un vieil amant soupire en vain,
» Pour lui rien *ne tourne au moulin*,
» Si son malheur veut *qu'il y vienne*,
» *Tous passent avant lui*,

» Jeunes gens, avant qu'il *engraine*,
» *Aimez, travaillez ardemment* ;
» Et *tant, tant, tant*,
» Que le plaisir *naisse* à l'instant.

J'avouerai que ce plaisir me paraît *naître* avec bien de la peine. Mais ce léger défaut peut n'être pas réel : car enfin l'ingénieux Auteur du Tonnelier doit voir la nature mieux que moi. J'en suis trop éloigné depuis mon funeste accident, & j'apperçois à peine à l'extrémité de l'horison quelques rayons épars d'un faible crépuscule. Cela n'empêche pas que mon imagination ne découvre une foule de beautés dans ce couplet. La métaphore du moulin qui *tourne* pour exprimer les mouvemens *du cœur*. La rime exquise & l'analogie de *qu'il y vienne* & *qu'il engraine*. Ce vers moral, *tous passent avant lui*. Il a fait sur Jérôme Carré une impression douloureuse, mais salutaire. Passe le Ciel que *le cœur* de tous ceux qui me ressemblent *s'imprime* comme le mien de l'idée de son néant ! L'Auteur du Tonnelier connaît bien les femmes : l'expression *aimez* aurait pu sembler équivoque ; mais elle est suffisamment expliquée par le *travaillez ardemment* qui la suit à la piste. Remarquez sur-tout, mes dignes Eleves, le vers *tant, tant, tant* ; il est

mystérieux, ce vers. Ce nombre trois, à quel point n'était-il pas respecté chez les Anciens? Je me rappelle l'heureux temps où dans l'yvresse de l'amour, je m'écriais d'après Horace:

» Ternos ter cyathos attonitus petet
» Vates. . . . .

» Le Poëte dans son délire
» Pourra boire trois fois trois coups.

Dans la même Piece, Fanchette dit en parlant du vieux Tonnelier:

» Mais l'ardeur lui manque soudain,
» Et son courage
» Glacé par l'âge
» *Reste en chemin.*
» Lorsque j'essaye une chanson,
» S'il veut *entrer à l'unisson*,
» Notre duo prouve *d'abord*
» Que la vieillesse
» Et la jeunesse
» *Vont mal d'accord.*

Ces exemples prouvent combien le grand Martin Scribler avait raison de recommander » les cassades, les équivoques, les doubles ententes & toutes ces métaphores tirées des plus fécondes sources, qui sont le véritable bathos du corps humain, c'est-à-dire. . . . . &. . . . .

Je ne finirais point, si je voulais citer tous

les jolis exemples de métaphores que me présentent mes Drames favoris ; je vais les parcourir rapidement.

» La masque de sa tendre ardeur
» Avait donné *la primeur.*

Répétition interrompue.

» Tous les jours *il lave son cœur*,
» Cet Acteur, &c. . . . .

Aveux indiscrets.

» Ainsi le sort *un tems nous berce*,
» Puis nous *renverse*,
» L'ours n'a pas tort.

Les deux Chasseurs & la Laitiere.

C'est dommage que celle-ci soit un peu pillée de ce sonnet tant loué dans le Misantrope, Scène 2[e].

» L'espoir, il est vrai, nous soulage
» Et *nous berce* un tems notre ennui.

M. A-s-me, soyez honnête, ou tout au moins plus adroit.

Le même Auteur, dans Mazet, a produit de son propre fonds deux métaphores : elles ont un goût de terroir qui n'échappera pas au vrai Connaisseur.

» C'est un bon travailleur
» Qui *va droit en besogne.*

» Une coquette sçait tromper adroitement,
» Et tirer *d'un sac deux moutures.*

Ce qui prouve combien était sensé le pré-

cepte de je ne sçais quel Ancien qui recommandait de tirer toujours les comparaisons & les métaphores des objets les plus communs, les plus vulgaires, parce qu'elles n'en sont que plus frappantes.

A-s-me, dans le Médecin de l'Amour,

» Chez vous, tant la nuit que le jour,
» Vous *verrez croître* son amour;
» Reposez-vous *sur sa conduite.*

J'ai quelque peine à déterminer le sens précis de ce dernier vers : mais je suis enchanté de voir l'Amour métamorphosé en plante, en *brin d'herbe qui croît* lorsqu'on le cultive & qu'on l'arrose.

Rien n'est plus digne de notre admiration que les métaphores usitées à l'Opéra-Comique pour exprimer l'Amour ou son frere. Par exemple, l'Hymen est tantôt un verre qui se casse aisément, tantôt un ruisseau, qui a toujours son cours.

Aveux indiscrets.

» Mais d'abord
» Son *transport*
» *A fait rage ;*
» Il veut *tout casser*
» Jusqu'au *mariage.*

M. S-d-ne, dans On ne s'avise jamais de tout :

» Quoi *toujours*,
» Quoi *sans cesse*.

» Ma tendresse
» Aurait *son cours !*
» Quoi *ses charmes*
» Sans allarmes
» Seraient à moi pour toujours !

Dans ce dernier exemple on a le plaisir de voir une jolie gradation: *toujours*, *sans cesse* accouplée à la métaphore à la mode: *aurait son cours*, & après un cercle charmant de charmes & d'allarmes, on revient d'où l'on étoit parti, au cours de la tendresse qui coule sans cesse & qui dure toujours.

Jusqu'à présent l'Amour, fils bien aimé de la Fille de l'Onde, n'était qu'un ruisseau que les glaces même de l'Hymen ne pouvaient enchaîner, maintenant il va devenir un courant d'air. Quelque Commentateur intelligent ne manquera point de découvrir sous l'écorce de la métaphore que je vais citer, un des mysteres les plus profonds de la Philosophie moderne, la métamorphose des élémens que le grand Telliamed a développé d'une maniere si lumineuse. Je suis bien aise d'en avoir eu la premiere idée.

» L'Amour est un *souffle léger*
» Que rien ne peut fixer,

Dit la naïve Colinette, qui sans doute n'était point du pays de sapience, de ces gens

pesant l'air, fine fleur de Normands.

Pierrot, dans le Coq du village,

» L'Amour s'est niché dans ces fleurs;
» C'est lui que je respire;
» Le biau bouquet! mais quelle ardeur!
» Je me sens *tout de braise.*

Ainsi d'abord l'Amour est un *souffle léger* qui *se niche* dans des fleurs; mais tout-à-coup c'est un feu qui met le pauvre Pierrot *tout en braise.* Voilà de compte fait trois élémens qui sont le symbole de l'amour, l'eau, l'air & le feu. Mais comme depuis quelques années on est devenu plus terrestre, les métaphores ont dû changer. Ecoutez en effet M. Charlot qui s'est prodigieusement formé pendant un mois qu'il a passé à Paris: il a tout le ton de la bonne compagnie.

» Ils disent que le mariage
» N'est plus *un esclavage*
» *Où l'on enchaîne* les cœurs;
» Ce sont *des liens que la joie*
» *Fait* d'une *guirlande de fleurs;*
» Ce sont des *nœuds d'or & de soie.*
» Des *attaches* de diamant
» Qui se *dégraffent* aisément.

Un esclavage où l'on enchaîne! des liens que la joie fait! quelle noblesse! quelle pureté de langage! Des chaînes, des liens, des nœuds, des attaches, des agraffes; quelle abondance!

abondance ! Des fleurs, de l'or, de la soie, des diamans ; quelle richesse ! C'est ici qu'on pourrait à juste titre s'écrier d'après Longin, Traité du Sublime, chap. 26, » que » pour les lieux communs & les descriptions, » il n'y a rien qui exprime mieux les choses » qu'une foule de métaphores continuées. «

Si Longin eût connu les brillantes métaphores que nous avons citées, il n'aurait pas manqué de s'en servir pour appuyer, pour démontrer ce qu'il établit dans la suite. » Combien les métaphores sont sublimes d'elles- » mêmes ; combien elles servent au grand, » & de quel usage elles peuvent être dans » les endroits pathétiques & les descrip- » tions. « Encore un exemple, ami Lecteur, & je quitte les métaphores. Pasquin, dans les Précautions inutiles :

» Quand un amant peint sa maîtresse,
» Au portrait que fait sa tendresse
» L'Amour *ajoute le vernis ;*
» *L'Hymen vient à casser la glace*,
» L'Amour perd *son coloris*,
» Et bientôt le tableau s'efface.

L'Hymen *vient à casser la glace !* Cette expression est délicieuse. *Quàm eleganter ambigua !* aurait dit Martin Scribler. Remarquez l'agréable incertitude où nous jette

cette description. Le vernis semble indiquer un portrait à l'huile. La glace que l'Hymen casse, le coloris qui se perd, le tableau qui s'efface, annoncent un portrait au pastel. J'opine pour le dernier sentiment, attendu que nous ne devons travailler que pour le moment, & que le *fa presto* de je ne sçais quel Peintre Italien doit être la maxime fondamentale de ceux qui consacrent leurs veilles à l'ornement de cette Scène.

La métaphore me conduit naturellement à la prosopopée. Calmez-vous, Lecteurs érudits ; que ce mot ne vous effraye pas ; j'espere au moins que vous vous trouverez bien de la chose. La prosopopée, dit le bon Rollin, est une figure qui personifie les choses inanimées : elle donne beaucoup de grace & de vivacité au discours. Par exemple, au lieu de dire : l'outrage que m'a fait ma chaste moitié va me forcer à me séparer d'elle ; à l'aide de la prosopopée & de la métaphore on dit :

Aveux indiscrets.

» Cet horrible outrage
» De notre ménage
» Va rompre le cours.

L'outrage personifié pour rompre le cours du ruisseau paisible du ménage, que cela est gracieux ! que cela est vif !

Au lieu de dire : le diſcours de Léonor eſt grave, peſant & didactique, on anime la gravité, & l'on dit :

» Léonor les obſerve, & *par la gravité*
» *Son propos* eſt dicté. L'heureux Déguiſement.

Cette épouſe outragée dit dans la même Piece :

» Va, *tu n'attendras pas ;*
» Oui, je tiens *ton ſupplice ;*
» Tremble, le précipice
» Eſt ouvert ſous tes pas.

Je n'ai point encore pu déterminer préciſément le geſte de la jeune Actrice, quand elle déclare qu'elle tient un ſupplice vivant. Mais je ne puis réſiſter à la démangeaiſon d'ajouter ici ce qu'elle dit à la fin du même monologue, quoique je duſſe naturellement, le renvoyer à la Tautologie.

» Mais mon cœur gémiſſant
» Souffrira de ſa peine ;
» Tâchons de l'attendrir ; ſi *ſon cœur ſe repent,*
» *Ma victoire eſt certaine.*

C'eſt-à-dire, ſi mon époux ſe repent il ſe repentira. Ainſi ſoit-il. Parlons d'autre choſe.

Jacinthe, dans le Peintre amoureux de ſon modele :

» Si c'eſt une coquette,
» Pour fournir ſa toilette
» *Vos écus danſeront,*

» Et puis gare l'aigrette
» Pour votre front.

Vos écus danseront! Peut-on nier que cette prosopopée ne donne beaucoup de vivacité au discours? La métaphore *gare l'aigrette* n'est pas moins agréable.

» Les antithèses, dit le Pere Bouhours, » c'est-à-dire les oppositions de mots ou » d'idées, plaisent infiniment dans les ouvra- » ges d'esprit: elles y font à peu près le même » effet que dans la musique les voix hautes » & les voix basses qu'un habile Maître sçait » mêler ensemble. « Par exemple, Blaise dans les Précautions inutiles:

» Cependant quelquefois je m'en gausse,
» Quand ma femme fait trop l'lutin,
» Je *ne me baisse, ni n'me hausse;*
» *Mais j'cours* au cabaret voisin.

Cet exemple peut se passer de commentaire. Mais remarquez en passant quelle prodigieuse facilité l'idiôme paysan peut donner à la versification, quand on n'en est pas l'esclave.

Si M. P-s-n-t veut peindre un homme qui dissimule la haine qui l'anime, il le répresente

Alexis & Alix. » La haine au cœur & l'amour au visage.

Lise, dans On ne s'avise jamais de tout.

Je crains ces instans précieux,

S-d-ne. » Je vois trop toute ma foiblesse.

DORVAL.

» Sçavèz-vous que rien *ne répare*
» *Ce moment-ci?* s'il *nous sépare*,
» Il nous sépare *pour jamais*.

LISE.

» *Mon époux doit-il me surprendre?*
» Doit-il apprendre
» *A mon cœur*
» A *perdre l'honneur*.

Je sens bien qu'il est difficile d'égaler ce dernier exemple; aussi je ne l'ai présenté que pour faire voir à quel dégré de délicatesse on peut porter l'antithèse. *Un moment que l'on répare; un époux qui apprend au cœur de son épouse à perdre l'honneur!* Quelle finesse d'idées!

Le même Auteur, dans Rose & Colas,

» *Fournissez un canal au ruisseau*
» *Dont les eaux portent le ravage, &c....*

Un ruisseau dont les eaux portent le ravage! On trouve dans cette antithèse la condition fondamentale qu'exige Aristote dans sa Rhétorique, Liv. 2, chap. 3. Je le citerais bien en grec, si je voulais : ce sera pour un autre jour. Qu'exigeait donc Aristote dans une antithèse? La vérité. Mais combien son brillant n'augmente-t-il point, quand elle renferme une vérité aussi neuve! *Fournissez un canal*; voilà

une de ces expressions que le bon M. Fagon appellait des termes de l'art.

» L'hypotipose est une figure qui peint » l'image des choses dont on parle avec des » couleurs si vives, qu'on s'imagine les voir » de ses propres yeux, & non simplement » en entendre le récit. «

Par exemple, si Mathurine veut faire la description d'un mari qui *lave son cœur* de tems en tems, & à qui le vin *addit cornua*, suivant l'expression d'Horace, elle ne manquera pas de dire :

» Dans les momens de son yvresse
» Si *le mari* fait du fracas,
» Laissez-le parler *sans cesse*,
» Et ne lui répondez pas....
» Le lendemain, quand il s'éveille,
» Criez, grondez ; il est si sot,
» Qu'on lui *déchirerait l'oreille*
» Sans qu'*il dise un seul mot*.

Criez, grondez, cette gradation est dans la nature. Une femme ressemble à la mer qui gronde encore longtems après que les vents sont appaisés. Les trois derniers vers renferment le portrait le plus naïf du vrai mari, de l'homme de douleur.

M. S-d-ne, dans Blaise le Savetier, nous en fournit un autre qui n'est pas moins exquis : c'est celui de M. Pince : il est de la main

de sa chaste moitié; elle le dédie au joyeux Savetier qu'elle veut choisir pour son consolateur.

» *Il me repousse*,
» *Et puis il tousse*;
» *Je ne puis mourir que d'ennui*.

Mourir ainsi c'est bien dommage!

S'agit-il de peindre l'Hymen? F-v-rd ne manquera point, pour le rajeunir, de lui donner tous les attributs de l'Amour.

» L'Hymen est à craindre;
» Un cœur est à plaindre
» De sentir *ses coups*:
» De sa *fausse ivresse*,
» *Des traits* dont il blesse
» On est peu jaloux.

Le même Auteur nous donne un portrait bien frappant d'une jeune Danseuse:

» Dieu des zéphirs,
» Vole & badine
» Entre ses pas:
» Sa jambe fine
» Pour mon cœur forme des lacs.

Un zéphir qui vole entre ses pas! une jambe qui forme des lacs d'amour!

» L'interrogation, l'apostrophe & l'exclamation sont des figures communes; mais qui peuvent servir infiniment à rendre le discours plus vif, plus touchant. « Ainsi

parle M. Rollin. Il cite Virgile, Ciceron, Boileau, Racine, &c.... Fatras, étalage pédantesque : je trouve sous ma main des exemples plus frappans & qui prouveront ce qu'il avance beaucoup mieux qu'il ne l'a fait lui-même.

Le Musicien Tracolin, qu'un amant vient de surprendre auprès de sa maîtresse, s'écrie dans un transport vraiment musical :

Exclamation.

» Oh ! la *puissante* querelle !
» Mais il faut en *rire tout bas* :
» *Il m'a surpris avec elle ;*
» *Il ne s'en possede pas ;*
» *Cela le met en cervelle.*

Oh ! la puissante querelle ! L'épithete est délicieuse. Sans doute le Spectateur a *ri tout bas* d'apprendre ce qu'il a déja vu, *il m'a surpris avec elle ;* & la gradation des deux derniers vers a achevé de le mettre en belle humeur.

Lindor, dans la Noce interrompue,

» Quel *malheur m'est offert !*
» Pour jamais on vous perd.

Colin, dans le Maréchal ferrant,

» Quel destin pour moi s'apprête !

Il en est effrayé, consterné. La résolution est prise, & le désespoir l'emporte au point qu'il s'écrie :

» Je vais *me rompre la tête.*

Un Anglais aurait dit : *je vais me casser la tête*. Peut-être ne l'aurait-il pas dit, mais il l'aurait fait.

Lisette, dans les deux Suivantes, Interrogation.

» *Qui cause*, ma belle maîtresse,
» *L'aimable humeur où je vous vois ?*

L'apostrophe fait sentir toute l'énergie des passions diverses dont le cœur peut être agité. Apostrophe.

Dans le Maréchal ferrant, Eustache prend Colin pour un revenant.

» O mort, qui que tu sois, passe ;
» Ah ! ne me *tords pas le cou ;*
» *Je tremble comme la feuille,*
» *Je meurs, s'il faut qu'il m'accueille.*

Voilà le vrai langage de la poltronnerie. Peut-on rien de plus vif, de plus touchant que la description anatomique qu'Eustache fait de son état physique & de ses sentimens ? *Acueillir quelqu'un* a voulu dire jusqu'à présent *le bien recevoir*, lui faire fête. L'Auteur, par une jolie catachrese, lui donne un sens absolument contraire ; c'est ainsi qu'en abusant de la langue, on réussit à l'enrichir.

La réticence consiste à taire les idées qu'on n'a point, les sentimens qu'on n'éprouve

point, pour faire briller davantage les idées ou les sentimens qu'on prétend avoir. Les points sont le signe caractéristique de la réticence moderne. L'illustre B-c-l-rd d'Arn.... a inventé, ou du moins perfectionné cette méthode. Voyez le Comte de Comminge, Lucie & Mélanie, & le reste de ces excellens Contes à dormir debout dont il régale tous les trois mois le Public indulgent.

Le Vaudeville qui termine le Bucheron me fournit un exemple de réticence qui fait naître les plus jolies idées.

» Vieillards, renoncez à l'épreuve
» D'un *feu léger qui s'éteindrait* ;
» N'épousez ni fille, ni veuve,
» *Car* votre honneur en souffrirait ;
» Vous voulez *vous mettre en dépense* ;
» Mais *pour l'Hymen il faut beaucoup*.....
» *Trop de pétulance*
» Gâte tout.

Il faut beaucoup ! Peut-on se taire plus à propos ? Ami Lecteur, remarquez, je vous prie, le feu léger de ce vieillard qui veut se mettre en dépense, & qui gâte tout par trop de pétulance ; remarquez aussi ce *car* vraiment poëtique & moral, qui doit faire faire aux *vieux grisons* de sérieuses réflexions sur la vanité des plaisirs mondains.

Dans le Médecin de l'Amour,

LE BAILLI.

» Tandis que je vais chez la mere de Laure
» Pour des arrangemens *qui nous restent encore*.....
» *Vas*, Guillot, *au-devant de lui*.

M. F-v-rd, dans les Epoux-trompés,

» L'Hymen est toujours sans appas,
» Si ce n'est l'Amour qui couronne.....

Dans Annette & Lubin, le Bailli dit en parlant de cette gentille Bergere :

» Son tein bruni par le soleil
» Est plus piquant & plus vermeil.....
» Blancheur de lys, &c.

Le grand S-d-ne, dans le Roi & le Fermier,

» Un bouquet *qu'unit un brin d'herbe*
» Donné par toi toucherait plus mon cœur....
» Il serait un don *plus superbe*....
» Il *ferait plus* pour mon bonheur....

Vous voyez, mes chers Eleves, que je ne vous cite point des Auteurs à la vinaigrette; sans doute la justesse de l'expression, la majesté, l'énergie de ce dernier passage ne vous auront point échappé. Je n'insiste pas davantage.

Martin Scribler met au nombre des figures modernes le jargon. L'exemple que je vais citer vaudra une définition.

Maréchal ferrant.

JEANNETTE.

» Quand on aime bien
» On souffre *sans peine*
» L'absence, la gêne,
» *Le reste n'est rien.*

Consultez pour l'intelligence de ce passage l'Art d'écrire en Français pour n'être entendu que des Allemands, imprimé à Cologne chez Pierre Marteau 1750.

» On se sert de la périphrase pour orner » le discours, ou pour exprimer des choses » qui sans cela paraîtraient basses. « Par exemple, pour dire : *ce mariage qui fait mon bonheur est nul*, on dit très-élégamment :

Fausse Aventuriere.

» Triste retour
» Pour notre amour !
» Funeste jour !
» Ce lien
» Qui *fait mon bien*
» Est sans soutien.

Si quelqu'un veut dire qu'il trouve beau tout ce qu'il possede, il pourra se servir de la jolie périphrase qu'employe le Sorcier de P-s-n-t :

» L'arbrisseau que j'aurai planté
» Sous mes yeux prendra *sa croissance* ;
» *Tout s'embellit par la propriété.*

Qu'une Bergere encore modeste entre-

prenne d'exprimer les plaisirs que l'Amour lui a fait goûter, elle dira :

Oui, si c'est ainsi que l'on aime,
L'Amour m'a tenu dans ses bras ;
Mais, Maman, je n'y pensais pas.

La tautologie consiste à répéter les mêmes idées dans des termes différens. Cette figure est très-amie de la Musique. Ouvrez le grand S-d-ne, vous en trouverez des exemples à chaque page.

La Marquise, dans le Diable à quatre :

Hélas ! *on se mocque de mes pleurs*,
Et l'on se rit de mes douleurs.

Alexis, dans le nouveau Chef-d'œuvre de M. P-s-n-t :

Mourir n'est rien, c'est notre derniere heure :
Eh ! ne faut-il pas que je meure ?
. . . .
J'en jure par ta main que *je presse ; je prie*
Le Ciel de nous unir par un même trépas ;
Ou puissai-je *du moins expirer dans tes bras !*

Lindor, dans *On ne s'avise jamais de tout*,

Sagesse & beauté,
Esprit & bonté
Se trouvent ensemble ;
Lise les *rassemble*.

Fanchette dans le Tonnelier enchérit sur ce passage exquis.

Si l'Amour *nous rassemble*,
S'il protege nos feux,
S'il nous unit ensemble (*),
Que nous sommes heureux !

Fanchette, quoique jeune & novice encore, a deviné que l'Amour n'unit jamais *séparément* deux cœurs qu'il veut rendre heureux.

L'Hyperbole ou l'absurde. Orgon, dans l'Epoux corrigé :

Moi qui vivais jadis
Avec une maîtresse,
Sans faiblesse, sans faiblesse.

Mathurin, dans l'Ivrogne corrigé, cherche à se rassurer sur les suites de son absence; & voici comme il raisonne :

Cléon *n'a rien à prétendre*,
C'est un petit freluquet ;
Par son air, son doux caquet
Ma femme *se laisse prendre.*

L'enfantine. » C'est, dit Scribler, quand » un Poëte redevient assez simple & assez » innocent pour parler & penser comme un » enfant.

Voici, par exemple, des mignardises du goût le plus exquis :

(*) Cette expression a été imitée par M. F-v-rd dans le Jardinier supposé, Sc. 8.

Ainsi, vous ne serez jamais *unis ensemble.*

Quel *bonheur éclatant !* Prix de Cythere.
L'Amour constant
N'a pour prix que soi-même....

Ne croirait-on pas entendre un joli enfant qui commence à bégayer quelques mots, *reddere qui voces jam scit puer....* & qui n'a garde d'y joindre une seule idée ?

Alors tes pleurs tarirent ; Bergere des Alpes.
Tes yeux avec bonté
Sur les miens s'attendrirent,
Et je fus enchanté.

Des yeux qui s'attendrissent sur d'autres yeux! & qui s'attendrissent avec bonté !

Louise, dans Alexis & Alix.

» Alexis, Alexis, pourquoi ce désespoir ?
» Ah ! je ne croyais pas en *accourant te voir*
» *M'exposer au chagrin de te faire un outrage.*

Madame de Marsillanne dans le Jardinier supposé:

» Que la campagne
» Est un séjour heureux !
....
La connaissance
S'y fait *d'abord,*
La confiance
N'a jamais tort.

Colin, dans les Aveux indiscrets,

» J'eus autrefois une Maîtresse....
» Que j'en fus amoureux !

» *La main la plus belle !*
» Tous les traits charmans.....
» Ah ! qu'avec elle
» J'ai passé d'heureux momens !

Remarquez en passant un exemple charmant de synecdoche. *La main la plus belle.* Vous sçavez que la synecdoche est une figure qui consiste à prendre la partie pour le tout. Je ne vous l'apprends donc pas. Retournez au Tonnelier.

» La chose *la plus belle*
» Est un *joli minois* ;
» Sa vue est toujours nouvelle
» Même *après cent fois.*

Quelle naïveté ! quelle grace enfantine ! Elle est encore relevée par une légere teinte d'entortillage & d'obscurité que le Poëte a couchée sur le dernier vers.

La pointe consiste dans une ressemblance affectée & dans une espece de jeux de mots : elle est excellente pour piquer la curiosité du Spectateur, pour réveiller son esprit qui commence à s'appésantir. J'ai toujours remarqué, non sans une douce émotion, qu'à peine l'odorat des fideles tributaires de la Scène Lyri-Comique était frappé du fumèt d'une pointe, qu'ils ouvraient la bouche, allongeaient le cou, dressaient les oreilles, sans doute

doute à l'affut de quelque pensée. Mais

Dii meliora bonis !

M. F-v-rd nous donne un exemple parfait de cette figure dans le Maître de Musique.

» Me crois-tu donc assez *buse*
» Pour m'en laisser *amuser* ?
» Mais voilà comme *on s'abuse*
» Quand on pense *m'abuser*.

Le remplissage est une figure heureusement découverte par les modernes pour faciliter la composition. Epithetes surabondantes, expressions louches, phrases détachées & sans suite; c'est à ces signes que vous le reconnaîtrez. Quant aux épithetes, fournissez-vous au magasin des SAISONS *de richesses ondoyantes*, *de lumiere argentée* & d'autres pareilles béatilles que vous ferez *osciller* tout à votre aise pour embellir vos vers. Quant aux expressions louches, ouvrez S-d-ne : elles sont d'un merveilleux usage pour donner au discours une certaine dignité, un ton imposant & moral.

Mathurin à la mere Bobi.

» Viens, maman, à présent c'est moi
» Qui doit rendre *la marche sûre*.
» L'amour, l'amitié; la nature, &c....

Rose & Colas.

Et ce duo tant de fois applaudi dans la même Piece.

» M'aimes-tu ? ah ! comme je t'aime.....
» Je n'ai *qu'un désir*
» *De l'être de même*, &c....

Pour les phrases détachées & sans suite, F-v-rd est un grand Maître. Par exemple, dans le Médecin de l'Amour :

» Tout ne vous dit-il pas, *ou ma raison est fausse*,
» Que la saison d'aimer est celle des beaux jours.
» Que la jeunesse sans amours
» Est une vieillesse précoce.

Il est clair que cette vieillesse précoce devait nécessairement amener pour la rime une raison fausse. La vieillesse ne radote-t-elle pas toujours ?

La Fée dans l'Amant statue :

» Mon *cœur devient* furieux ;
» Ma raison *que je reclame*,
» *Dans le dépit qui m'enflâme*,
» Ne fait qu'*irriter mon ame* ;
» Retirez-vous *de mes yeux*.

Le cœur, l'ame, le dépit, la raison qu'on reclame ; tous ces êtres métaphysiques donnent au discours une vivacité charmante. Cette expression philosophique, sortez *de mes yeux*, que le Poëte a substituée si à propos à l'expression vulgaire, sortez d'ici. J'aime assez ce cœur qui n'est pas encore furieux, mais qui le devient, semblable à la Marquise

du Diable à quatre, qui était *toujours prête à songer comment faire enrager son mari d'un parfait mérite*. C'est cette même Marquise qui dans les premiers instans de sa conversion dit à Lucile sa femme-de-chambre :

» Hélas ! Lucile, *allez au Marquis*,
» Apprénez-lui mon malheur *terrible*, *&c*....

La Gradation. F-v-ard nous en fournit un exemple qui peut suppléer à tous les préceptes. Je le puise dans la fausse Avanturiere.

» Pour me punir d'être trop aimable,
» Sa femme *en fureur* faisait *le diable :*
» Que *j'ai pleuré*
» Mes *tristes charmes !*
» Toujours *dans les larmes*
» *Et le cœur navré.*

Fanchette, dans le Tonnelier,

» Par fois à cligne-musette,
» Quand le jour *tombe* & *s'en va*,
» Nous jouons sous la coudrette....
» Quel mal trouvez-vous donc là ?

Colin, dans la Fille mal gardée,

» Je viens, beauté charmante,
» *Grillé, brûlé* d'une *flâme ardente*....
» *Car* en vous *tout m'enchante*
» Jusques au bout du doigt.

Le malheureux ! il est non-seulement grillé, mais brûlé, non pas d'une flamme ordinaire,

mais d'une flamme ardente. Doit-on être surpris qu'il oublie de dire le sujet de son voyage, d'autant plus, comme il le dit lui-même, qu'il est enchanté jusqu'au bout du doigt.

M. S-d-ne, dans Rose & Colas, a saisi à merveille les différens dégrés de bonheur que l'Amour peut faire goûter à ceux qu'il favorise, *soupirer, désirer, être unis.*

» Ah! Rosette, ah Rosette;
» Qu'on est heureux
» Lorsqu'on soupire,
» Lorsqu'on désire,
» Et lorsqu'on est deux.

Cette derniere pensée a été rendue aussi joliment, & peut-être d'une maniere plus philosophique, dans la Bergere des Alpes.

» L'on ne vit pas seul au monde;
» On n'est rien quand on n'est qu'un.

Ce qui prouve que les grands hommes que je viens de citer connaissaient à merveille toutes les propriétés de ce nombre parfait qui fait que deux font deux.

» Le mélange des figures, dit Martin Scribler, » fait naître tant d'images, qu'à proprement parler, il ne produit aucune image. « Par exemple:

La Clochette.

» L'Amour quelquefois dans une ame
» *En langueur* voit *tomber sa flamme*,
» Et *s'endort* au sein du bonheur.

M. F-v-rd avait dit dans Acajou :

» Mon *cœur est triomphant.....*
» Mon *cœur enfin ressent*
» *Un feu.....*
» J'étais *un enfant*,
» Je suis *un Dieu......*

Un cœur, des triomphes, du feu, un enfant, un Dieu; quelle richesse! quelle abondance!

Mais quelque frappant que soit cet exemple, il n'approche point de celui que me fournit notre cher Invisible; c'est l'Ecuyer du preux Chevalier de la Manche qu'il introduit sur la Scène.

SANCHO.

» Je suis comme une pauvre boule :

En effet Sancho ne laissait pas d'être assez rond.

» Je suis comme une *pauvre boule*
» Dont les enfans font *leur jouet.*
» ....
» Sur un *terrein facile & doux*,
» Soit qu'elle *coule & se promene*,
» Soit à travers *mille cailloux*,
» Qu'elle *se heurte & les entraîne.*

D'abord Sancho est une pauvre boule; bientôt c'est un ruisseau qui coule & se promene; au sixieme vers, c'est un torrent qui entraîne les mille cailloux à travers lesquels il se heurte.

Quelle profusion! quelle prodigieuse abondance! Ne pourrais-je point dire à juste titre que mes favoris, dignes imitateurs des anciens Egyptiens, employent les parfums les plus exquis pour embaumer leurs momies. Ils les couvrent des brillans les plus rares, des fleurs les plus recherchées. Il me semble les entendre s'écrier dans les douleurs d'un accouchement laborieux, gages certains de la cérémonie funebre qui doit le suivre:

» . . . . Manibus date lilia plenis:
» Purpureos spargam flores, & fungar inani
» Munere. . . . . »



CHAPITRE VIII.

De l'Amplification & des Descriptions.

» L'Amplification, dit Longin, eſt un ac-
» croiſſement de paroles que l'on peut tirer
» de toutes les circonſtances particulieres des
» choſes & de tous les lieux de l'oraiſon,
» qui remplit le diſcours & le fortifie en ap-
» puyant ſur ce que l'on a déja dit. «

Qu'on médite profondément ſur cette définition, l'on ſentira combien elle eſt lumineuſe, avec quelle facilité elle peut s'adapter à la maniere de faire de nos Compoſiteurs. Je comparerois volontiers l'amplification à la filiere des Tireurs d'or. C'eſt par elle qu'on peut étendre & tirer la matiere dans une proportion qui effraye, & qu'une once, qu'un gros du précieux métal peut couvrir une quantité très-conſidérable de cuivre ou de telle autre ſubſtance commune. Je dirois encore volontiers que l'amplification eſt la cheville ouvriere de l'Opéra-Comique; que c'eſt elle qui dirige le mouvement du devidoir de l'imagination, qui en développe toutes les richeſſes, qui en extrait cet *accroiſſement de paroles* ſeul capable de *remplir le diſcours & de le fortifier*,

en appuyant sur tout ce que l'on a déja dit. Car on peut remarquer en passant qu'il est assez inutile, pour ne rien dire de plus, de chercher des choses nouvelles dans la vue de fortifier le discours : l'amplification ne se nourrit que de redites.

Jamais elle n'est plus parfaite que quand elle promene l'esprit affamé de l'Auditeur dans le vuide des idées, dans les plages désertes du galimathias, pour l'amener tout-à-coup à l'*inane* ou au rien. Tel est cet exemple frappant que je trouve dans les Précautions inutiles.

Si l'*Amour* dans notre cœur *préside*,
Jamais de la raison
L'aimable leçon
Ne le décide :
Sous *l'appas d'une fleur*
Ce Dieu séducteur
Cache l'erreur.

Jadis l'Amour était regardé comme un Roi ; *regne Amour, regne dans nos ames, &c.* Il n'est pour l'Auteur des Précautions inutiles qu'un Président à Mortier qui réduit la raison à opiner du bonnet ; *& ce Dieu séducteur cache l'erreur sous l'appas d'une fleur.* Je laisse aux Saumaises futurs le soin de décider si cette fleur est la rose ou le lys.

F-v-rd, dans la Coquette corrigée, fait ſervir le rempliſſage à l'amplification, avec une merveilleuſe adreſſe:

Allons d'un ruban gris de lin,
Qui ſignifie amour ſans fin,
Et d'un autre couleur de roſe.....
Faire à ma Belle un lacs d'amour:
Puiſſe-t-il, *malgré toute choſe*,
Rejoindre nos cœurs en ce jour.

On a dit bien des fois depuis Clélie,
Hélas! on ne voit plus d'éternelles amours:

Mais au moins nous en avons le ſigne, & ce ſigne eſt le *ruban gris de lin.* Je n'ai point encore pû déterminer d'une maniere bien préciſe ce que ſignifie le ruban couleur de roſe; car que peut-on ajouter à un amour qui ne finit pas?

P-n-rd s'eſt ſervi très-heureuſement de la même expreſſion:

Liſette n'eſt pas la Belle
Pour qui je brûle *ſans fin.*

Le petit P-ſ-n-t dans Tom-Jones:

Soir & matin
La jeune *Iſette*
Triſte & ſeulette
Cede *au chagrin*:
Qu'un jeune drille
Lui parle l'amoureux jargon;
Son cœur ſautille,

Elle babille ;
C'est un démon, &c.

L'Amour rendoit nos bisayeules muettes ; il fait parler leurs petites filles : c'est qu'alors il y avait des amans & que nous n'avons plus que des *drilles*. Qui pourra n'être point surpris de voir *la jeune Isette* TRISTE ET SEULETTE, & cependant *céder au chagrin?*

Mais où l'amplification triomphe, c'est dans ces tableaux naïfs qui nous représentent les objets avec leurs contours, leurs ombres, leurs clairs, leurs demi-teintes ; c'est ce qu'on appelle une description. En voici un exemple exquis. Je le tire d'une de nos meilleures Pieces modernes :

Tom-Jones.

Le matin je préviens l'aurore,
Je *poursuis* le lievre *qui fuit* ;
Mon chien le chasse, *il fuit encore* :
Le plomb vole & la mort le suit :
D'un exercice que *j'adore*,
Ma santé *est* le fruit.

D'un exercice que j'adore! La chasse n'est pas une passion, c'est une fureur. Que cela est bien vu! Ce lievre qui fuit le Chasseur qui le poursuit, & qui ne peut être rassuré par un chien qui le chasse, n'était pas de la race du *foudre de guerre* dont parle Lafontaine.

F-v-rd n'a pas montré moins de talent

pour l'amplification dans Nina & Lindor.

Je crois entrevoir
Un rayon d'eſpoir....
Il diſparait.....
Ma crainte renaît....
Tels ſur les eaux
Les Matelots
Sont battus des flots ;
Ils touchent au port,
Le *perfide* Sort
Leur montre la mort.

Ce Sort pour un *perfide* en agit avec bien de la modération, puiſqu'au lieu de donner la mort à ces *Matelots ſur les eaux*, il ſe contente de la leur *montrer*.

En puniſſant, un pere eſt toujours pere.

F-v-rd a reproduit cette image avec un égal ſuccès dans le Prix de Cythere.

Quand l'orage
Sur l'onde exerce ſa rage,
Les flots jaloux,
Les vents en courroux
Nous repouſſent loin du rivage ;
Mais après ce ravage,
Un vent doux
Rend le calme & nous encourage ;
On fuit ſon cours,
C'eſt l'image de *nos amours*.

Les flots jaloux ! De qui ? Apparemment

des vents en courroux L'Amour encore une fois métamorphosé en ruisseau.

Le même, dans le Maître de Musique,

Un Pilote battu de l'orage,
Loin du port & du rivage,
Et bientôt *près* du naufrage,
De la fureur des vents sçait faire usage,
Et pour un tems cede à leur rage, &c.

Loin du port, près du naufrage! Que cette antithèse est heureusement trouvée! Il semble que l'illustre F-v-rd ait toujours présent à l'esprit ce précepte du Dictateur du Parnasse Français :

. . . . Que toujours vos écrits
Empruntent de la pointe & leur lustre & leur prix.
. . . .
. . . .
La raison vainement voudrait se révolter ;
La rime est une Reine, elle doit commander.

Art Poët. Chant I.

La variété qui regne dans les descriptions que je viens de rapporter prouve encore que F-v-rd n'ignorait pas ce que dit le même Auteur :

Voulez-vous du Public mériter les amours?
Sans cesse, en écrivant, variez vos discours.

Toujours scrupuleux observateur des regles austeres de la décence, le même Auteur dans la Coquette sans le sçavoir, nous fait un

tableau naïf des plaiſirs innocens de l'Arcadie.

> Iris dormait ſur la fougere:
> Un *jeune* Berger *téméraire*
> *Voyoit* voltiger ſon mouchoir;
> L'occaſion me favoriſe,
> *Faiſons*, dit-il, *notre devoir.*

Le premier vers nous repréſente le lieu de la ſcène, la fougere: voilà la circonſtance unique, eſſentielle. La redondance d'épithetes qui diſtingue le ſecond vers fait bien connaître le perſonnage & ſes diſpoſitions; *jeune & téméraire*, c'eſt tout dire. *Téméraire!* En effet, n'eſt-ce pas pouſſer à l'excès la témérité que de voir voltiger un mouchoir?

> » Par de pareils objets les ames ſont bleſſées,
> » Et cela fait venir de coupables penſées.

Au quatrieme vers, la ſcène s'anime. Le Berger réfléchit: *l'occaſion me favoriſe.* Sa réſolution eſt bientôt priſe; il eſt jeune, *l'appétit, l'occaſion, la fougere; & je penſe, quelque diable auſſi, le pouſſant: faiſons*, dit-il, *notre devoir.* Un Berger moins diſcoureur & plus actif aurait pû dire, *uſons de notre droit.*

A-ſ-me, dans l'Ivrogne corrigé, nous fournit l'exemple d'une deſcription infernale qui n'eſt pas à dédaigner. C'eſt un revenant qui parle.

D'une gentille *femelle*
Je voulais en dépit d'elle
Devenir le mari;
J'en suis puni.
Cette flamme *dévorante*
Me *tourmente*,
Me grille, me brûle,
Circule
Et *pénetre* mon cœur:
Ah! quelle ardeur!

Une flamme qui *dévore & tourmente*, qui *grille & brûle, qui circule & pénetre*, qui *pénetre & circule un cœur!* Que les regles de la gradation sont bien observées dans cet exemple! Comme le dernier mot enchérit sur le pénultieme, le second sur le premier! & quelle vivacité de sentiment exprimée dans ces deux vers: *J'en suis puni, Ah! quelle ardeur!*

Pour faire concevoir à mes Eleves tout le prix des contrastes, opposons à cette terrible description un tableau dans le genre le plus gracieux. Le sujet est le passage du calme de l'enfance à l'agitation voluptueuse de la jeunesse.

Le plaisir attend pour éclore
Qu'*Amour* éveille le désir:
L'Amour alors d'intelligence
Avec l'heureux *besoin d'aimer*,
Tend un *piége aimable à l'enfance*.

Le clair-obſcur fait un effet charmant dans ce tableau : l'Amour y reparaît à chaque vers. C'eſt l'Amour qui s'unit au beſoin d'aimer pour tendre un piége aimable: *& merito, per Jovem.* Le Poëte pouvoit-il inſinuer avec plus de fineſſe que dans cet âge heureux on ne s'occupe que de l'amour ? J'avais d'abord cru que pour la juſteſſe de la penſée, il aurait pû ſubſtituer le mot *jeuneſſe* au mot *enfance.* Je me ſuis rappellé que l'Auteur écrivait pour la Capitale, où grace aux ſerres chaudes, tous les fruits ſont précoces.

Ecoutez avec quelle impatience s'exprime dans l'Ivrogne corrigé la chaſte Mathurine, veuve depuis deux ou trois heures:

Dans les chagrins, les ennuis,
Tous les jours je languis;
C'eſt bien pis *toutes les nuits.*
Ah Dieux! quelle cruelle épreuve!..
Ma vertu compte ſur toi,
Ou dans peu c'eſt ma foi
Fait de moi.

MATHURIN.

Ah! ma chere femme,
Si l'on me rend à ta flamme,
Je vivrai pour toi.

J'ai remarqué que la deſcription naïve que fait cette veuve de ſa pénible ſituation, &

le serment du bon mari qui en est le fruit, fait sur toutes les femmes honnêtes une vive impression.

Je terminerai ce Chapitre par une description qu'on a toujours regardée comme un chef-d'œuvre pour la beauté des vers & les vérités neuves qu'elle renferme. C'est la baguette du Sorcier qui l'a fait éclore :

> Le vaisseau *vogue* au gré *d'un calme* heureux.

Peut-on n'être pas frappé du sens de ce vers? Depuis trop longtems les zéphirs étoient chargés de pousser les vaisseaux : le sieur P-s-n-t, plus sorcier que Merlin, les releve de sentinelle, & leur substitue le calme. On lit dans la description d'un voyage de Saint Cloud :

> Le batelet voguait au gré d'un calme heureux.

Sans doute que M. P-s-n-t a voulu imiter ce joli vers. Il continue, & toujours aussi sçavamment :

> Bientôt du Ciel la fraîcheur bienfaisante
> Se change en un tems nébuleux :
> Le vent *croît*..... *s'éleve*..... *s'augmente*.

La jolie gradation ! Non-seulement le vent croît, mais il s'éleve ; non-seulement il s'éleve, mais il s'augmente.

> L'éclair brille.... la foudre éclate :

En

En vain les Matelots tremblans
Se courbent sur la rame *ingrate.*

Il serait assez plaisant de voir un vaisseau de haut-bord aller à la rame comme le Coche d'Auxerre. Ce passage est évidemment imité de l'Iphigénie :

Et la rame inutile
Fatiguoit vainement une mer immobile.

Mais, comme nous le dirons dans la suite, l'art de l'imitateur est d'enchérir sur son modele, & c'est ce qu'a fait notre Auteur. *La rame ingrate* est bien plus expressif que *la rame inutile.* Racine appliquait tout bonnement cette idée au calme ; P-s-n-t, en Maître de l'Art, l'applique à la tempête. Est-ce là se traîner, ramper servilement sur les traces de son Maître ?

Des cables, des flots & des vents
On entend les mugissemens.

Un Censeur (car il en fut dans tous les tems. *Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.*) Un Censeur demandera peut-être ici ce que c'est que les mugissemens des cables; s'ils sont plus forts que ceux des vents & des flots, &c. &c. mais entraîné par la foule des beautés que les vers suivans nous présentent, je dédaigne de lui répondre.

L'horrible bruit de la tempête,
Du Nocher les cris douloureux
Frappent l'écho qui les répete.

Sans doute on crie bien fort quand on est sur le point de faire naufrage, puisqu'on parvient à mériter l'attention de l'écho, malgré l'horrible bruit de la tempête. On peut dire des cris du malheureux Nocher ce que dit, par hyperbole, du babil des Nones, le Chantre de Ververt :

En entendant cet essain bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner.

Mais ce que j'admire sur-tout, c'est qu'il se trouve tout à point en pleine mer un écho pour répéter les cris des Matelots. Esprit vulgaire que j'étois ! je bornois l'empire de l'écho aux rochers, aux bois, aux fontaines. P-s-n-t d'un trait de plume l'étend sur tout l'Océan :

Frappent l'écho qui les répete,
Et les rend encore plus affreux ;
Mais *la douce aurore*
Ramene un beau jour, &c.

On voit avec quelle facilité il passe du terrible au gracieux. Homere & le peuple imitateur qui l'a suivi, copié & défiguré, s'étoient contentés de chanter la fraîcheur de l'aurore, ses doigts de rose, sa chevelure

dorée ; ses larmes bienfaisantes ; M. P-s-n-t est le premier qui ait célébré sa douceur, son humanité. *O imitatores servum pecus!*

Je ne puis m'empêcher d'interrompre ici mes réflexions pour payer à sa mémoire le tribut qui lui est dû. Je me crois chargé de la reconnoissance de l'Opéra-Comique, ou plutôt de celle de l'Univers. Quels éloges n'a-t-il point mérité, soit qu'on examine le brillant de son esprit, soit qu'on s'arrête à la candeur de son caractère! Quelle fécondité n'a-t-il point montrée pour la Scène Lyri-Comique! Avec quelle facilité les ariettes se formaient sous sa plume! Tom-Jones est rejetté par le Public injuste ; il rentre dans le sein qui l'a conçu. Au bout de quelques mois il reparait le même, & se voit accueilli, porté aux nues. Que dirai-je de Sancho, du Sorcier, d'Alexis & Alix, monumens de ce génie naturel & fécond ? Je me tais sur ces chefs-d'œuvres, & leur laisse le soin d'immortaliser leur Auteur. Mais dussai-je demeurer au-dessous de mon sujet, j'entreprendrai de faire connaître son cœur. Il eut toute la simplicité de Lafontaine, il eût cette bonhommie (*) qui m'a valu la protection de mes

(*) On se souvient encore dans plus d'une société joyeuse des Scènes de l'Invisible.

chers Parisiens lorsque je mis l'Ecossaise à l'ombre de leurs aîles pour la garantir des pétarades de Maître Aliboron. P-s-n-t avait calculé les forces de son génie : c'est à ce retour sur lui-même qu'il fut redevable de cette aisance, de cette noble sécurité qui ne s'étonnait pas davantage des revers que des succès ; il connaissait, comme ses Confreres, le Public toujours juste quand il applaudit, toujours injuste quand il blâme, toujours cruel quand il siffle (**). Il eut bientôt acquis cette audacieuse fermeté qui étonne les Loges & subjugue le Parterre. Cependant après avoir vu la centieme représentation de Tom-Jones, il ne disait point encore comme l'Auteur du Déserteur, qu'il attendait la critique à la cinquantieme représentation d'Alexis & Alix.

J'ai cru pouvoir me dispenser de rappeller à chaque exemple d'amplification que j'ai cité, la définition qu'en donne le Sécretaire

---

Ep. à M. de Volt.

(**) Si leur siècle les *contrarie*,
Tout meurt, goût, raison, équité ;
Ils font, plaignant la barbarie,
Appel à la postérité.

M. P-r-t, dans ces vers n'a-t-il point voulu *faire appel* à la barbarie ?

de la Reine de Palmyre. Il est clair en effet que ces morceaux exquis tirent tout leur mérite de cet accroissement de paroles que fournissent les lieux communs de l'oraison.

Après m'être occupé assez heureusement, si j'ose le dire, des qualités intrinséques du style, je vais dire un mot des extrinséques. Je traiterai de l'harmonie des vers & de leur méchanisme.



CHAPITRE IX.

De l'Harmonie du style, de la pureté du langage, & par occasion du méchanisme des vers.

DE toutes les beautés dont un Opéra-Comique est susceptible, il n'en est point qui soit plus intimement liée à sa nature que l'harmonie du style : elle frappe également & l'oreille & l'esprit ; elle communique à tous les Spectateurs les sentimens qui agitent le Poëte. » C'est ainsi, dit Longin, que le son » des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écou- » tent, & les remplit de fureur comme s'ils » étaient hors d'eux-mêmes ; que leur im- » primant dans l'oreille le mouvement de sa » cadence, il les contraint de la suivre & d'y » conformer en quelque sorte le mouvement » de leur corps. «

J'avancerai, sans crainte d'être démenti, que l'Opéra-Comique est le Théâtre où triomphe l'harmonie. J'en trouve une preuve évidente dans cette fureur qu'il inspire à toute la Nation, & qui fait le désespoir des autres Spectacles. Qu'on n'imagine pas que c'est au Musicien que la gloire en est due ; j'ai déja

réfuté cette erreur par des raisonnemens sans réplique : mais j'ai des titres à produire, & les voici.

M. Pince, dans Blaise le Savetier,

Oh ! grands Dieux, puis-je le croire !
Blaise a pour toi des appas !
Tu désires mon trépas :
Ame noire,
Cette armoire
Me venge de ce tracas.

Et Madame Pince chante sur le même ton :

Peux-tu me tendre un *appât ?*
Oui, je voudrais ton *trépas ;*
Ame noire,
Cette armoire
Prouve ton maudit *tracas.*

Il faudrait avoir une oreille maudite par toutes les Muses, pour ne pas sentir l'harmonie pittoresque qui distingue ces vers. Avec quel art S-d-ne a bâti sur ce sublime amas de paroles ce grand, ce merveilleux que Longin cherchait en vain dans les chefs-d'œuvres des Grecs, & que je découvre avec tant de facilité dans nos Opéra-Comiques.

Le même Auteur, dans l'Huitre & les Plaideurs, nous donne une preuve frappante de ce que peuvent l'harmonie & la pureté du style pour cacher le vuide des idées. Voici comme il fait parler Me Fauffet, Avocat :

Lorsque *j'insinue*
Le *fond* d'un sujet ;
Sans perdre de vue
Mon premier objet ,
C'est une douceur ;
Je vais droit au cœur :
Mais quand *véhément* ,
Sublime , éloquent ;
Je *foudroye & tonne* ,
J'étonne ,
L'on frissonne ;
On sent une *horreur*
Jusqu'à la terreur.

On voit que Me Faussét connaît l'art Oratoire aussi-bien que le compere qui le siffle, connaît l'art Poëtique. Il se contente *d'insinuer le fond de son sujet*, & détaille les accessoires qui sans doute sont *son premier objet*. Les deux vers qui suivent forment le tableau le plus riant, qui contraste à merveille avec le tableau terrible qui termine cette ariette. Je n'entreprendrai pas d'en détailler les beautés ; le Lecteur érudit y découvrira trois gradations renversées ; & pour mieux sentir tout le prix de la derniere, qu'il l'examine telle qu'elle était dans sa beauté naturelle, telle qu'elle serait encore, si le génie du Musicien eût été aussi flexible que celui du Poëte. La voici :

L'on frissonne;
On sent *une terreur*
Jusqu'à *l'horreur.*

Rapprochez de ce tableau effrayant l'esquisse gracieuse que Blaise nous trace du bonheur dans le Bucheron :

Du vin, de la gaieté,
Ménagere gentille,
C'est par où Blaise *brille :*
De la tranquillité,
Tout le reste *est vétille.*

Ce qui altere un peu la perfection de cet exemple, c'est que Blaise semble être étonné de ce qu'il *brille*, parce qu'il a une *ménagere gentille*. Croit-il donc être le seul ?

La pureté de la diction est un mérite si commun parmi les Auteurs qui travaillent pour l'Opéra-Comique, que je devrais peut-être ne point m'arrêter sur cet objet. Cependant, pour ne rien dérober à leur gloire, je vais en donner quelques exemples.

L'Auteur de l'Isle sonnante dit très-élégamment :

Quand leur haine s'éteint, c'est *alors* qu'en leurs ames
L'amour pour moi s'allume *après.*

S-d-ne, dans le Diable à quatre,

Mais le Devin m'a *dit* de ne rien *dire :*
Sitôt qu'en moi *la forme changera ;*

Gardez-vous bien, *disait-il*, d'en instruire
Quicônque près de vous sera.

F-v-rd, dans les Amours champêtres,

Le rossignol *fait son ramage*
Tant qu'il jouit de sa liberté.

Le même, dans les Francs-Maçons,

Je craignais par quelque obstacle
Qu'*ils ne soient* tous arrêtés,
Ou qu'*ils ne soient* au spectacle
Conduits par les nouveautés :
J'aurais remis notre affaire
A demain *sans nul détour*.

Dans les Sultanes,

Du Vainqueur de la terre
Partage la grandeur ;
C'est l'astre de la guerre,
Sois *l'astre* du bonheur.

Dans le Prix de Cythere,

Lui plaire est *mon principal* ;
Et quoique son choix m'honore,
M'en vanter *serait fort mal*.

Le même Auteur, dans le Médecin de l'Amour, nous montre comment on peut corriger la pauvreté du langage.

LÉANDRE.

Amour funeste
Que je déteste,
Heureux cent fois
Qui peut toujours *frauder tes droits* !

Je vois avec plaisir dans cet exemple l'Amour changé en Maltotier, pour empêcher les *fraudes* que la raison fait à *ses droits*.

On sçait à quel dégré P-s-n-t possédait le talent d'écrire. On en trouve des preuves non-seulement dans sa Poësie, la contrainte des vers force un Poëte à se respecter; mais même dans sa prose, qui permet plus de licence : & pour ne parler que de Tom-Jones, quelle pureté de langage! quelle élégance de style! Madame Western peint son frere d'un seul mot; elle le représente *environné de tapage*. » J'entends du bruit; c'est votre pere : » on ne peut le méconnaître *au tapage qui » l'environne*. « La même parlant du futur mariage de sa niece : » Votre pere en est ravi, » & dès ce soir nous vous *réunirons ensem- » ble*. « Miss Sophie, qui s'est échappée de chez son pere, veut se faire faire des chevaux pour y retourner. *Fais-moi commander des chevaux*, je dois retourner chez mon pere. Jones prétend fuir Sophie, l'adorer toujours, non pas loin d'elle, mais loin de *sa vue* : & l'ami Dowling parle de détruire des lettres comme on détruit un bâtiment.

Cette derniere idée me rappelle un passage de M. S-d-ne, que je ne puis sans injustice omettre dans ce Chapitre, quoique je l'aye

déja considéré sous un autre point de vue. Sçavez-vous, dit Dorval à Lise dans On ne s'avise jamais de tout,

> Sçavez-vous que rien ne *répare*
> Ce moment-ci s'*il* nous *sépare*.

Ci, s'il, &c. Ces deux syllabes qui se touchent forment une harmonie qui n'échappera pas à des *oreilles civilisées* (*). Mais on aime sur-tout à voir un moment qui est tout à la fois agent & patient, qu'on *répare* & qui *sépare*.

Dans je ne sçais quelle Piece, le même Auteur fait dire à un mari qui recommande à sa femme d'être sage, à dater du jour où il lui parle:

> Et *d'aujourd'hui sois sage*.

Ce qui fait une équivoque charmante, puisqu'on pourrait croire également qu'il la menace, en cas qu'elle veuille commencer à l'être.

Boileau avait dit:

> Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée,
> Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Ce précepte était bon sans doute pour le siécle où il écrivait: aujourd'hui une exactitude scrupuleuse à le suivre dégénererait en

(*) Voyez l'Introduction au Pédant joué, Farce comique.

un pédantisme outré. Il n'appartient qu'à des Suppôts d'Université de ne s'écarter jamais des régles. Ne sçaurait-on pas bien mauvais gré à M. P-s-n-t s'il leur eût sacrifié cette charmante ariette :

> D'un bouquet cueilli pour Justine
> Que ma main badine
> Dans son sein *a mis*,
> Le plus doux baiser fut le prix.

Devait-il sacrifier à la crainte de paraître un peu barbare le monologue charmant d'Alexis à son retour d'Arménie?

> Je te revois, retraite heureuse,
> Où près d'Alix j'ai trouvé le bonheur.
> C'est-là que ma main amoureuse
> A pressé *la sienne & son cœur*.
> Les voilà, *ces fruits de nos peines*;
> Ces chiffres par ma main tracés.
> . . . .
> . . . .
> Les oiseaux chantaient nos plaisirs;
> Leurs accords se mêlaient sans cesse
> *A l'harmonie* enchanteresse
> *De l'union de nos soupirs*.

Ces exemples suffisent pour prouver que le précepte de Boileau doit se prêter à la commodité du Poëte. On doit porter le même jugement de ceux qui sont relatifs à la versification.

Un des charmes les plus puissans de notre Poësie se tire des inversions. Il semble qu'en se les permettant, la langue Françaife oublie cette timidité qui caractérise son génie, pour prendre la démarche noble & fiere des langues anciennes. Ces tours de force ne sont point ignorés à l'Opéra-Comique. Je puis en citer quatre sur mille qui ne le cedent à aucun de ceux que l'on admire dans nos Auteurs les plus fêtés.

Lucas, dans les Aveux indiscrets :

An-s-me & N-v-lle.

Qu'a donc notre gendre ?
J'accours & ta mere aussi
Pour *de toi l'apprendre*.

Dans le Vaudeville qui termine la même Piece :

Margot dit à sa mere :
Voyez Lubin, qu'il est charmant !
Taisez-vous, *Peronnelle*,
Dit la mere, & *songe pour elle*
A tendre à Lubin ses filets.

Le Commissaire, dans On ne s'avise jamais de tout :

S-d-ne.

Je suis certain que dans notre jeune âge,
Des barbons furent *dupés par nous ;*
Leur tour viendra, &c. &c.

Mathurine, dans les Précautions inutiles, demande à Pasquin :

Et ce marché si bon est-il conclu ?

PASQUIN.

Je crois qu'elle a *l'esprit perdu.*

En voilà plus qu'il n'en faut sans doute pour prouver notre sçavoir faire, relativement aux inversions.

Boileau disait encore :

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Mais ce précepte n'est pas moins suranné. On peut, on doit même se donner carriere sur cet article. Par exemple, F-v-rd a dit très-élégamment dans le Bal de Strasbourg :

Tout ici partage & *inspire*
Le plaisir dont nous jouissons.

P-s-n-t, dans Tom-Jones,

D'un exercice que j'adore
Ma santé est le fruit, &c. &c.

An-s-me, dans le Docteur Sangrado,

L'on m'*envoye* toujours jouer avec ma mie, &c.

Et dans la Clochette,

Petit agneau, seul plaisir de ma vie,
Essaye-toi, rejoins le reste du troupeau.

Le même Auteur n'a pas observé avec moins de scrupule cette autre regle de Boileau :

» Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,
» Suspende l'hémistiche, en marque le repos,

En voici des exemples que je prends au hasard.

Tableau parlant.

Est-ce ma faute si — vous soupirez sans cesse?

Il a raison, c'est un — chef-d'œuvre sur ma foi.

.... On croit toujours que c'est
Quelque raison secrette, ou motif d'intérêt
Qui la guide, & cela — fait que l'on en babille.

Vous n'avez pas daigné de temps en temps
Nous informer si vous — étiez morts ou vivans.

J'avais résolu de ne point parler de ce qui regarde la rime; de pareilles minuties ne doivent point arrêter un Auteur qui veut aller au grand: cependant je croirais dérober un fleuron à la Couronne destinée au grand S-d-ne, si je ne rapportais un passage qui fait voir avec quelle noble liberté il se joue dans les entraves de la Poësie Françoise. C'est le portrait du Perrin Dandin de l'*Huitre & les Plaideurs*.

De sa grave destinée
Il est *content*,
Et depuis soixante *ans*
Qu'il conclud aux *dépens*,
Il vient chaque jour de l'année
En faire *autant*.

Avant

Avant de traiter de l'invention & des régles que le Poëte doit suivre dans la disposition de son sujet, résumons en peu de mots les principes que nous avons dû nous former relativement au style.

» Aristote indique quatre moyens d'élever » la phrase poëtique au-dessus de la phrase » prosaïque. Le premier est d'employer des » mots étrangers, c'est-à-dire des mots d'une » autre langue ou d'une autre dialecte. « Par exemple, au Français vulgaire on mêle très-élégamment le dialecte paysan, qui n'est autre chose qu'un mélange à doses égales de Normand, de Picard, de Poitevin, &c. Voici un passage de ce genre qui ne le cede pas à ceux que nous avons déja cités. Nicodeme dans la Clochette :

Le Batteux, Beaux Arts réduits à un même principe.

Tenez *n'me* parlez pas de ces *p'tits* freluquets;
Dans l'abord ils peuvent séduire;
Mais ils perdent beaucoup quand ils sont vus de près
N'pensez-vous pas de même?

COLINETTE.

Oh! oui, je vous assure,
La mine est trompeuse à présent.

On voit avec quel art le dialecte paysan est employé dans cet exemple : j'y trouve même quelques traces du haut Allemand. Ces mots dans l'abord n'auraient point été

étrangers dans *le plus beau des châteaux possibles*. Ici se rapportent nécessairement les barbarismes, les tours tudesques; en un mot, tout ce qui peut dénaturer la langue, ou plutôt l'enrichir. Je n'en donnerai aucun exemple, pour éviter l'embarras du choix. On a pû en observer mille dans les différens passages que j'ai cité.

» Le second moyen indiqué par Aristote » est d'employer des mots propres dans un » sens étranger: ce sont les tropes. « L'Auteur de l'Aveugle de Palmyre nous en donne un bel exemple. Au lieu de dire: depuis dix-huit ans qu'Assan voyage pour découvrir le remede qui doit ouvrir à la lumiere les yeux de Zulmis, voici comme il s'exprime:

Depuis dix-huit ans qu'il *erre*
Pour découvrir le secret merveilleux
Qui de Zulmis doit *dessiller* les yeux, &c.

» Le troisieme moyen est de changer la » forme ordinaire des mots usités & pris » dans un sens propre en les abrégeant ou » en les allongeant. « An-s-me, dans le Compliment de clôture pour l'année 1769, au lieu de dire: vous nous apportiez des cœurs sensibles, dit fort bien:

Des succès nous ont fait prévoir
D'autres succès encore *possibles*:

Vous nous *portiez* des cœurs ſenſibles,
Et nous avons trouvé l'art de les émouvoir.

» Enfin le quatrieme moyen eſt d'employer » des renverſemens de conſtruction ou des » inverſions. « Je ne puis réſiſter à la démangeaiſon d'en citer un nouvel exemple : je le puiſe dans un Auteur que je déſirerais pouvoir aggréger à mon troupeau, & qui le mérite à plus d'un titre. C'eſt l'Auteur de la Lettre d'Ovide à celle qui l'avait *fait heureux*, à l'adorable Julie. Voici de quelle maniere il employe l'inverſion.

De ne jamais *te voir, de vivre loin de toi,*
De ne t'entendre plus, *ma Julie, oui, plains-moi.*

Pouvais-je mieux finir ce Traité du ſtyle propre à la Poëſie Lyri-Comique, que par ces réflexions d'Ariſtote ? Je me félicite d'avoir forcé la morgue de ce Rhéteur à contribuer à la gloire de mon Spectacle favori, à la perfection de *ce genre d'ouvrage*, qui, comme le diſait M. P-ſ-n-t (*), *peut acquérir de l'importance en ſe rapprochant du Théâtre des Grecs.* On ceſſera d'être ſurpris qu'Ariſtote ait ſaiſi avec tant de fineſſe le caractère du ſtyle Lyri-Comique, ſi l'on penſe à l'étroite analogie qui ſe trouve entre

(*) Préface d'Alexis & Alix.

l'Opéra-Comique & les Drames des Anciens. *Il paraît*, remarque M. P-s-n-t, *qu'ils ne mettaient en Musique que les chœurs, & l'instant de la scène qui y paraissait propre.* Cette ressemblance avait échappé au Pere Brumoi.

Je ne crois avoir omis aucune des observations propres à former le style de mes Eleves ; je leur ai indiqué les sources ; qu'ils *s'identifient* (*) *à la lecture* des chefs-d'œuvres que je leur ai cité : il ne leur manquera rien pour s'élever au dégré de perfection qui doit faire l'objet de leurs désirs. Il ne me reste plus qu'à traiter de l'Invention & de la Disposition. Que mes Eleves ne s'étonnent pas si j'ai négligé jusqu'à présent de m'occuper du principal pour songer aux accessoires. Devais-je renoncer sur mes vieux jours au plan de conduite que j'ai suivi toute ma vie, & que suivent tous mes Confreres ? J'ai toujours commencé par faire mes ariettes ; il est facile ensuite d'y coudre la Fable.

(*) Cette expression énergique est de M. Du R-s-y.

CHAPITRE X.

De l'Invention & de l'Imitation.

» SI quelque Peintre, pour me servir de l'idée d'Horace, » plaçait une tête de femme » sur un corps de cheval, s'il y joignait un » corps couvert de plumes de différentes cou- » leurs, & terminé par une queue de poisson, » pourrait-on refuser à ce chef-d'œuvre d'un » génie inventif l'espece d'applaudissement » qu'on prodigue à nos Opéra-Comiques. «

Tel est, mes chers Eleves, le prototype de l'invention : elle consiste à rassembler les êtres les plus bisarres, à marier les idées les plus disparates ; elle exige en un mot qu'on accouple le tigre avec l'agneau, le serpent avec la cigogne.

Puisque tous les gens sensés conviennent qu'il n'est plus rien de nouveau sous le soleil, il ne nous reste plus, pour piquer le goût blasé des Spectateurs, d'autre ressource que de changer les noms & d'altérer les traits des personnages déja connus, de rajeunir par des combinaisons nouvelles les sujets usés & les contes rebattus.

Pour produire au Théâtre le sujet d'An-

nette & Lubin, il était nécessaire de lui ôter cette simplicité rustique qu'il a dans l'original. Dans M. de Marmontel, le Bailli n'est qu'un Bailli; le Seigneur n'est qu'un *homme juste*, qui ne daigne pas lorgner Annette, & qui la rend heureuse par amour pour la vertu. Il est évident que ces deux caractères auraient répandu sur tout le drame un vernis de tristesse & de monotonie. Il a fallu de toute nécessité rendre le vieux Juge amoureux & plaisant : il a fallu ôter au Seigneur cette vertu gothique qui n'est plus dans nos mœurs; il a fallu en faire un scélérat. En altérant dans quelques détails le canevas de M. de Marmontel, en y ajoutant le coup de Théâtre sublime produit par l'arrivée de ce Domestique qui vient raconter les exploits de Lubin, & qui prétend qu'on écrive contre lui *en tout pays par la p'tite Poste de Paris*, le sieur F-v-rd a prouvé qu'il sçavait imiter & inventer, qu'il possédait à merveille les régles de la perspective théâtrale; & c'est à juste titre qu'il a captivé les suffrages.

L'invention peut dans certains cas devenir plus facile. On réussit à s'en donner la gloire par quelque opération arithmétique : c'est ainsi que le même Auteur, par une simple

soustraction ; a sçu des trois Freres rivaux faire les deux Sœurs rivales.

P-s-n-t qui aspirait à donner du neuf sur une vieille Romance de M. de Moncrif, s'est servi de l'addition pour completter la somme de ses caractères ; il a joint aux personnages donnés celui d'une vieille tante aussi commere qu'elles le sont toutes, mais qui paraît originale par le ton grenadier qu'elle prend & soutient à merveille. Elle se fait connaître dès les premieres Scènes en disant à sa niece :

Quel sera donc le sort de la vieillesse,
Si la jeunesse
N'ose cueillir
La fleur du plaisir?

Dans l'instant où l'on annonce qu'Alexis s'est fait Turc, elle s'écrie, toujours en présence de sa niece :

» Trois femmes ! Ah le petit coquin ! ....
» Ces Turcs ont de beaux priviléges.... Mais,
» ma sœur, y épouse-t-on aussi trois hom-
» mes ? «

Elle dit ailleurs, en parlant à Alexis :

» Racontez-moi des histoires d'Asie,
» Vous en devez sçavoir.
» La Reine est-elle bien jolie ?
» *Les maris sont-ils leur devoir ?*

» *Je veux* sçavoir des histoires d'Asie ;
» *J'en veux, j'en veux* sçavoir.

» Les gens de votre pays ne sont guères » complaisans pour les femmes ; vous faites » bien de venir en France, *on vous corrigera.*

La fin de ce passage est imitée du discours de Mademoiselle Thomassin à M. Vivien de la Chaponardiere dans les Vendanges de Surenne.

Ginserede, dans une autre Scène, dit à Robert, son neveu futur, qu'elle veut endoctriner :

» Il est certains appas
» *Qu'on ne fixerait pas ;*
» *Mais* un mouchoir les cache ;
» L'œil amoureux *s'en fâche,*
» *Il en veut au mouchoir.*

Enfin, en reconnoissant Alexis, elle s'écrie :

Ah Ciel ! c'est Alexis !
Mon cher enfant, que je suis aise,
Mon cher enfant, que je te baise ;
Mais, &c.

L'Auteur qui aspire à donner une Piece tout-à-fait originale, doit être, non pas plus adroit, mais plus prudent. Il peut prendre, par exemple, ses deux principaux rôles dans la Pupile ; un amoureux & des commeres ; on en trouve par-tout. Ayez soin seulement de donner à l'amoureux une dose d'extrava-

gance qui le faſſe agir contre les intérêts de ſon amour, aux commeres un excès de babil qui les force à être diſcrettes; joignez à tout cela une mere *Bobi* & un valet pédant & bourru, vous aurez les Moiſſonneurs.

Pour achever de vous former à l'invention & à l'ordonnance d'un ſujet, je vais mettre ſous vos yeux le canevas de cette Piece ſublime tel que ſon Auteur a dû le concevoir.

Gennevotte, bonne vieille s'il en fut jamais, commence par endoctriner Roſine, & parle beaucoup de ſa jeuneſſe; c'eſt la regle: elle lui répete ce qu'elle a entendu mille fois, qu'elle n'eſt que ſa belle-mere, & que Melincourt eſt ſon pere. Ruſtaut, le factotum de Candor, ſemblable au valet d'un avare, couvert d'un vieil habit de ſon maître, débite par-ci, par-là quelques bribes de morale; quoique bon homme au fond, il gronde toujours pour paraître valet zélé, & donner à Candor le plaiſir de le gronder à ſon tour.

Arrive de Paris un grand neveu, un trouble-fête, qui a eu la patience de reſter un an entier loin de Roſine qu'il aime, & qui dès qu'il la revoit s'échauffe dans ſon harnois, & fait ce qu'il peut pour la ſéduire; il employe même auprès de la bonne mere ce paſſe-par-

tout divin, *l'argent maître des cœurs & mobile du monde.*

Candor qui n'a pas encore pû découvrir le secret de Rosine, que tout le monde sçait, interroge Russaut, qui heureusement l'ignore aussi. Il se voit donc forcé d'avoir recours aux oracles bavards du canton, à trois commeres qui n'ignorent de rien, qui parlent de tout, & qui cependant jusqu'à ce moment ont sçu se taire.

Le sort des oracles fut toujours de parler sans rien dire. Aussi, après le repas des Moissonneurs, Candor dont la curiosité est piquée plutôt que satisfaite par le discours des commeres, prend le parti d'interroger Gennevotte : mais il juge prudemment qu'un peu de sommeil rendra son esprit plus dispos & plus souple pour pénétrer un secret : il s'endort & donne à Rosine l'occasion de développer son amour. Candor se réveille ; la Scène commence à devenir touchante, mais sans être décisive. Rosine en se retirant dans sa cabanne apperçoit Dolival qui s'y étoit caché & qui espérait la surprendre. Le bon vieillard ne peut plus douter de l'amour de son neveu, & déja dans sa tête il médite de couronner cet amour. Bientôt il découvre à force de soins un secret qu'il aurait pu sça-

voir sans peine, mais qu'il devait ignorer pour suspendre le dénouement, que Rosine est sa cousine & la fille de Melincourt. Il veut la donner à Doliva!, celui-ci a trouvé plus simple de l'enlever que d'en faire sa femme. Les Moissonneurs ramenent la petite; elle refuse par fierté la main du joli homme pour se donner au bon vieillard.

Vous voyez, mes chers Eleves, que les caracteres une fois donnés, la Fable s'arrange d'elle-même. Ayez toujours soin de vous fournir d'un amant aussi gueux qu'aimable, d'un vieillard aussi riche que ridicule, d'une jeune fille bien naïve, d'une tante bien complaisante, d'un pere bien bourru; je regarde votre ouvrage comme fait. Mais je crois qu'il est à propos de vous avertir ici qu'un jeune homme que j'ai formé, se prépare à donner au Public un Dictionnaire de caracteres qui vous épargnera la peine des recherches. Il se propose de les partager par classes pour la commodité des Eleves. Par exemple, les petites filles, elles se ressemblent toutes; il ne s'agit que de varier les noms. Agathe, Justine, Ninette, Colette, Rosette: les noms qui riment à folette sont très-commodes. Les niais, M. P-s-n-t présente un excel-

lent modele. Les amans trompés, consultez F-v-rd. Les Bergeres fades & doucereuses, consultez An-s-me, &c. Il ne s'agit que de mélanger ces caractères & de les coudre à quelque conte moderne.

Je n'insisterai pas sur ce qui regarde l'imitation relativement au fond du sujet. Les trois Sultanes, Tom-Jones, Isabelle & Gertrude, le Huron, Lucile, suffisent pour vous indiquer la vraie maniere. Quant à l'imitation dans les détails, prenez à toutes mains, pillez avec impudence; amis, ennemis, mettez tout à contribution:

Tros Rutulus ve fuat nullo discrimine habeto.

Pourvu que vous ayez soin de souffler (*) sur vos larcins le génie Lyri-Comique, vous aurez fait du neuf, du beau, du divin.

Un seul exemple vous instruira de la vraie maniere d'imiter.

Cet homme célebre par ses talens, respectable par ses vertus, qui honore la Pourpre Romaine plutôt qu'il n'en est honoré, le C. de B. avait dit en parlant des Français:

(*) M. D-r-t a dit en parlant de Boileau:

Sur ses larcins il souffla son génie.

» Regarde une troupe enfantine
» Qui par des tuyaux différens,
» Dans l'onde où le ſavon domine
» Forme des globes tranſparens.
» Un ſouffle à ces boules légeres
» Porte l'éclat brillant des fleurs.
» De leurs nuances paſſageres
» Un ſouffle nourrit les couleurs:
» L'air qui les enfle & les colore
» En voltigeant ſous nos lambris,
» Leur donne, ou la fraîcheur de Flore,
» Ou le teint ambré de l'Aurore,
» Ou le verd inconſtant d'Iris.
» Mais ce vain chef-d'œuvre d'Eole
» Qu'un ſouffle léger a produit,
» Dans l'inſtant qu'il brille & qu'il vole,
» Par un ſouffle s'évanouit.
» Français, connaiſſez votre image;
» Des modes vous êtes l'ouvrage,
» Leur ſouffle incertain vous conduit, &c.

Voyez avec quelle induſtrie F-v-rd a ſçu donner à cette jolie comparaiſon les livrées de l'Opéra-Comique:

» L'amant Français eſt trop frivole,
» Il ne ſe plaît qu'à voltiger:
» De même qu'un globe léger
» Produit *d'un* ſouffle *qui s'envole*,
» Fait pour amuſer un inſtant,
» *Il vient, il va, tourne, ſautille:*
» D'un vif éclat le dehors brille
» Et *ne renferme que du vent*.

Il vient, il va, tourne, sautille. Ce vers est très-pittoresque; mais ce qui m'étonne, c'est que ce globe dont parle F-v-rd renferme du vent, quoiqu'il soit produit par un souffle qui s'envole.



CHAPITRE XI.

Des Regles du Poëme Lyri-Comique.

LA Poësie Dramatique considérée sous un point de vue général, est astreinte à la regle des trois unités.

> Qu'en *un lieu*, qu'en *un jour*, un seul *fait* accompli
> Tienne jusqu'à la fin le Théâtre rempli.

Voyons comment on peut concilier l'observation de cette triple regle avec la noble liberté qui doit caractériser le Poëme Lyri-Comique.

On pense assez généralement que dans toute espece de Drame il faut une action, & je suis bien éloigné de désapprouver la conduite de mes Confreres, qui jusqu'à présent ont suivi cette méthode, d'autant plus qu'elle peut n'être pas excessivement gênante quand on a le génie inventif. Un ours raté par deux Chasseurs, une huitre avalée, un mouton perdu, suffisent pour remplir un Opéra-Comique. Je désirerais cependant pour la perfection du genre, que quelque génie transportât sur notre Théâtre l'art de faire une Piece en cinq Actes sans action, art dont

notre grand S-d-ne a fait un si heureux essai au Théâtre Français.

Parcourez avèc moi le *Philosophe sans le sçavoir*, & vous serez surpris de vous sentir ému par les beautés qu'il renferme, entraîné par la rapidité des scènes sans pouvoir y découvrir le germe d'une action. Le mariage de la fille du Philosophe en eût pu présenter une; mais elle est terminée dès le début. L'amour naïf de la jeune Victorine & du fils de la maison, semble promettre quelque chose; mais il n'aboutit à rien; il ne laisse qu'une assez jolie perspective. Par quel art S-d-ne a-t-il donc sçu attacher les Spectateurs ? Le voici : au défaut d'action principale, le Poëte a prodigué les actions épisodiques. Des rouleaux de louis déposés dans un tiroir, la toilette d'un bon valet faite sur le Théâtre, les pistolets (*), la montre, les bougies soufflées, les trois coups frappés à la porte de derriere, &c. sont plus que suffisans pour remplir cinq Actes; & l'on peut dire à la louange du Poëte, qu'il possede à merveille le genre larmoyant,

(*) Un de mes contemporains, homme de beaucoup d'esprit & profond raisonneur, prétendait que ce qu'il y a de plus intéressant dans Rose & Colas, c'est la selle & la bride.

Et

Et qu'il sçait à propos toucher la passion.

L'unité de jour exige que l'action se passe dans les vingt-quatre heures; & l'unité de lieu, que tout se passe dans le même endroit précisément. La plûpart des sujets qu'on traite pour l'Opéra-Comique sont trop simples pour qu'il soit difficile de les assujétir à l'exécution de ces regles: mais la fable peut devenir plus compliquée; & c'est alors qu'on a besoin des ressources du génie. Par exemple, dans Tom-Jones, la Scène commence au lever de l'aurore; M. Western force un cerf, conclud le mariage de Blifil & de sa fille, découvre l'amour de Jones, le chasse du château, & renferme sa fille. Le troisieme Acte commence avec la nuit. Sophie rejoint Jones dans l'hotellerie d'Upton à huit lieues du château. On s'apperçoit le lendemain vers les dix heures du matin de la fuite de Sophie. Son pere la poursuit, arrive à Upton sept ou huit heures avant d'être parti de son château, conclud le mariage de sa fille; & par je ne sçais quel enchantement, tous les Acteurs se trouvent transportés dans la gentilhommiere pour y chanter le Vaudeville en chœur avec Madame Western (*).

Les Plaideurs, Acte 3, Sc. 3.

(*) Alworthy dit dans la derniere Scène: » Ne per-

N'a-t-il pas fallu toute la magie de l'Auteur du Sorcier pour rassembler tant d'évenemens dans l'espace de vingt-quatre heures?

Quant à l'unité de lieu, Aristote pensait qu'il fallait que l'action se passât toute entiere dans le lieu où elle commence. Corneille a dit qu'il était nécessaire qu'elle ne passât pas l'enceinte d'un palais ou d'une ville. P-s-n-t a fait voir qu'il suffisait qu'elle fût renfermée dans les limites d'une Province, le Comté de Sommerset par exemple; & c'est cette derniere méthode qu'il nous faut adopter.

On peut aussi, pour la commodité de la rime, changer tout-à-coup le temps & le lieu de la Scène. Par exemple, dans l'Aveugle de Palmyre, l'Auteur nous avertit que la Scène se passe près du Temple du Soleil à Palmyre, dans la Ville la plus superbe de l'Asie; & bientôt, sans que le Spectateur s'en doute, il se trouve transporté dans un Village.

» dons point de temps; retournons au Château: votre » sœur (Madame Western) ne s'attend pas à des nou- » velles si charmantes. Que nos enfans soient unis dès » ce jour.

Et dans le Vaudeville qui se chante immédiatement après, Madame Western à son couplet:

De chaque Cour démêler les intrigues,
Bien combiner leurs intérêts, &c.

ASSAN.

Quel eſt donc votre eſpoir?

THELAMIS.

D'être unie à Zulmis, le ſeul dans ce *Village*
Qui ſoit digne en effet de m'offrir ſon hommage.

Dans la même Piece, le moment de la ſixieme Scène eſt vers le midi. Il eſt déſigné d'une maniere bien préciſe. Nadine s'écrie:

Le ſoleil dans le Ciel avance ſa carriere,
Et pour nous nuire à tous les deux,
Va plus vite qu'à l'ordinaire.

Et à la fin de la même Scène, Nadine, qui ſans doute s'eſt reconciliée avec le ſoleil, nous ramene au lever de l'aurore, & s'écrie comme Hector dans le Joueur (*):

Il eſt ma foi grand jour; déja de leur ramage
Les cocqs, &c.

Les inventeurs du Poëme Dramatique l'ont aſtreint à la regle des trois unités, parce qu'ils ont ſenti que le Spectateur, en permettant au Poëte un menſonge agréable, exige qu'il emprunte le maſque de la vérité. C'eſt donc la vraiſemblance que le Poëte doit conſulter: c'eſt elle qui doit compoſer toutes les parties des chefs-d'œuvres qu'il médite, &

(*) Mais le grand jour nous éclaire, &c.

principalement les discours de ses personnages & les mœurs théâtrales.

S'agit-il d'introduire un Acteur qui veut instruire le Parterre de ses sentimens les plus secrets, l'Auteur ne manquera pas de s'approprier le vraisemblable usité à l'Opéra-Comique, & il aura soin d'entrelarder le monologue de quelques petits vers sentencieux.

Les deux Suivantes, Sc. 1.

» De vrais amans ces temps sont fort avares ;
» Qui veut en avoir doit faire plus d'un pas :
» Les épouseurs, de jour en jour plus rares,
» Ne cherchent point qui ne les cherche pas.

Toute réflexion faite, &c. C'est ainsi que s'exprime la prudente Lisette dans le beau monologue qui est à la tête des deux Suivantes.

La vraisemblance est également la seule regle que doit consulter le Poëte relativement au dialogue.

Horace, Art Poët.

» Si le style de celui qui parle n'est pas conforme à son état actuel, tous les Spectateurs instruits ou ignorans, la Cour & le peuple se mocqueront de l'Auteur & de l'Acteur.

Quoique mes Eleves n'ayent besoin que *d'abandonner leur génie à son geste naturel*, comme dit ~~élégamment~~ M. du R-s-y, pour réussir à donner à leurs Acteurs le ton qu'ils

doivent avoir, je ne puis cependant me dispenser de leur présenter quelques modeles de dialogue. Qu'ils en méditent les beautés, s'ils veulent achever de polir leurs talens.

L'Auteur de l'Isle sonnante introduit sur la Scène le Seigneur Vivatche & son complaisant Presto, & donne à leur dialogue une teinte de galimathias qui fait plaisir.

VIVATCHE.

.... Mais guérir une femme folle.
Est le chef-d'œuvre de leur art.

PRESTO.

Hé bien, Sire, sur ma parole,
Des femmes, moi, je suis sûr que jamais,
Soit que dans leur esprit ou que dans leur cœur.....

VIVATCHE.

..... Mais
Tu ne *manques* donc pas *le cœur froid* d'Henriette?
A quoi, dis-moi donc en es-tu
Avec cette fiere Soubrette?

F-v-rd, dans le Maître de Musique, termine en ces termes le portrait des Acteurs modernes:

» On se dispense du talent
» En mettant à sa place un ton bien insolent.

LAURETTE répond:

» En ce cas-là, Monsieur, je suis en bonne école;
» Je puis très-bien l'apprendre ici de vous,

Le même Auteur dans l'heureux Déguisement.

LISETTE à Frontin.

Tais-toi, badin,
Vois dans ce jardin
Si quelqu'un *est venu nous surprendre.*

FRONTIN.

Vous me chassez : ah! quelle noirceur!
J'aime les récits à la fureur.

LISETTE.

Ne veux-tu pas comprendre
Qu'il faut *du secret ?*

FRONTIN.

Eh bien! je suis discret.

LISETTE.

Léonor doit apprendre
Des secrets importans
Que tu sçais dès longtemps.

FRONTIN.

Ah! vous avez raison.

Convaincu par les puissans argumens de Lisette, le discret Frontin se retire.

On voit avec quelle exactitude F-v-rd s'attache au vraisemblable. Quelle justesse d'esprit, quelle solidité de raisonnement dans Lisette! Quelle docilité, quelle bonhommie dans Frontin! F-v-rd peut être encore proposé pour modele sur l'article des bienséan-

ces, qui sont une annexe du vraisemblable. Par exemple, dans la Piece que nous venons de citer, il introduit un vieillard qui veut endoctriner son gendre futur, & qui lui parle en ces termes en présence de sa fille :

» Dans *un réduit*
» *La nuit*
» *Sans bruit*,
» Lorsqu'un amant sçait bien instruire
» De son martyre
» Un objet charmant,
» On lui résiste faiblement :
» Mais il insiste vivement,
» Et d'une cachette
» L'Amour qui les guette
» Saisit le moment.

» Voilà comme je faisais, & comme il faut
» s'y prendre.

Telles sont, mes chers Elèves, les régles que j'avais à vous proposer. Je ne me suis pas contenté de vous enseigner la lettre, je vous en ai fait sentir l'esprit. Puissiez-vous vous en pénétrer! Puissent-elles devenir pour vous le gage des succès! S'il est vrai, comme l'a observé un profond Philosophe, que les hommes illustres ne croissent que dans les pays où les honneurs & les richesses sont le prix des grands talens, transplantez votre génie sur le sol gras & fécond de l'Opéra-Comique,

& soyez sûrs de devenir de grands hommes. *Identifiez-vous à la lecture* de cet Essai ; sçachez vous approprier le fruit de mes études ; vous réunirez à la gloire d'un succès complet, l'avantage plus flatteur encore d'une recette opulente. Puissent en crever d'envie ceux qui consacrent au Théâtre Français des veilles pénibles & stériles ! Les vents & les Dieux sont pour vous. Le Parterre n'attend que l'occasion de vous applaudir, il la cherche ; il la supposera même au besoin : comptez sur son indulgence ou plutôt sur sa justice.

D. Jun. Juv. Satyr. VII.

Hoc agite, ô juvenes, circumspicit & stimulat vos
Materiamque sibi populi indulgentia quærit.



EPILOGUE.

Qu'il vaut mieux vivre à présent qu'avoir vécu jadis.

L'Auteur de l'Hiſtoire anecdotique & raiſonnée du Théâtre Italien imprimée à Paris en 1769, prétend que l'Hiſtoire de la Comédie Italienne peut être diviſée en quatre âges comme celle du monde. Cette comparaiſon eſt bien noble : il ſerait à ſouhaiter qu'elle fût également juſte dans les détails. » Les ex-» cellens canevas & les Pieces écrites de » Riccoboni le pere, les Comédies morales » & intéreſſantes de Deliſle & de Marivaux » en feront l'âge d'or : les bonnes parodies » de Dominique & de Romagneſi, les Pieces » épiſodiques de Boiſſy, les feux d'artifice » feront le ſiecle d'argent : le ſiecle de F-v-rd » deviendra néceſſairement le ſiecle de cui-» vre ; mais *en ſes heureuſes mains le cuivre* » *devient or.* (*) L'Opéra-Comique ſera juſ-

(*) Je ſoupçonne l'Anonyme d'avoir malicieuſement employé ce vers du Joueur, pour rappeller au Lecteur érudit la réponſe d'Hector :

» Et l'or devient à rien.

» tement comparé au siecle de fer pour le
» style dur & froid de plusieurs Pieces de ce
» temps. «

Toute cette dissertation, quelque sérieuse qu'elle paraisse, ne peut être regardée que comme une mauvaise plaisanterie. Trouver le siecle d'argent dans ces feux d'artifices, triste ressource d'un Théâtre pour lors frappé de stérilité! Le pointilleux Marivaux changé tout-à-coup en un Poëte digne de la simplicité de l'âge d'or! Quant à F-v-rd, je le revendique; il figure ce me semble assez bien dans ma troupe. Il ne me reste donc qu'à réfuter la mauvaise comparaison de l'Opéra-Comique & du siecle de fer.

Ce n'est pas que cette comparaison ne pût avoir un côté extremement flatteur. En effet, les excellens ouvrages qui sont sortis de la main des hommes sont tous du siecle de fer. Le Poëme des Sens de M. du R-f-y n'est pas du siecle d'or. Peut-on attribuer au siecle d'argent ou de cuivre l'Année Littéraire & les autres productions folliculaires destinées aux petites nécessités de l'Europe savante? Quoi qu'il en soit de cet éloge indirect qui n'entrait point sans doute dans le dessein de l'Auteur, examinons le reproche qu'il nous fait relativement au style. L'Anonyme pré-

rend qu'il eſt dur & froid. Je pourrais, ſi j'étais brutal, ne m'en prendre qu'à ſes oreilles, mais il reſterait encore à décider ſi ſes oreilles ont tort. J'accuſe donc à la face de tout l'Univers ces oreilles maudites par Apollon d'une inſenſibilité totale qui les rend incapables de ſentir la noble fermeté de notre ſtyle. En effet, ſi ce ſtyle était auſſi froid, auſſi dur qu'on le prétend, comment tant de jolis hommes, comment tant de femmes charmantes qui aſſiſtent régulierement à l'Opéra-Comique, pourraient-ils le ſupporter? On ſçait à quel point va la ſenſibilité de leurs nerfs. *Ce ne ſont point des nerfs, ce ſont des cheveux*, ce ſont des fils de ſoie qui font mouvoir ces frêles machines. Un ton faux, une notte manquée, ſuffiſent pour criſper leurs fibres, pour en bleſſer le tiſſu délicat. Peut-on croire que de ſemblables Spectateurs puſſent ſupporter la rudeſſe d'un jargon tudeſque? Peut-on croire que notre ſtyle, s'il était froid, pût échauffer leurs ames de cette douce fureur qui les tranſporte & dont nous jouiſſons.

Le reproche que nous fait l'Auteur de l'Hiſtoire raiſonnée eſt donc ſouverainement déraiſonnable, & ce n'eſt point aux Auteurs qui travaillent ſous mes auſpices qu'on peut

appliquer la gentille expression de M. D-r-t:
» Entre les mains de la plûpart des Auteurs
» modernes, l'énergie de la langue est deve-
» nue *une roideur fatigante*, sa douceur *une*
» *mollesse flasque & fardée.*

L'Auteur du Pédant joué dit dans son Introduction justificative, que » le succès de
» différens Opéra-Comiques ne l'a pas em-
» pêché de sentir combien ce genre d'ou-
» vrage est peu méritoire aux yeux du Pu-
» blic, quoiqu'il soit très-difficile & très-
» suivi «. Je le prie de ne point se scandaliser si je hasarde quelques réflexions qui ne soient pas tout à-fait conformes à ses sentimens. Il a raison d'avancer qu'un Opéra-Comique est un ouvrage *très-suivi.* J'espere que ceux qu'on prépare au Public le seront davantage encore, quand les Auteurs auront médité les regles de la coupe des Pieces dont tout le secret leur est dévoilé dans cet Essai. Pour *très-difficile*, il le fut sans doute. Pourrait-il l'être encore? Tous les obstacles sont applanis. Mais de quel front ose-t-on avancer qu'un Opéra-Comique est un *ouvrage peu méritoire aux yeux du Public?* Comment expliquera-t-on ce flux périodique de Spectateurs qui inonde le Parterre & les Loges, si ce n'est par l'attraction qui résulte des

qualités intrinféques de nos chefs-d'œuvres? C'eft par ce concours prodigieux que je prouve le mérite de nos Pieces; & c'eft ce mérite prodigieux qui m'autorife à pronofti-quer pour l'avenir des affemblées plus nombreufes encore.

Quant à la premiere propofition, j'ai pour garant l'illuftre Longin dans fon Traité du Sublime: je n'ajouterai rien à fes réflexions. » Quand, dit-il, des gens d'inclinations, de » mœurs, de profeffions & d'âges différens » font tous frappés de quelque chofe, cet » accord, cette unanimité eft la preuve cer-» taine que ce qu'ils admirent a infailliblement en foi de la grandeur & de l'éléva-» tion «. Le vieillard & l'adolefcent, la Bourgeoife & la Marquife, l'Artifan & l'Homme de Lettres, la prude & la coquette, &c. tous fe réuniffent à l'Opéra-Comique, & ne fe laffent point de redoubler leurs applaudiffemens, donc, &c.

Quoique la feconde propofition foit une forte de prophétie, elle me parait également fufceptible de démonftration. » Les » mœurs d'une nation, dit un Philofophe célebre, » changent fouvent d'un fiecle à » l'autre. Ce changement doit donc en oc-» cafionner dans le genre de fes Romans &

De l'efprit, Difc. II.

» de son goût. Une nation est donc par l'in-
» térêt de son amusement, forcée de mépriser
» dans un siecle ce qu'elle admirait dans le
» siecle précédent.

En hasardant cette réflexion, M. H * * * a considéré plutôt ce qu'on a fait que ce qu'on pourrait faire. Je me flatte d'apporter à cette regle une exception qui ne peut que la confirmer.

J'avouerai que M. H * * * a pour lui l'expérience. Le sérieux de Destouches glace le parterre; les plaisanteries de Regnard ne font plus rire que le peuple, & S-d-ne revendique le laurier qui commence à se flétrir sur le front de Moliere.

Il est donc enfin arrivé ce jour heureux qui doit éclairer le triomphe de l'Opéra-Comique, & j'ose dire qu'il dépend de nous de le rendre éternel. L'esprit de la nation s'est prodigieusement volatilisé depuis trois lustres. En multipliant nos chefs-d'œuvres, nous exalterons davantage sa frivolité, & nous réussirons à captiver son inconstance.

Toute la France s'appercevra bientôt que l'Opéra-Comique peut suppléer à tous les établissemens publics, & qu'il est inutile d'entretenir cette foule de Colléges & d'Académies, quand notre Théâtre suffit pour former

la jeunesse, perfectionner le goût & le conserver. Relativement au goût, ma proposition est démontrée d'avance par les réflexions semées dans cet Ouvrage. Quant à l'éducation de la jeunesse, j'ai besoin de m'expliquer avec un peu plus d'étendue.

Quel est le but de toute éducation utile? C'est de préparer un jeune homme à jouer un rôle brillant sur la scène du monde. Puisqu'il est constant que ce qu'on appelle élévation d'ame, vertu, grands talens, &c. sont des qualités hors de mode, qu'on ne peut se faire distinguer dans la société qu'en contribuant à ses plaisirs, il est à souhaiter que l'éducation devienne aussi riante qu'elle était sérieuse autrefois. Qu'un jeune homme étale quelque passage de Séneque, de Plutarque ou de Moliere; c'est un pédant, un homme à fuir; il n'est pas même à l'abri de tout reproche en restreignant son érudition à l'Année Littéraire & à l'Almanach des Muses. Mais qu'il siffle un air, qu'il fredonne une ariette, c'est un *homme charmant, délicieux; il est aimé des grands, il est chéri des belles*: tant il est vrai que les jeunes gens doivent ressembler *à ces insectes ailés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent.* De l'esprit, Disc. II.

Il est donc démontré que ce n'est qu'à l'Opéra-Comique qu'un joli homme peut meubler sa tête de tous ces riens agreables qui assurent le succès de ses desseins amoureux. Je laisse aux politiques zélés pour le bien de la patrie le soin de tirer de cette démonstration tous les corollaires utiles dont elle cache le germe.

Croit-on, par exemple, qu'il leur fut difficile de prouver que l'Opéra-Comique peut rendre superflue toute espece de réforme dans notre législation? L'éducation & les mœurs font toute la force des loix. *Quid leges sine moribus vanæ proficiunt.*

Horat. Od. Lib. 3. 24.

Ce ne sont point les loix gravées sur des tables d'airain, ce sont les mœurs qui assurent la prospérité d'un Etat, ου γαρ τοις ψηφισμασιν αλλα τοις ηθεσιν οικεισθαι τας πολεις.

Isocrat. in Areopag.

Ainsi parlait Isocrate à un peuple aussi aimable, aussi gai, aussi frivole que nous le sommes. Mais si nos mœurs sont bonnes aux yeux du sage; si en voulant les réformer, on doit craindre de tout gâter; si, comme l'a très-bien observé M. de Montesquieu, il est avantageux que nous restions tels que nous sommes, parce que des loix plus conséquentes en apparence ne pourraient que gêner l'humeur sociable qui compense nos

défauts;

défauts ; c'eſt une conſéquence néceſſaire qu'un Spectacle qui favoriſe le caractère de la nation, qui le ſoutient & le développe, peut devenir entre les mains de la puiſſance légiſlatrice l'inſtrument univerſel de ſes deſſeins. Combien ne lui ſera-t-il pas utile pour empêcher que l'Anglomanie ne faſſe des progrès rapides, que nous ne devenions penſeurs, que cette mélançolie ſombre, ces paſſions frénétiques qui commencent à fermenter ſur le Théâtre du Fauxbourg Saint Germain, n'élevent des vapeurs contagieuſes qui ſe répandent par dégrés ſur toute la France? L'Opéra-Comique remplit exactement les vues patriotiques du Légiſlateur des nations. Il pourra plus que jamais, ſi le Gouvernement l'honore d'un coup d'œil, augmenter nos vertus & diminuer nos défauts. Nous deviendrons plus ſociables, plus ouverts, plus enjoués, plus vifs & moins pédans, & nous apprendrons mieux que jamais à faire les choſes frivoles ſérieuſement, & gaiement les choſes ſérieuſes.

Esprit des Loix, Liv. 19, ch. 5.

Qu'il eſt flatteur pour nous d'avoir ſçu ſaiſir un genre qui unit le plaiſir aux plus grands avantages ! Qu'il eſt flatteur pour moi d'en avoir applani les difficultés, & préparé pour l'avenir des ſuccès plus nombreux encore ! Si

quelque homme pusillanime pouvait craindre que la Nation ne se vît forcée de mépriser dans un siecle ces chefs-d'œuvres qu'elle admire aujourd'hui, qu'il apprenne que de pareils destins ne sont faits que pour des Ouvrages vulgaires; qu'un Drame de notre manufacture peut attendre la critique *à la cinquantieme représentation*; en un mot, que la Muse Lyri-Comique ressemble *à cette beauté célebre qui par la multiplicité de ses charmes, pouvait chaque jour, donner à son amant le plaisir de l'inconstance.*

Je finis en adressant encore une fois la parole aux Eleves que jai formés. Je leur dirai d'après Ovide : je vous ai donné une armure égale à celle que Vulcain prépara pour Achille; puisse-t-elle être le gage de vos triomphes! Mais ne soyez point ingrats; couverts de lauriers, gravez sur les trophées que vous aurez soin de vous élever à vous-mêmes : je suis vainqueur, & Carré fut mon maître.

Arma dedi vobis, dederat Vulcanus Achilli
Vincite, muneribus, vicit ut ille datis.
Sed quicumque meo Molierum vicerit ense
Inscribat spoliis, Carré magister erat.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN.

ERRATA.

AU bas du Frontispice, M. DCC. LXXI. *lisez* M. DCC. LXX.

Page 5, ligne 10, mes beaux enfans, *lisez* mon bel enfant.

Page 18, & ailleurs, F***. *lisez* F-v-rd.

Page 29, ligne 6, l'employer, *lis.* les employer.

Page 32, ligne 25, poin, *lisez* point.

Page 40, lig. 11, rentre dans, *lisez* reprend.

Page 48, ligne 12, se parer de conquêtes, *lisez*, se parer des conquêtes.

Page 74, sa piéce, *lisez* ses piéces.

Page 122, ligne 7, *la jeune Isette triste*, lisez, *la jeune Isette* être *triste*.

Page 136, ligne 20, qui contraste, *lisez* il contraste.

Page 145, ligne dernière, dans l'abord, *lisez dans l'abord.*

